

J. DE CHAMBRIER

UN PEU PARTOUT

DE NEUCHATEL AU BOSPHORE

NEUCHATEL — MUNICH
VIENNE — PESTH
LE DANUBE — LE BOSPHORE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

UN

PEU PARTOUT

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

JAMES DE CHAMBRIER

UN PEU PARTOUT

DE NEUCHATEL AU BOSPHORE

NEUCHATEL — MUNICH
VIENNE — PESTH
LE DANUBE — LE BOSPHORE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

UN PEU PARTOUT.

CHAPITRE PREMIER.

De Neuchâtel à Munich.

Voyez-vous là-bas, dans la brume argentée, briller les coupoles de Stamboul?

L'entendez-vous tomber du haut des minarets, la voix des muezzins qui annoncent aux vrais croyants le Dieu de Mahomet et les appellent à la prière?

Les voyez-vous ces voiles s'enfuir sur le Bosphore? Les dauphins se jouent dans les eaux bleues; ils bondissent à la surface en lignes étincelantes et disparaissent dans des sillons d'écume.

De blanches odalisques rêvent sous les sycomores. Le sérail baigne ses palais et ses jardins dans ces flots d'or et d'azur.

C'est là que nous allons.

Mais avant le but, il y a le chemin; et un chemin fort agréable en ses commencements.

Trois dames de nos amies, Mme de Pierre, Mme de Sandoz et sa fille, qu'appelle, au pied des montagnes de Styrie, le murmure d'une affection lointaine, égaient notre départ.

Ce sont donc l'esprit aimable, la grâce et la jeunesse que nous emmenons avec nous.

Une jeunesse que l'auteur aurait bien le droit de souligner un peu, d'autant qu'il s'en est dégagé pour lui le frais parfum qui fixe le cœur et fait le charme du foyer domestique.

Le soleil brille, les arbres étincellent, le lac dort tranquille au pied de ses falaises; c'est le premier printemps qui s'éveille.

L'herbe verdit, les oiseaux chantent et parlent le prochain langage d'arbres en fleurs, de marguerites dans les prés, de pervenches dans les bois.

Adieu donc! Neuchâtel.

Un adieu aisé pour ceux qui pensent qu'habiter une si petite ville, c'est n'aspirer qu'à en sortir.

Un adieu qu'on a voulu et qu'on regrette pourtant; car, si l'humeur est voyageuse, le cœur est neuchâtelois.

Le train qui nous emmène n'emporte pas toutes nos affections; il en laisse de saintes que rien ne fait oublier. L'éclatant soleil des horizons lointains laisse après lui ses ombres.

Neuchâtel vaut d'ailleurs mieux que ses dimensions. La petitesse de ses rues n'est pas celle de ses idées. Ses enfants le quittent; mais c'est pour y re-

venir, pour y répandre leurs connaissances, pour y dépenser la fortune qu'ils ont acquise ailleurs.

Ils passent pour fiers, indépendants et renfermés; mais, généreux pour les autres, économes pour eux-mêmes, ils sont actifs, prudents et sûrs.

A Neuchâtel, la liberté n'est pas un vain mot.

La charité y trouve des asiles; le travail, des ateliers; l'instruction, des palais; la vie de famille, un sanctuaire.

Il arrive encore qu'on s'y marie parce qu'on s'aime; et si la chose est usée, elle a ses avantages.

Le culte y possède une cathédrale gothique, à côté du château, sur une terrasse élevée d'où le regard plonge sur la ville et le lac.

Le sentiment religieux, et c'est toujours là qu'après tout il faut en revenir, a d'autres temples encore dans la ville et dans les cœurs.

Ouvert à la discussion, un instant remué par le choc des opinions qui enlevaient à la conscience sa voix et au pécheur son refuge, appelé à choisir entre la Bonne Nouvelle qui a bercé notre enfance et un culte qui prêche le scepticisme, entre l'Évangile qui console et le doute qui dessèche, entre la Croix qui sauve et la froide raison qui voudrait disséquer jusqu'à l'âme, Neuchâtel garde sa foi, et avec elle le secret du bonheur.

Les ressources religieuses, littéraires et artistiques n'y sont point étrangères. Les noms de ses savants, de ses naturalistes, de ses peintres, de ses industriels

ont franchi les limites de la Suisse. Sa bibliothèque et ses musées témoignent du goût des lettres et du sentiment de l'art.

Neuchâtel a des cercles animés et d'excellents hôtels, un restaurant avec des fleurs, des orangers et un jet d'eau, un jardin anglais qui rit au soleil, sur le bord du lac, entre deux avenues d'arbres.

Il a un observatoire et un pénitencier. Ce dernier, d'architecture ambitieuse, jouit d'une vue si admirable que c'est à donner envie de s'y faire mettre.

Enfin, Neuchâtel a deux fiacres qui s'y risquent durant trois mois; le vélocipède y est accouru; le bazar s'y est introduit; le café-concert y est apparu; le théâtre s'y est glissé.

Il fallait une statue; elle y est. David de Pury la méritait.

C'est David d'Angers qui l'a faite; mais elle n'en est pas pour cela plus agréable à voir. C'est verdâtre, ratatiné, maigrelet et vieillot. On frissonne en hiver, rien qu'à la voir affronter les bises de mars en perruque, en culotte courte et en habit très-étriqué.

L'été ne lui va pas mieux; la place Pury a dans la belle saison d'intolérables ardeurs.

La société neuchâteloise, relativement nombreuse, s'estime, se reçoit, se donne à foison des dîners pour de vrai. On cause, on fait de la musique, on joue modérément, on danse un peu; et même, à certains lundis, jeunes gens et jeunes filles tournent ensemble

sans papas ni mamans, et sans que la morale y perde ce que les relations y gagnent.

On en revient familièrement, à dix heures, quand la grande cloche a sonné le couvre-feu, les dames à l'ombre d'un capuchon et à la suite d'un fallot.

Les capuchons, il faut le reconnaître, tendent à se civiliser; ils se font petits et coquets; mais il en apparaît encore en forme de calèches, ouverts comme des portes cochères et montés comme des soufflets de voiture.

Quant aux fallots, les gens fastueux les prennent à deux bougies; les personnes prudentes les maintiennent à une; quelques arriérés continuent la chandelle et ne s'arrêtent point en route pour la moucher.

Au contraire d'autres pays, le bonheur est à Neuchâtel moins entouré que le chagrin. Les gens heureux n'ont même qu'à s'y bien tenir; la critique est prompte à rabattre de leurs mérites. Les cœurs aigris ont été jusqu'à prétendre que les langues y vont mieux que les cervelles, que le voisin y est un événement et la voisine une préoccupation. Mais c'est en tous pays une faiblesse inhérente à la nature humaine. Dans les grandes villes, c'est par quartier; dans les petites, c'est en bloc.

Puis, c'est une jolie situation que celle de Neuchâtel. La ville appuie sa tête à la montagne et baigne ses pieds dans les grandes eaux du lac.

Un lac aux coteaux chargés de vignes, aux rives sillonnées de routes poudreuses et de murailles aveu-

glantes. Un lac aux horizons lointains, aux tons grisâtres, aux falaises solitaires : un lac trop souvent veuf de ses Alpes.

Mais à l'apparition de leurs neiges éternelles, il a de séduisants retours, un harmonieux langage, une tranquillité empreinte de grandeur et de mélancolie.

Si le littoral est aride, la montagne ne l'est pas. Chaumont prête aux ardeurs d'un sol calcaire les ombrages de ses forêts, l'air libre de ses pâturages, les âpres senteurs de ses sapins.

Les esprits retors trouvent à reprendre aux lignes droites de nos quais, aux arbres qui les ombragent, aux maisons qui les bordent; des maisons bien jaunes, bien carrées, et qu'on a dites taillées dans du beurre frais, mais où respirent l'aisance, le confort et souvent le contentement d'esprit.

Plusieurs se prennent encore à dire qu'à Neuchâtel on commence tout, qu'on n'achève rien, et que, si l'on finit par obtenir un quai, ce n'est qu'après avoir, pendant dix ans, traversé les chantiers et enjambé les tas de pierres.

On reproche encore à ces quais les balayures qu'on y dépose, les crins qu'on y charponne, les matelas qui s'y égaient, les lessives qui s'y balancent. Il faut reconnaître que les brises du lac ne gagnent pas à ce voisinage, et que la vue n'est pas plus réjouie que l'odorat par ces aspects variés. Mais la police, paternelle pour ses administrés, est chatouilleuse sur les observations; elle allègue, avec une bonhomie qui

désarme, qu'il faut bien que les matelas sèchent et que les lessives pendent; que cela doit nécessairement se passer quelque part; qu'une petite ville n'est pas une grande ville, et que Neuchâtel n'est pas Paris.

N'est-ce pas qu'il n'est pas facile de quitter tout cela !

On le quitte pourtant, et même voici la gare.

Par exemple, ce n'est pas elle qni nous retiendra. L'élégance recherchée, les élancements coquets ne sont pas son défaut; le chèvrefeuille ne s'enroule point autour de ses colonnes, la vigne vierge ne court nulle part sous les croisées; le genre gracieux ne s'y épuise pas; la nature et l'art l'évitent avec prudence.

A propos de gares, aimez-vous y être accompagné ?

C'est affectueux, mais c'est gênant.

Ils étaient là une vingtaine ; tous bien intentionnés, chargés de bons vœux et d'excellentes paroles. Une de nos dames, particulièrement entourée, succombait sous les bénédictions ; et, de la joie qu'elle en eut, pensa perdre le souffle, oublier son sac et manquer le train. Or manquer le train est chose grave, en gare et dans la vie ; il arrive si souvent qu'on ne peut plus le reprendre.

Soleure démolit ses remparts, et fait bien. Leurs bastions, leurs créneaux, leurs fossés et leurs mâchicoulis ne défendaient plus que des habitudes

paisibles, des existences heureuses par uniformité.

La voie ménage la ville, avec ce respect des cités propre aux chemins de fer qui tournent les maisons, mais enjambent les Alpes et percent les montagnes. Celui-ci passe les flots limpides de l'Aar et laisse le temps de considérer Soleure en ses vastes et silencieuses demeures, en ses rues honnêtes semées de frais herbages.

On ne visite pas Olten, attendu qu'on y va trop souvent, et qu'il est difficile en Suisse d'aller quelque part sans passer par là. Du reste on ignore la ville ; on ne connaît que la gare.

Une gare sérieuse cette fois ; le chèvrefeuille s'y trouve en son temps, et la vigne vierge aussi ; elle a même des arceaux de verdure, et en leur saison, des convolvulus, des géranium et des lilas.

Mais on n'a guère le temps de les considérer ; car un demi-kilomètre est à faire pour se transférer d'un wagon dans un autre ; et cela au travers d'un tourbillon de Françaises pimpantes, de Russes émancipées, d'Anglaises à tous crins, qui font à elles toutes une foule bigarrée et polyglotte fort amusante à voir.

Le buffet n'est pas plus reposant que la gare. On s'y jette fiévreux et affairé ; mais la bière y est authentique, la cuisine loyale, l'addition honnête.

On en sort plus échauffé qu'avant, heureux de regagner son wagon et de trouver sa place au milieu

des départs qui s'organisent pour les directions les plus contraires et de toutes les locomotives qui sifflent à la fois.

Il ne faut rien moins pour se remettre que ce riant lac de Zürich.

La ville a un îlot qui sort du sein des eaux; la pension Bauer a des jardins qui s'avancent dans le lac.

La lune y projetait ses rayons argentés; les montagnes s'estompaient sur un ciel brillant d'étoiles. Au loin scintillaient les lumières des hameaux et des campagnes dont ces rives sont couvertes.

Mais la contemplation a des retours; le réalisme suit l'idéal.

On danse à l'hôtel Bauer; la couleur locale y est. Dissimulé derrière une cloison vitrée, l'aréopage neuchâtelois assiste aux grosses joies de ce bal et porte des jugements empreints d'esprit de clocher; il serait même prêt à soutenir que de toutes manières Neuchâtel prime Zürich, n'était une musique entraînante qui berce nos rêves une partie de la nuit.

Le lac, quitté le soir, chante dès le matin. Tout y est fraîcheur, lumière et vie; et s'il n'a pas la poésie romantique et grave du lac de Lucerne, il a la grâce riante qui attire et qui charme.

D'autres bords nous appellent.

On y court à travers les champs, les vergers et les bois; prélude champêtre aux détails intimes de la

vie Saint-Galloise auxquels la voie initie les touristes. Une voie familière, et au sujet de laquelle il y aurait lieu de reprendre un mot tombé plus haut à propos des chemins de fer qui respectent les villes.

Celui-ci ne les tourne point, se promène par les rues, considère à son aise les rideaux très-chargés de broderies dont les appartements se compliquent, tombe comme un accident dans l'existence paisible et proprette des bourgeois de Saint-Gall. Encore un peu, il traverserait par les jardins et se garerait dans les vestibules.

Après cette indiscrétion, la voie descend par les prairies, les enclos, les fermes, glisse le long des coteaux jusqu'au lac de Constance dont les flots bleus nous portent en Allemagne.

Des pavillons étrangers flottent sur ses eaux profondes; une brise légère les moire de tons charmants.

Elles sommeillent au pied des hautes montagnes; elles sourient aux cimes neigeuses des Alpes du Tyrol; elles baignent de vertes prairies que le printemps émaille de fleurs; elles murmurent sous des arbres que l'été charge de fruits.

Lindau a jeté son môle. Un lion aux armes de Bavière ouvre et garde le port Maximilien qu'anime une partie du commerce de l'Allemagne avec la Suisse. Ce n'est pas le lion du Pirée; mais cette introduction classique ne déplaît pas sur le chemin de la nouvelle Athènes.

On glisse sous la griffe de ce roi des déserts, comme entre celles de la douane aussi bénévole que lui ; mais non sans un regard à l'amphithéâtre de montagnes qui se dresse à l'horizon, au lac qui bleuit, aux cimes qui resplendissent.

A Lindau, en la belle saison, la gare est un jardin ; les plantes grimpantes s'y marient aux sculptures qui déjà font pressentir le prochain séjour des arts.

La ville se contente de pots à fleurs ; le géranium et l'œillet ornent toutes les croisées. Des ponts-levis réunissent à deux petites îles l'îlot qui la supporte.

Sur la rive opposée s'ouvre la vallée du Rhin. Le Sentis dresse sa tête au-dessus des monts verdoyants de Saint-Gall et d'Appenzell. Bregenz dort mollement couché au pied du Vorarlberg et comme à l'ombre des Alpes du Tyrol.

La voie, très-monarchique, comme toute bonne voie allemande, tour à tour électorale, grand-ducale, impériale et royale, est un travail artistique, une œuvre gigantesque.

Elle a, comme à Venise, des ponts et des lagunes. Mieux qu'à Venise, elle fuit sous les arbres fruitiers, entre les villas et les hameaux cachés sous la verdure. Au sortir des hauts remblais dans lesquels elle s'engage, elle côtoye un instant les bords de l'Alpsee, suit quelques vallons agrestes, quelques collines boisées ; laisse au loin derrière elle les Alpes tyroliennes et se jette au travers d'une plaine tourbeuse, immense et monotone.

La nuit l'enveloppe; et, pour ce qu'on voit, autant vaut ne pas voir. On abandonne ces landes bosselées de taupinières; on se rattrape sur la conversation qui marche comme l'express.

Puis, nous allons perdre nos aimables compagnes. On va se dire adieu; mais pour se retrouver.

Augsbourg nous sépare; Neuenkirchen nous réunira.

On rit, on plaisante, on parle beaucoup; puis un peu moins. La causerie prend des allures languissantes. Il y en a même qui s'endorment, et les lumières d'Augsbourg apparaissent sans qu'ils aient trop rêvé des Fugger et de Charles-Quint.

C'est le soir, presque la nuit.

Les rues sont silencieuses, les maisons endormies. De rares lumières tremblent aux croisées; les tourelles apparaissent en silhouettes confuses; les façades à pignons tournent au fantastique. Quelques ombres se glissent attardées et furtives; l'ancienne ville impériale a des habitudes réglées et s'endort de bonne heure.

Augsbourg, c'est convenu, n'est plus que l'ombre de lui-même; mais une ombre qui parle encore du soleil éteint de son passé.

Autrefois cité impériale, évêché souverain, la ville était dotée de franchises et de nombreux priviléges; elle est aujourd'hui simplement bavaroise, par le fait de Napoléon Ier qui prit la peine de venir dans ses murs pour le lui annoncer.

Entrepôt pendant deux siècles des échanges de l'Allemagne avec l'Orient; siége d'un commerce immense et d'une industrie proverbiale, elle possède encore d'importantes fabriques; elle développe et perfectionne des manufactures qui l'enrichissent.

Les cours d'eau qui ont favorisé sa fortune baignent toujours le pied de ses maisons et de ses ateliers; mais les tisserands n'y sont plus ce qu'ils étaient.

Ces tisserands fameux battaient monnaie; leurs vaisseaux voguaient sur toutes les mers.

Créanciers des empereurs, plus écoutés que des évêques, plus riches que des rois, ils portaient l'épée en poussant la navette, en remontraient aux princes pour les façons grandioses, faisaient du feu avec du bois de canelle. Un grain de susceptibilité se mêlait à leurs mérites. L'un d'eux, Antoine Fugger, reçut un jour Charles-Quint. L'empereur témoigna que la maison de son hôte, actuellement celle de l'hôtel des Trois-Maures et l'une des plus vieilles hôtelleries de l'Europe, sentait encore la peinture. Il est vrai que le propriétaire, désireux d'éloges, avait demandé comment on la trouvait. Ces Fugger avaient réponse à tout. Antoine, sans réprimer l'éclair d'orgueil qui alluma son regard, prit la liasse des prêts sur billets signés par Charles-Quint et la jeta au feu.

— Eh bien, sire, fit-il alors, ma maison sent-elle encore mauvais?

— Elle sent, répondit l'empereur, la noble fierté bourgeoise. Et le tisserand devint prince.

Théâtre passionné des luttes de religion, berceau de la réforme, siége de la diète où fut lue devant Charles-Quint le résumé de la foi luthérienne, Augsbourg a donné son nom à la confession des protestants d'Allemagne; l'empereur y signa en 1555 la liberté de conscience.

Ces querelles se sont fort apaisées; le dôme sert aux deux cultes.

Ce dôme, construit au hasard, désagréable à l'œil, irrégulier d'aspect, possède des têtes de martyrs, des chasubles de saints, des vitraux admirables et des portes vieilles de plusieurs siècles. Il y a de tout sur ces portes; Adam et Ève y coudoient les centaures.

A l'intérieur, on dort beaucoup ; il y aurait lieu d'y appliquer ce rescrit royal de Charles de Danemark.

« Ayant appris que le nombre de ceux qui dorment dans les églises pendant le service devient trop considérable, nous avons daigné ordonner que chaque communauté du diocèse nommera quelques hommes qui feront la tournée dans l'église. Ces hommes seront armés d'une longue perche munie d'un morceau de cuir au moyen de laquelle ils frapperont sur la tête des dormeurs. »

Le commerce d'Augsbourg y a laissé la richesse et l'y amène encore. Mais le mouvement de ses bras-

series remplace celui des rues; le choc des bocks de bière y tient lieu du bruit des 300 cloches qui annonçaient à la ville impériale l'entrée de ses souverains. Ses fossés ne sont plus menaçants, ses remparts n'ont plus rien qui inquiète; les philosophes y méditent paisiblement; la gazette d'Augsbourg y envoie ses rédacteurs.

La plaine dont Augsbourg est le centre n'a guère d'environs séduisants et n'offre en manière de promenades que les abords de la gare et les ombrages sous lesquels rentiers et bourgeois trouvent très-décidément, comme la duchesse du Maine, qu'il n'y a pour se remettre l'estomac que jambons et saucisses.

Les petites rues ornées par-ci par-là d'un pignon audacieux, d'une tourelle suspendue qui parlent du vieux temps, sont tortueuses, enchevêtrées et prudemment fournies de boulangeries appétissantes. La grande rue qui traverse la ville, s'appelle Louis, puis Caroline, et aussi Maximilien; elle est grave et solitaire, avec un certain air de noblesse ennuyée.

L'hôtel de ville s'enorgueillit encore d'un luxe féodal; il est fourni de bustes, de peintures, d'inscriptions et de fresques à nuances violentes, à tons criards; la salle d'or, au plafond immense et magnifique, a des caissons dorés et des sculptures profondes. On a dans ce palais fouillé le bois, la pierre, le marbre et jusqu'à la terre cuite; il y a là des poêles invraisemblables de taille et de fantaisie.

Les fontaines d'Augsbourg restent monumentales; celle d'Hercule porte toujours l'hydre de Lerne que le héros s'occupe à terrasser. Sur une autre, l'Amour retient Mercure prêt à s'envoler. Celle d'Auguste cherche encore par son architecture à faire oublier ses très-minces filets d'eau; elle a des amours, des dauphins, des bustes en bronze, des grilles légères savamment ouvragées.

A ses jours de marché, la place Louis offre une animation dont il est bon de faire provision pour Munich. L'ordre n'y fait aucun tort au mouvement, et l'on s'y amuse de ces attelages, ordinaires dans le pays, qui n'ont qu'un seul cheval qnand la flèche en attend deux; ce qui vous laisse persuadé qu'on a oublié d'atteler l'autre. En fait de modes ce marché est une boîte à surprises; il n'en sort pas des diables, mais un assortiment de gilets jaunes ou écarlates, avec des boutons gros comme des bassinoires; il en sort une cargaison de culottes de peau héréditaires et de bottes ferrées aptes à user plusieurs générations; il en sort des chapeaux retroussés qui servent d'en tous cas, des redingotes aux poches insondables, dont la taille commence trop haut et dont les pans finissent trop bas.

Tout ce monde souabe et bavarois a des allures bonhomiques et satisfaites.

Quant aux femmes, elles sont dépourvues de toute grâce naturelle ou cherchée. Leurs nattes de cheveux, traînantes et garnies de rubans aux couleurs

vives, valent mieux que leur nez camus et leur visage aplati. Elles sont court vêtues, portent le jupon rouge, se meublent de coiffures imprévues et de gigots inadmissibles.

Tout cela vu et revu, on se hâte vers la patrie des arts.

Jéquier a soif de Munich.

C'est d'un prix inestimable, au dehors et chez soi, un ami qui partage vos impressions et charme le voyage.

C'est chose douce, en route et au repos, qu'une amitié sûre et durable, sans exigence et sans ombrage, qui ne soupçonne pas le mal, croit au bien et coule égale comme un ruisseau tranquille.

Jéquier est cette amitié-là.

Sa nature est confiante et sereine comme ses traits.

Le contact des grands chemins met au jour les caractères, en fait mieux ressortir la lumière et les ombres. L'humiliante expérience qu'on en fait avec Jéquier vous diminue et le relève.

Il a une faiblesse pourtant, et c'est ce qui le rend complet.

Disciple de Morphée, le sommeil, au contraire du devoir, le trouve facilement traitable; et s'il succombe souvent, il n'en convient jamais. Ses assoupissements d'ailleurs ne sont point tourmentés ; les tueries et les conquêtes, les ambitions violentes, les colères emportées, les passions envieuses ne veillent

pas à son chevet; les serpents de la jalousie ne sifflent point sur sa tête.

Il reste en ses rêves ce qu'il est au réveil; bienveillant et doux. Il est sérieux sans phrases, il glisse sans appuyer sur la surface des facilités de la fortune et des plaisirs de la vie.

La prospérité le laisse modeste; l'épreuve le trouvera fort.

CHAPITRE II.

Munich et le roi Louis.

La selle d'or que Gustave-Adolphe plaçait sur un cheval maigre, en comparant Munich à la plaine qui l'entoure, s'est couverte de pierres fines; mais le cheval est resté ce qu'il était; l'embonpoint n'est pas venu sous la richesse des ornements.

Cette plaine infertile, sans autres détails que les betteraves qui y poussent et le houblon qui y perche, est une introduction à laquelle on ne s'attarde guères avant de tourner les feuillets du beau livre de Munich. Elle a ceci de bon pourtant, que les yeux ne distrayent pas l'esprit du souffle élevé qui va passer sur lui, ni de la contemplation prochaine des créations de l'art.

Munich, qui est une étude aussi bien qu'un plaisir, initie aux aspirations de tous les peuples artistes. Son séjour est à lui seul un voyage à Florence, à

Venise et à Rome; en Grèce, à Byzance et dans les Pays-Bas. Toutes les civilisations y sont brillamment évoquées. Les âges passés, les temps présents y marquent leur empreinte. Toutes les expressions de l'art y sont rendues; toutes les formes du beau y sont reproduites.

Siége d'une renaissance nouvelle, Munich est une copie charmante et comme un intéressant abrégé de l'univers artistique. Il offre de belles choses, de grandes pensées et de nobles plaisirs. L'éclectisme, né des études classiques et des travaux de l'archéologie moderne, né de recherches patientes, de fouilles lointaines et d'une savante érudition, y fait revivre les temps écoulés et l'œuvre des anciens.

La science y est partout; souvent même elle y est trop. Certaines fresques à combinaisons énigmatiques gagneraient à plus de clarté et à moins de philosophie, de cette philosophie allemande surtout, qui a des profondeurs redoutables et des obscurités particulières. Ce n'est plus une jouissance, c'est un travail d'esprit; l'allégorie y fait tort à l'unité; tout y est symbole et abstraction. On croyait avoir devant soi une peinture à regarder; et on se trouve en face d'un problème à résoudre. Il va de soi qu'on se retire sans l'avoir résolu.

Munich est une réminiscence des lectures, des études et des voyages du roi Louis; et cela, malgré le ciel sombre, malgré le sol plat d'un pays où la géographie était loin d'appeler l'art.

L'enthousiasme a forcé le climat.

L'art italien y frissonne quelquefois du voisinage des Alpes; les temples de la Grèce s'y élèvent sous un ciel qui n'est pas celui de l'Attique. Ces imitations de chefs-d'œuvre immortels ne sont pas sans souffrir de l'absence d'harmonie entre l'architecture et le pays; car c'est cette harmonie qui fait le charme et la grandeur des monuments d'Athènes et de Rome. Tant de nobles créations semblent tombées comme par hasard au milieu des choux, des raves et des carottes.

Peintres, lettrés, musiciens, sculpteurs, architectes, répondant à l'appel d'un roi artiste et poëte, ont fait de Munich, sous cette initiative intelligente et hardie, un sanctuaire de ce qui élève et charme l'esprit humain.

La ville se ressent un peu du désert qui l'entoure. De larges rues tracées dans la plaine y attendent des maisons ; pour les y faire venir, on y dresse des palais. Les musées sont comme à la campagne ; les deux Pinacothèques se prélassent en pleine villégiature ; le faune de la Glyptothèque dort sous un bouquet de bois ; la Bavaria se présente au bord d'un pré.

Cela ne déplaît point. Cette liberté ne messied pas à l'art. Cette solitude prête aux monuments une certaine poésie et donne à la ville le caractère d'originalité qui manque à ses créations, dues à un génie essentiellement imitateur.

Le double mouvement de la science et de l'art que Munich a développé, n'agite pas ses places publiques. Les habitants y sont plus rares que les chefs-d'œuvre; il y a plus de monde dans les tableaux que dans les rues.

Le vœu d'animer les statues, les fresques et les bas-reliefs qui peuplent les musées, pour les répandre par la ville, est au moins téméraire; le spectacle en serait légèrement échevelé; et il y aurait plus d'un sujet, parmi les œuvres, simple nature de l'art grec et romain, mises en circulation, d'étonner fort les paisibles habitants de Munich; d'autant qu'ils ne pèchent point par excès d'atticisme, qu'ils prisent fort le bon marché de la vie bavaroise et semblent moins épris d'idéal que de bière et de choucroute.

A les voir gras, rougeau et satisfaits, on démêle distinctement qu'ils ne vivent point d'ambroisie, malgré les dieux qui les entourent et que le houblon de l'Isar a pour eux plus d'attraits que les lauriers roses de l'Eurotas.

Quant aux fresques, il faudrait excepter de cette résurrection celles de la façade de la nouvelle Pinacothèque; car mieux vaut le silence de ces rues de palais, d'églises et de musées, que l'exhibition des physionomies auliques, des redingotes surannées et des perruques à marteaux qui figurent dans ces douteuses allégories.

Il y aurait les étudiants, dont ces statues et ces fresques errantes mettraient le cœur en joie; des

étudiants batailleurs, bruyants et balafrés, ainsi qu'il appartient à tout bon étudiant allemand, incapable d'étudier la médecine et d'achever son droit sans se trouer un peu la joue et se couper beaucoup le nez.

Bottés, éperonnés, cambrés sur leurs hanches, collés dans une culotte de peau, serrés dans un habit à brandebourgs, le ruban en sautoir, sur l'oreille une casquette microscopique et panachée, ils tiennent solidement leur pipe et lancent des bouffées de fumée comme une décharge d'artillerie. Ils discutent de la patrie commune et de l'unité allemande. Il y en a qui tendent leurs muscles, plissent le front, froncent les sourcils, visent à se faire énergiques et font tous leurs efforts pour se rendre farouches. Le cou disparaît sous des flots de cheveux incultes; la barbe est buissonneuse, la moustache agressive; les nez encore entiers se meublent de binocles et marchent armés en guerre à la conquête des bourgeoises.

Le soir, leur gaudeamus trouble le recueillement des rues moins animées que les brasseries. Car, si la ville semble endormie, les brasseries ne le sont pas; la bière y coule en flots d'écume dans des chopes sans cesse renouvelées; de bonnes figures placides et réjouies s'y plongent avec méditation. Il y a là peu de lumières et beaucoup de fumée; la musique y vaut mieux que l'atmosphère. Froides, humides, encombrées, ces brasseries ne sont pas surchargées d'ornements; mais, au contraire des cafés de France

où la consommation est souvent en raison inverse des dorures et des glaces, le jambon est consciencieux, la bière fraîche et parfaite.

Le roi Louis en créant une nouvelle Athènes, ne l'a pas peuplée de nouveaux Athéniens. Pour eux, la bière aide la saucisse, la saucisse prépare la bière ; et il n'y a aucune bonne raison pour que cela finisse. Les consommateurs ont la plupart cette tranquillité grave et presque contemplative que donne, à l'inverse du vin, l'usage fréquent de la bière.

Les boutiques sont closes dès sept heures; les théâtres ferment à neuf; les concerts finissent au moment où ils commencent ailleurs.

Ceux de l'Odéon sont renommés par le choix des morceaux, le talent des artistes, le doux accord des instruments et des voix. Il y a dans les détails une perfection qui pénètre; dans l'ensemble une harmonie qui entraîne. Les salons sont élégants; la salle que partage une galerie avec colonnes superposées jusqu'au plafond, est digne du but.

La Cour assiste à ces concerts, la société s'y réunit. C'était chose amusante à voir que le vieux roi Louis félicitant les artistes dont il était l'ami autant que le protecteur, et conversant avec les dames. Sa surdité l'empêchant d'entendre les réponses, l'échange des impressions ne paraissait pas très-vif ; la conversation tournait au monologue.

Son fils, le prince Adalbert, physionomie ouverte, regard confiant, expression joviale, un vrai fils

de la blonde Allemagne, mettait à cette plaisante causerie plus de liant que sa femme, sœur de François d'Assise. L'air embarrassé et distrait de cette princesse livrait ses regrets du ciel d'Espagne et l'étonnement d'un milieu qui n'était pas le sien. Une couronne avait attendu le prince en échange de sa foi; il préféra sa religion aux chances du sceptre grec.

Le roi Louis était près, à ce moment, de terminer sa carrière. Sa taille était courbée; mais son regard encore jeune, brillant et plein de vie parlait de son passé; l'éclair du génie artistique en jaillissait encore.

Au théâtre, l'orchestre n'est pas moins enchanteur qu'à l'Odéon. La salle, à laquelle on monte en fort bonne compagnie, par un escalier de marbre, sous le regard de Goëthe, de Shakespeare, de Racine, de Sophocle et d'Euripide, est grande et magnifique, quoiqu'un peu vide sous sa richesse; le roi n'y a toléré ni draperies ni tentures. A ce théâtre que couronne un fronton chargé de fresques est un portique de colonnes corinthiennes.

La porte de l'Isar voulait aussi des fresques, on l'en a couverte; mais l'entrée triomphale de Louis de Bavière passerait plus sûrement à la postérité en solides sculptures qu'en ces enluminures éraillées par le climat.

La Poste, avec portiques et colonnes d'ordre toscan, a ses fresques aussi; et il faut reconnaître que

les dompteurs de chevaux qu'elles représentent cadrent avec le lieu.

Le dimanche, vers cinq heures, on les néglige un peu pour se tourner du côté opposé et pour considérer à une des croisées du Palais, qui fait face à la Poste, la reine Marie, mère du jeune roi. Elle vient chaque dimanche, avec une ponctualité qui honore ses mœurs, se régaler, entre quatre et cinq heures, du mouvement de la place et du spectacle des bourgeois qui s'en reviennent de la promenade. Cette princesse au doux regard, au gracieux sourire, à la vie sérieuse et occupée, est de la maison de Prusse et de la religion réformée; chose à remarquer en un pays où les protestants, longtemps persécutés, ne jouissent des droits civils que depuis 1801.

La Poste ayant des fresques, les Arcades en réclamèrent. Elles en ont un kilomètre.

Ces Arcades abritaient, près du palais des fêtes, le long d'un jardin ombragé de marronniers et de tilleuls, des boutiques, des confiseries et des cafés; mais c'était des fresques qu'il leur fallait. Aussi les leur a-t-on données réjouissantes à l'œil, de couleurs éclatantes, prodigues de bleu de Prusse, riches enfin de promesses pour des gens qui vont à Athènes. Ces horizons qui s'allument, ces montagnes qui bleuissent, ces mers qui étincellent, donnent comme la nostalgie des pays chauds et font soupirer après le Bosphore et le golfe de Naples. Aussi n'accorde-t-on qu'un regard distrait aux exploits de la mai-

son de Wittelsbach et aux triomphes éphémères du roi Othon.

Un parc frais et vert avoisine ces paysages outrés; c'est le jardin anglais. La nature y est forcée; on l'a sorti des marécages, mais il a de hautes futaies et des massifs fleuris, des eaux courantes et des allées sablées, des monticules, des temples, des pavillons, des jeux, de vastes prairies arrosées par l'Isar aux eaux rapides et d'un vert émeraude.

Cela vaut mieux que le cimetière qui tient lieu de promenade dans une autre direction. Les trépassés y figurent dans une chambre, en gants blancs, en souliers vernis, prêts à tirer la sonnette placée à leur portée.

Ces robes fraîches, ces gilets blancs, ces habits noirs, ces toilettes élégantes font mieux ressortir encore les traits décomposés. Il y avait là un chambellan qui semblait grimacer sous les broderies de son habit de cour. C'est à la fois lugubre et ridicule; c'est triste sans gravité; cela afflige sans élever. Un cœur qu'a déchiré l'heure suprême de la séparation, qui a aimé et perdu, qui a connu la rupture des liens qui font aimer la vie et les sentiments élevés qui consolent de l'adieu, s'explique mal cette exposition d'un visage, qu'on a baigné de larmes et couvert de baisers, aux curiosités de la rue, à l'indifférence du premier venu.

Quelques charmants enfants entourés de couronnes et de buis adoucissaient un peu cette im-

pression; ils semblaient de petits anges endormis sous les fleurs.

La vieille ville qu'entourent les musées de la nouvelle a ce qui manque à celle-ci, des habitants, des boutiques et un peu de circulation.

Les rues y sont étroites, les places mesquines; les maisons se serrent les unes contre les autres; mais là déjà il y a loin du couvent des moines qui a commencé Munich.

Notre-Dame, bâtie de briques rouges et mal à l'aise sur la place qui l'étreint, cherche à prendre l'air en ses lourdes coupoles. Saint-Michel très-ancien, riche de sculptures, de niches, de bustes, de marbres et de bronzes, offre assez froidement la statue du saint aux prises avec le dragon.

L'église des Théatins, née du vœu d'une électrice stérile, l'austère façade du vieux palais qui lui fait vis-à-vis voient beaucoup de monde vers midi.

C'est l'heure de la parade. Les étudiants se rassemblent, les bourgeois se mettent en mouvement, les officiers foisonnent, serrés de taille, brillants d'aspect; les paysans accourent, les touristes à jeun de foule n'ont garde de manquer à cette réunion de famille. L'orchestre militaire, irréprochable en ce pays de musique, a des trompettes retentissantes, peu de clarinettes et point de sons risqués; les exécutants sont tous des artistes. D'entraînantes harmonies éclatent alors sous le portique des capitaines, qui ouvre de trois côtés ses élégantes arcades ornées

d'arabesques et de riches trophées d'armes; la voûte abrite les maréchaux de Wrede et de Tilly faits du bronze des canons pris aux Turcs à Navarin.

Ce portique est l'imitation de la Loggia de Florence : car, à Munich, tous les styles sont honorés, aucune époque de l'art ne devait être omise.

Saint Paul hors les murs est à la Basilique; quelques palais des princes sont de la Renaissance; celui des Wittelsbach est du quatorzième siècle; le gothique ogival pur revit à l'église d'Au; le Pitti est à la Résidence.

L'arc de triomphe de Constantin se dresse à l'extrémité de la rue Louis; des colonnes corinthiennes en séparent les trois voûtes et supportent des victoires; un quadrige de lions de bronze brille sur le marbre blanc de la plate-forme.

Cette rue Louis, splendide et vide, a plus de palais que de maisons. C'est l'Université, style italien du moyen âge, avec un escalier grandiose et d'éclatants vitraux. C'est la Bibliothèque, italienne aussi, dont Schwanthaler a sculpté les statues, dont Nilson a peint les portraits et les fresques. Le vestibule est chargé de bustes; on y monte par un double escalier entre Homère et Aristote, Hippocrate et Thucydide.

C'est à la fois Rome et Byzance à l'église de Saint-Louis. Les fresques du jardin qui l'entoure redisent la Passion de Jésus-Christ. Sur la frise, court un

délicat feuillage. A l'intérieur, les fresques de Cornélius étonnent par leur majesté, inquiètent par leur profondeur. C'est un symbole de foi ; c'est un cours de dogmatique. On en sent tout d'abord la science et le travail ; on ne les comprend qu'après.

Le Jugement dernier attire et saisit. Paisible et mouvementée, suave et violente, consolante et terrible, cette fresque fait frémir avec les légions de damnés qu'attend l'enfer ; elle laisse aspirer à l'élan de ces anges qui se détachent célestes et radieux ; elle engage à se réjouir avec ces harmonieuses phalanges auxquelles le Rédempteur ouvre les portes du ciel.

Le rococo subsistait à Munich sur la colonne de Marie, chargée d'une vierge, d'un serpent, d'un basilic et d'un dragon. Il y subsistait dans la cour des rocailles, au vieux Palais, où murmure doucement une jolie fontaine de bronze. Mais comme le genre obélisque manquait complètement, il a poussé des champs tout armés de cuivre.

Le palais de cristal n'y était pas non plus ; on l'a fait, et il s'utilise pour les festivals, les expositions et les cirques.

L'espèce gigantesque restait absente ; la Bavaria est apparue. Schwanthaler, dans la confection de cette virago, n'a point épargné la matière.

C'est tros gros pour être agréable ; c'est bien colossa lpour un petit royaume.

Mais, sous ses formes puissantes, la Bavaria est

d'un air peu agressif et point farouche, malgré son épée, sa peau de tigre et le symbole de force et de courage qui repose à côté d'elle en la personne d'un lion débonnaire. Elle couronne le mérite, ne menace point l'horizon, ne protége que les banquets et les joyeux ébats de la fête agricole et nationale d'octobre. Elle est aisée et de noble attitude; une couronne de laurier orne son large front, ses cheveux noués au sommet de la tête retombent en boucles bien ordonnées.

Il faut 66 marches, outre l'escalier qui monte à la plate-forme, pour atteindre le genou; le reste conduit à la tête et dans le nez, où il est d'usage d'aller s'asseoir. Quand on y a gelé en hiver et rôti en été, on se dispense au printemps de cette installation, d'autant qu'elle n'est pas confortable et que la vue des Alpes, qu'on ne voit guère, ne distrait que très-faiblement ceux qui entrent des émanations laissées par ceux qui sortent.

Les gens de bonne volonté, ou renseignés de confiance, assurent que vingt personnes sont à l'aise dans le crâne; mais ceux qui en ont fait deux fois l'ascension sont autorisés à soutenir qu'on y est très-mal à sept. Les derniers venus finissent même par trouver que ce gros nez est trop petit, ils se rattrapent sur la bouche, large de 15 pouces et mieux proportionnée que le reste à ce pays consommateur.

Le trait gracieux de cette chose énorme, c'est le temple, agréable d'aspect et de lignes harmonieuses,

qui s'appuie derrière la Bavaria à un petit bois de chênes. Son portique abrite les bustes des grands hommes du pays, et il y en a beaucoup ; on découvre même qu'il y en a plus qu'on ne le croyait.

Comme pensée, la Bavaria est ambitieuse. Comme statue, elle est exagérée. Si l'Amérique s'avisait de s'en élever une dans les mêmes proportions, elle ferait ombre sur le Mont-Blanc.

Du côté de la vaste prairie qui porte la Bavaria, au delà de l'Isar, s'élèvent les tours ouvragées de l'église d'Au, la plus délicieuse de Munich par l'heureux mélange des briques et de la pierre, par l'harmonie des proportions, par la sobriété des détails, par le charme que prête à ses voûtes élevées la poétique lumière de ses vitraux.

A la Basilique, imitation de celle de Rome, tout est azur, or, marbres précieux, fines sculptures, couleurs brillantes, médaillons, bas-reliefs et figures symboliques. Une forêt de colonnes monolithes soutient les nefs et les sépare. Celle du milieu n'est pas voûtée; les étoiles d'or de la toiture brillent au-dessus des sculptures de la charpente. Les fresques de Hess y rappellent la vie de saint Boniface et la propagation du christianisme en Allemagne. Dans le chœur, le Sauveur exalté par les anges apparaît dans sa gloire; saint Jean Baptiste est absorbé dans l'amour de son maître; les martyrs contemplent Jésus; Marie l'adore.

L'aspect général de la Basilique éblouit et impres-

sionne ; il éblouit trop. La multitude des ornements, la profusion des richesses laissent le regret de nos églises du Nord, aux profondeurs mystérieuses, à la lumière incertaine, aux voûtes sombres et d'une douce mélancolie. Elles sont plus sévères, plus sérieuses aussi ; le sentiment religieux n'a pas besoin de tant de dorures pour aspirer au Créateur ; les impressions saintes s'y élèvent plus librement sur l'aile de la prière.

A la Résidence, la chapelle royale n'est pas moins éclatante. Les corniches élégantes, les chapiteaux dorés, les mosaïques, les fresques sur fond d'or y sont richement prodigués. Klenze l'a construite. Hess y a peint l'alliance du christianisme et des arts, l'histoire et le développement de l'Église, les sévérités inexorables du Dieu de Moïse, les miséricordes infinies du Dieu de Jésus-Christ. Les coupoles sont basses ; le jour pénètre blond et sobre par des ouvertures dissimulées.

La musique est suave, les chants sacrés ont des harmonies célestes ; mais la cour apparaît, les princes saluent, les princesses s'installent, le service s'agite, les dames d'honneur s'inquiètent, les chambellans circulent. Comme la tribune est élevée et que le public est debout, chacun se retourne, tous les yeux sont en l'air ; on se pousse pour mieux voir, on se cramponne pour ne pas perdre pied ; la curiosité absorbe la dévotion ; ceux que cherchent les regards font oublier Celui que le cœur voulait servir.

Dans la nouvelle Résidence qui contient cette chapelle, toutes les écoles ont des inspirations. L'art grec, les classiques latins, les lettres allemandes s'y allient aux mythes du paganisme, aux temps héroïques, aux fastes du moyen âge, aux trois grandes époques de l'histoire germanique. Charlemagne, Frédéric Barberousse, Rodolphe de Habsbourg s'y rencontrent avec les Muses, les Argonautes, les Troyens, les Niebelungen et les maîtres de l'Olympe. L'histoire y grave ses enseignements, la fable y laisse le gracieux reflet de ses allégories; la pensée religieuse et le sentiment chevaleresque y sont également célébrés. La poésie s'y trouve partout, avec les dieux, les héros et les hommes; sauvage dans les Niebelungen; violente, ingénieuse et hardie dans l'Iliade; harmonieuse dans l'Odyssée. Orphée, Homère, Pindare, Hésiode, Anacréon, Sophocle, Aristophane y chantent l'antiquité. Wieland, Goëthe, Schiller et Klopstock y parlent de l'Allemagne. L'art y est tour à tour roide et sévère, capricieux et fantastique, terrible et séduisant.

La guerre en ses batailles sanglantes anime la salle des banquets. La beauté s'épanouit dans les salons de jeu; ce qui doit être matière à distraction pour les tables de whist.

Elles sont là, plusieurs douzaines, expressives, charmantes et richement encadrées, ces fleurs de beauté qui ont parfumé Munich; on leur voudrait seulement un peu moins de gigots aux manches. A un

premier comme à un second voyage, brillait parmi elles, spirituelle et piquante, une Espagnole qu'on entourait plus que les autres. Une rose s'accrochait à ses cheveux, ses beaux yeux noirs parlaient sons sa mantille. A un troisième séjour, elle avait disparu.

Dans la salle de bal, Vénus triomphe.

La salle du trône n'a ni draperies ni tentures; mais les colonnes qui portent la galerie rompent l'uniformité de l'enceinte et en laissent les proportions très-harmonieuses. Entre les colonnes s'élèvent et se détachent, sous les caissons d'azur et d'or de l'immense plafond, les statues colossales des aïeux de la maison régnante; statues en bronze doré, sculptées par Schwanthaler avec beaucoup de ressemblance, de variété et de richesse. Les stucs, les marbres, les bronzes, les fresques et les sculptures y disent le goût classique du roi, qui voulait des sculpteurs, des architectes et des peintres, mais peu de tapissiers.

Certaines salles de la Résidence ont plus de tableaux que de meubles. C'est beaucoup qu'elles ne soient pas à ciel découvert, par égard pour les anciens; et que la salle à manger n'ait pas, au lieu de chaises des lits de bronze, sous prétexte qu'à Rome on se couchait pour manger.

La poésie brutale, sanglante, embrouillée des Niebelungen a été mise en fresques par Schnorr en cinq salles consécutives. Ce poëme anonyme du treizieme siècle, poëme d'amour, de vengeances, de lamenta-

tions peut avoir du mérite, mais il manque de charme ; et si ce sont là les mœurs des héros du Nord, elles sont loin d'être agréables.

Brunehild, mécontente de son mari, a commencé par l'étrangler avec sa ceinture ; puis elle l'a pendu à la muraille, proprement et d'un air fort doux.

Siegfried, le vainqueur des Saxons et des Danois, vient de faire ses adieux à sa femme Criemhild, sœur des Niebelungen ; mais pendant la chasse, il est méchamment mis à mort par Hagen. Criemhild, qui n'entend pas que la chose se passe en douceur, se refuse d'abord aux minces consolations de son entourage, puis en accepte de plus positives auprès du roi des Huns. Les fêtes de son mariage dans le palais d'Attila sont des plus agitées et finissent par une boucherie assez complète des Huns et des Burgundes. Criemhild s'en fait l'instigatrice et n'y reste pas inactive. Elle tient d'une main, et par les cheveux, la tête de son frère Gunther ; de l'autre, elle attrape le chef de Hagen dont elle se débarrasse ; finalement elle est elle-même décapitée par Hildebrand. Il en reste deux pour pleurer sur les morts, Attila et Théodoric, qui se lamentent sur cette tuerie et n'y survivent probablement que pour pouvoir dire qu'ils en étaient.

Mais c'est trop d'étranglements et de pendaisons pour des gens qui n'ont pas déjeuné.

Ce qu'il faut après tant de sang, c'est du café au lait ; d'autant plus que certains petits pains entrevus

au passage ne laissent pas que d'apparaître au travers des Niebelungen ; des petits pains aux raisins secs, aux amandes, au levain de bière, au beurre, au lait, à tout enfin, et comme on n'en fait qu'en ces pays de boulangerie par excellence. Il ne fallait rien moins que les expéditions très-sommaires de Criemhild pour tenir en suspens de pareils souvenirs.

Les Niebelungen s'embrochaient alors très-matinalement, et pour un temps assez court. Comme la fumée des brasseries de la veille avait légèrement enveloppé le sommeil du matin, on s'était levé en hâte, on avait couru pour ne pas manquer l'heure, on s'était trouvé en face des lamentations motivées du roi des Huns sans le fondement solide et préalable qui doit présider en voyage à toute journée bien entendue ; fondement recommandable avant de s'aventurer dans ce palais unique, asile de tous les âges, de toutes les littératures et de toutes les poésies.

Les souverains bavarois vivent là dans un noble entourage ; ils devraient n'y couler qu'une existence classique ; mais ces conceptions sont idéales, les réalités de la vie doivent souvent en rabattre.

La simplicité du roi Louis se mêle à toutes les recherches de l'art en ce royal séjour. Sa mémoire ne passera pas ; sa vie laissera d'impérissables traces.

C'est une figure à part que celle du roi Louis.

Ce fut un caractère original, une existence mêlée de faiblesses et de grandeur, de chutes misérables et

d'œuvres immortelles, de fantaisies ruineuses et de sage économie, de nobles aspirations et de caprices regrettables.

Mécène amoureux du beau, savant et érudit, le roi Louis se souvint d'Adrien, imita les Médicis, fut le Périclès de sa nouvelle Athènes. Son but n'était point cependant de faire revivre Auguste sur le trône de Bavière, ni de ramener Léon X sur les bords de l'Isar, mais d'illustrer sa ville natale et d'y fixer les arts.

Munich lui doit ce qu'il est.

Maximilien-Joseph, le duc Albert V, l'Électeur Maximilien Ier laissaient au roi Louis un exemple qu'il suivit avec une passion persévérante, un zèle presque fiévreux, un sentiment de l'art très-vif, très-délicat qui lui attacha les hommes distingués dont il fut le collaborateur, et qui aidèrent sa gloire comme il aida la leur.

Intelligent, passionné, épris d'idéal, il admirait les anciens jusqu'à sacrifier le confort aux exigences classiques, jusqu'à repousser pour Athènes et Rome les aises de la vie moderne.

Grandir son pays des chefs-d'œuvre entrevus à l'étranger, doter la Bavière des monuments qui brillent sous d'autres cieux; donner un corps, pour ainsi dire, aux impressions de sa jeunesse, solidifier en nobles créations les souvenirs de ses voyages; telle fut la pensée, telle est l'œuvre du roi Louis.

Allemand par le cœur et Français par l'esprit; Ita-

lien par l'imagination, Athénien par les goûts; il fut un peu de tous les temps et de tous les pays.

Libre par son pouvoir et sa fortune de réaliser dans son âge mûr les rêves d'une autre époque, il eut ce bonheur qui fait les grands règnes et cette aptitude qui illustre les princes, de trouver des hommes disposés à le comprendre, de s'entourer des capacités nécessaires à ses plans, de rehausser sa couronne des talents qu'il savait dignes de répondre à sa pensée.

Attaché à la patrie allemande avec une partialité enthousiaste dont se ressentent quelques-unes de ses œuvres, il a consacré à sa délivrance et à sa gloire des temples admirables. La Walhalla, ce nouveau Parthénon, sanctuaire des héros de l'Allemagne, dédié au culte de la nationalité germanique, élève ses colonnes solitaires au sein d'un bois de chêne et domine le Danube qui se déroule à ses pieds.

Jeune encore, le roi Louis avait combattu pour son pays; il avait marché contre la France, marqué au congrès de Vienne la place de la Bavière.

La chute de Charles X modifia ses idées libérales ainsi que sa disposition naturelle à élargir la Constitution de 1818 et la sphère d'action des États généraux. Son esprit de résistance lui aliéna l'opinion; ses mesures arbitraires le conduisaient à la désaffection publique, quand apparut la femme qui allait régner sur son cœur et modifier sa politique.

Abandonné à tous les entraînements d'une pas-

sion sentimentale; prodigue d'inspirations lyriques qui valaient mieux que leur objet, le roi Louis prit son plaisir à n'apparaître qu'à l'ombre de sa maîtresse, mit son orgueil à ne s'envelopper que des rayons du nouveau soleil qui se levait sur Munich.

On fut d'abord ébloui; on se montra indulgent. On mit une certaine complaisance à glisser sur les titres, le pouvoir et la fortune de la rivale de la reine; on se plut à constater son influence intelligente et ses idées libérales. L'Autriche s'effaça; les jésuites s'en allèrent; la pression du clergé s'affaiblit; la censure disparut; Lola Montès fut acceptée.

Mais hautaine autant que belle, impérieuse et hardie, la nouvelle comtesse s'exagéra son empire; ses allures gâtèrent sa popularité. Elle usa des rues de Munich avec un sans-gêne qui offensa les étudiants et troubla les bourgeois. Le mouvement éclata peu de jours avant le 24 février 1848; le souffle de l'émeute emporta Lola Montès.

La bonhomie, chez le roi Louis, s'alliait à la finesse; sa simplicité personnelle faisait contraste avec le luxe artistique de ses demeures.

Comme nous sortions des écuries royales et des remises encombrées de voitures, Jéquier avisa, dans la Ludwigstrasse, trottinant dans la boue, vêtu d'un pantalon gris et d'un paletot brun dont les nuances livraient joyeusement le prix de leurs services, un personnage qui n'avait rien de royal, mais se promenait par la ville de l'air satisfait d'un homme qui considère

son œuvre et découvre qu'elle est bonne. C'était le roi. Les respects de la rue le criaient bruyamment, avec cette exagération de saluts qui fait sourire le flegme britannique et qui honore la déférence allemande.

Quand le souffle embrasé de 1848 traversa le palais de Munich, le peuple s'y jeta : le roi déclara, qu'après cela, il ne lui restait plus qu'à en sortir.

Son abdication surprit l'émotion populaire. A peine était-il parti qu'on le regretta ; et comme l'image de Lola Montès n'ombrageait plus l'attachement public, on oublia les caprices du roi pour ne regarder qu'à son œuvre. Son successeur s'éteignit ; son petit-fils hérita de sa couronne sans que la Bavière se séparât du règne du roi Louis et des grandes choses qu'il avait faites.

CHAPITRE III.

Les Musées de Munich. — Route de Vienne.

Ce ne serait pas connaître Munich que de le quitter sans avoir rendu à ses musées l'hommage qui leur est dû. Le roi Louis, en les continuant ou en les faisant naître, a été bien secondé; il s'est appuyé pour atteindre son but sur des renommées européennes. D'illustres talents ont répondu à la voix ardente qui les conviait à élever à la religion, à la royauté et à l'art des églises, des palais et des temples qui sont l'orgueil de la Bavière et font l'admiration de tous les peuples.

Klenze, architecte et savant, talent grave, sympathique et souple, avait, sauf pour le genre gothique qu'il repousse avec une sorte de parti pris, le goût et la facilité de tous les styles.

Hess est un cœur religieux, un artiste essentiellement chrétien, un peintre qui a marqué ses œuvres du sceau d'une foi fervente et convaincue.

Kaulbach, c'est la science dans le travail, l'âme dans la force, l'imagination dans la grandeur.

Le talent de Nilson reste incontestable sous l'étalage un peu risqué des fresques extérieures de la nouvelle Pinacothèque.

Le pinceau de Schnorr s'est inspiré dans les Niebelungen des anciens peintres allemands; il y a fait revivre les traits des personnages héroïques.

Overbeck, trop rare à Munich, est tendre et doux, pieux et mystique; on l'a appelé le saint Jean de la peinture. Ses œuvres empreintes de spiritualisme et nées d'un pinceau suave ont quelque chose de la grâce naïve des peintres primitifs.

Schwanthaler a le dessin fécond, le ciseau facile et animé. Sa brillante imagination s'est encore développée sous l'instigation de son royal ami; il a rendu avec un bonheur égal le moyen âge et la mythologie.

Cornélius enfin, coloriste un peu dur, poëte épique, talent philosophique et abstrait, génie dramatique, traducteur de pensées profondes et souvent insaisissables, fut le restaurateur de la peinture à fresques. La grandeur a plus de part que le naturel dans ses œuvres empreintes de force, d'élégance et d'une originalité toute germanique. Il a peint dans les loges de l'ancienne Pinacothèque la renaissance des arts et l'histoire de la peinture. Il a fait revivre à la Glyptothèque et au palais du roi les temps héroïques et les légendes des siècles écoulés. Il a re-

tracé à Saint-Louis les points fondamentaux de la religion chrétienne, l'époque biblique et le dogme de la Trinité. Son jugement dernier affronte avec une noble puissance les redoutables souvenirs de Michel-Ange et de Rubens.

La Glyptothèque, consacrée aux fastes de l'ar-plastique et à l'étude chronologique de son développement, est d'un aspect classique; c'est le style grec pur, sobre et tranquille. Une douce mélancolie règne à l'entour. De beaux arbres prêtent au gazon leurs ombrages; les lilas y répandent leurs parfums, les oiseaux y redisent les chansons du printemps.

A l'extérieur, aucune croisée. La porte qui donne sous un portique de colonnes ioniennes est la seule ouverture et prélude aux magnificences de l'intérieur où la richesse et le fini des détails, l'intelligence et le goût des arrangements font encore ressortir ces vieux débris de l'art. Le jour pénètre d'en haut et se répand dans les salles en douce lumière. Ce ne sont que stucs variés, fines sculptures, corniches élégantes, pavés de marbre, voûtes riches, dômes légers, tympans et bas-reliefs, arabesques d'or, fresques éclatantes. Le luxe décoratif y progresse avec l'art et suit le génie plastique en ses annales diverses. Les douze salles de la Glyptothèque évoquent les sculptures de tous les siècles; depuis l'art égyptien et étrusque, précurseur et berceau de l'art grec auquel conduit l'art éginétique, jusqu'aux formes idéales de Praxitèle et de Phidias; elles convient l'art ro-

main et traversent l'époque stérile d'Adrien au roi Louis.

On se tue avec la placidité des Niebelungen sur le fronton fameux du temple de Jupiter; on y meurt le sourire sur les lèvres. Tout le monde y rit d'un rire uniforme; Minerve qui trône dans le centre, comme Hector qui frappe Patrocle d'un mouvement plein de vie, mais avec une physionomie absente de son action. Ajax s'y précipite au secours de son ami avec l'ardeur d'un noble élan et un visage béatement imbécile.

Très-soigneux de la vérité des formes corporelles, les Éginètes ont omis le sentiment. Leur statuaire donne le corps, mais sans le cœur. Sous le jeu des muscles, l'âme reste oubliée. Il y a vie et immobilité. La turbulence des mouvements fait ressortir la roideur de la physionomie. La souplesse des membres laisse pressentir Phidias; la tête est inexpressive et grossière comme celle des anciens dieux de l'Égypte.

C'est bien une des meilleures fortunes du roi Louis que le transport dans sa patrie de ce curieux spécimen de l'art éginétique, une des pages les plus intéressantes de l'histoire artistique des Grecs, comme aussi de leur développement moral et politique.

Ces marbres sont attribués à la période des guerres médiques, alors que les Éginètes, dépositaires du butin de Salamine et des dépouilles de Platée, avaient, antérieurement à ces deux époques, devancé Athènes, élargi par leurs aptitudes maritimes et commer-

ciales les limites de leur île. Le luxe, la mollesse, l'enivrement du succès empêchèrent l'indépendance comme la prospérité d'Égine et préparèrent sa soumission. Athènes écrasa sa rivale et ne lui envoya que ses proscrits.

L'histoire des Éginètes est aussi celle de l'art statuaire. L'art grec, d'abord indépendant et sobre, puis luxueux et maniéré, perdit sous la domination macédonienne et au contact de la civilisation romaine ce qu'il avait gagné en simplicité et en noblesse.

Si les brumes de Munich enveloppent les marbres du fronton qui a occupé la science et aidé les recherches de l'archéologie moderne, les colonnes du temple se détachent encore sur le ciel éclatant de la Grèce et se projettent contre les montagnes de l'Argolide et de l'Attique, au-dessus des flots bleus de la mer d'Athènes. Là, la nature prête à l'art sa poésie et sa grandeur. Ici, une plaine uniforme et de maigres gazons ne peuvent compenser de tels enchantements; mais si la nature est absente, l'art reste vivant.

La salle romaine, plus brillante que les autres, ne contient pas de merveilles; mais des bronzes, des trépieds, des candélabres, des vases, des autels, des sarcophages, quelques statues et une infinité de bustes qui raniment les traits et les passions des Césars. C'est comme une page détachée de Suétone et de Tacite.

A la Glyptothèque, les Grecs dépassent de beaucoup les Romains.

Sans parler de la Vénus de Cnide, de l'Apollon et du Niobide mourant, le Faune suffirait à lui seul pour exciter l'admiration. Et ce n'est pas parce que le nom de Praxitèle s'associe à celui-là, car les gens les moins prévenus et le moins soucieux d'art s'arrêteraient devant le Faune et ne s'en éloigneraient qu'avec la crainte de l'éveiller. C'est l'abandon de l'ivresse endormie; c'est la nature même surprise par le sommeil et bercée par les songes, animée sous sa mollesse, vivante dans son repos.

Ce Faune au sommeil profond a mené une vie fort orageuse. Violemment arraché du tombeau d'Adrien sur lequel il reposait au château Saint-Ange, il fut, au siége de Rome, jeté par Bélisaire sur la tête des Goths. Le Faune, que cette vivacité n'éveilla point, continua de dormir dans un fossé un certain nombre de siècles avant de trouver à Munich un asile contre le retour de semblables disgrâces.

La statuaire antique est d'une richesse humiliante pour notre temps qui pense avoir tout résolu et tout perfectionné. La sculpture contemporaine ou moderne, représentée à la Glyptothèque par l'Allemagne et l'Italie, par Rauch, Schadow, Thorwaldsen et Canova, a des œuvres charmantes, mais bien inférieures à celles dont tant de siècles nous séparent.

Les deux Pinacothèques atténuent ce sentiment, et si la sculpture antique humilie nos efforts, la peinture, en ces trois derniers siècles, nous donne sur les anciens une revanche consolante.

Une gracieuse élégance préside à la façade de l'ancienne Pinacothèque, à la fois grecque et italienne. Entourée d'un jardin orné de grilles, de vases et de bustes, elle a une majesté augmentée encore par la solitude qui la protége. Les grands peintres qui méditent sur le toit en rompent agréablement la ligne droite; les loges qui courent d'une aile à l'autre donnent à l'ensemble beaucoup de légèreté.

Ces loges sont meilleures à voir du dehors que du dedans, malgré les fresques de Cornélius, et peut-être à cause d'elles. On ne saura jamais toutes les idées qui chargent ces murailles sous prétexte de redire l'histoire des beaux-arts au moyen âge. C'est de la métaphysique en peinture. C'est criard et peu clair; cela demande autant d'érudition que de profondeur. Puis, l'esprit est tendu, le corps est fatigué; car il faut se tourner sans cesse des lunettes aux angles et se tenir le nez en l'air pour deviner les énigmes qui se posent au plafond.

Il y a mieux dans les salles, et comme étude par la représentation de toutes les écoles qui y sont réunies avec ordre, clarté et beaucoup de soin. Chacun peut y trouver des éléments d'admiration ou d'intérêt. Ceux-là même qui, en peinture, n'apprécient que la ressemblance doivent être frappés par la richesse, l'ordonnance, les proportions des salles; par le goût des ornements, le luxe des plafonds, la variété des sujets, l'emplacement des toiles sobre-

ment éclairées et disposées de manière à ne point se nuire.

Le rez-de-chaussée a une biliothèque relative aux beaux-arts, quelques dessins de vieux maîtres, des mosaïques et des vases étrusques. Il a surtout un portier majestueux, gigantesque et paternel, dont l'attitude impose, dont la canne à pommeau d'or inspire le respect; pour un peu, on lui adresserait ses hommages comme au roi de toutes les Bavières. Il est bien le roi de la Pinacothèque; il y règne, il y gouverne et le démontrerait à quiconque oserait sous son regard dissimuler sa canne ou enjamber l'escalier sans une pensée pour le décrottoir.

Rivale de Dresde, l'ancienne Pinacothèque est essentiellement consacrée aux toiles des anciens maîtres.

La vieille école allemande, aux brillantes couleurs, naïve, sans perspective, a d'Holbein l'aîné une Sainte Élisabeth soignant les malades avec une expression qui charme, une ferveur qui pénètre.

Cette simplicité douce n'est pas ce qui attire dans le Paul et Marc, d'Albert Dürer; mais le feu de l'âme brille dans les yeux des apôtres.

Il y a aussi de Lucas Cranach une Marie abîmée dans sa douleur; elle ne voit que Jésus, elle est comme absente d'elle-même et de la vie. Qui ne ressent ce qu'elle a éprouvé? Qui n'a concentré

comme elle, une fois, le monde entier dans un dernier regard à l'être qu'on ne reverra plus ?

L'école hollandaise et flamande a usé de tout à la Pinacothèque, même d'une tête de veau que deux chiens se disputent. Le mouvement y est, la vérité aussi; et cela peut-être plein de ragoût, comme dirait Théophile Gautier, mais il n'en reste pas moins bizarre qu'un artiste soit allé chercher l'inspiration dans ce spectacle de deux chiens qui grognent après une tête de veau. L'école hollandaise possède à Munich 95 toiles de Rubens; et on pense bien que les viragos énormes, sensuelles et réjouies n'y manqnent pas.

Dans son Jugement dernier, moins puissant, moins hardi que celui de Michel-Ange, mais plus brillant, plus doux, il y a comme une sorte de fantasia d'anges, de diables et de damnés ; c'est une véritable mêlée, bizarre et téméraire dans sa magnificence. Jésus, moins terrible qu'à la Sixtine, est ici le sauveur des hommes plus encore que leur juge ; il ne précipite pas en enfer seulement, mais le ciel est ouvert et les anges y conduisent. Le cœur faible et pécheur appelle ici Rubens plutôt que Michel-Ange; il préfère le rédempteur qui pardonne au juge qui condamne. Notre misérable nature se décourage et s'effraye devant la justice inexorable; elle cherche à fuir ce regard qui pénètre, à se réfugier dans les miséricordes qui sauvent.

Cette école hollandaise qui possède à un si haut

degré la science du clair obscur, de l'opposition des lumières et des ombres; qui joint l'élévation à un réalisme souvent trivial, a encore, à la Pinacothèque, une descente de croix, de Rembrandt, un Jésus crucifié, de Van Dyck, qui se détache de la toile, d'aimables Ostade, de réjouissants Téniers. Ce ne sont en ces dernières peintures que commères en colère ou en gaieté, en train de s'appliquer des soufflets ou de se livrer à des danses échevelées. Ces dames qui ont bonne langue, bon œil, bon poing, donnent du mal à leurs maris, les surveillent, les embrassent et les battent. Les bêtes aussi se mettent en liesse en ces joyeux tableaux et y plaisent mieux que les hommes. Les chats et les singes s'y donnent entre eux des concerts et des repas plus amusants que ceux du monde. Tout cela paraît un rien; tant c'est gai, naturel, exquis de couleur et de dessin.

L'école espagnole n'est point aussi folâtre; elle est mystique et fervente avec Zurbaran, farouche avec l'Espagnolet, dont les moines se dévident tranquillement les entrailles. Elle est poétique avec le Saint François, de Murillo, naïve et fine avec ses mendiants, ses bergers, ses pouilleux dont on ne se détache point.

Vernet, Lebrun, Rigaud; l'Agar, de Claude Lorrain, le Christ au tombeau, de Nicolas Poussin y rendent à l'école française un hommage expressif et empreint de noblesse.

Les sept grands peintres des sept écoles italiennes,

brillamment représentées à la Pinacothèque, y servent de modèles à l'étude et sollicitent l'ambition des élèves.

C'est un noble mouvement que celui des artistes dont le travail anime les galeries de peinture. On les retrouve chaque jour à l'ouvrage, appliqués et pensifs, occupés à saisir et à rendre la pensée des maîtres qu'ils copient, touchant et retouchant leur toile, l'examinant avec inquiétude, la contemplant avec amour, apprenant souvent au passage d'un inhabile ou d'un frondeur que leur œuvre est manquée et qu'elle est à refaire.

Rien qu'à les voir studieux et absorbés, on plaindrait les oisifs; on sentirait vivement tout le prix du travail, de ce travail patient, consciencieux, souvent ingrat, qu'on juge d'un mot, qui a coûté tant de peine, qui a ses doutes et ses découragements, comme aussi ses récompenses et sa douceur; de ce travail qui sauve de l'ennui, qui donne au plaisir sa valeur et qui serait à lui seul le charme et l'intérêt de la vie.

Si l'ancienne Pinacothèque est consacrée à l'étude des écoles, la nouvelle s'ouvre magnifiquement aux œuvres contemporaines. Elle serait d'un bel aspect sans les fresques de Nilson étalées sur la façade. On les a suffisamment jugées, et il ne serait pas de nécessité impérieuse d'en dire son petit mot; on éprouve pourtant le besoin de le dire, tant l'idée semble douteuse, la plaisanterie énorme. Si ce sont

vraiment là les artistes du roi Louis chassant l'hydre du mauvais goût, il faut croire que cette hydre grimaçante et crochue n'est point encore complétement détrônée. Le soleil éclaire ces puérilités et n'en recule point d'horreur; mais on le voudrait moins clair et moins brillant sur ce facétieux et monumental placard.

Après un coup d'œil donné aux peintures sur porcelaine qui occupent le rez-de-chaussée; après avoir envisagé les marbres, les stucs et les caissons dorés qui ornent le vestibule, on trouve au haut de l'escalier le roi Louis, portraité par Kaulbach, dans une salle décorée d'une urne de malachite et de deux tables de porphyre.

La réputation un peu criarde des beaux sites de la Grèce peints par Rottmann attire tout d'abord les touristes qu'attend la baie de Salamine. Ces paysages qui apparaissent éclatants de lumière dans l'obscurité de la salle et qu'il faudrait voir de plus loin, ont de secrètes mélodies et de douces séductions, malgré l'exagération du vert, l'outrecuidance du bleu, l'échauffement d'une palette embrasée. Mais c'est Athènes, c'est Sparte, c'est Éleusis, et on les aime mieux comme cela qu'autrement.

Quelque chose qui n'est ni trop vert ni trop bleu et qui n'a point de ces crudités violentes, c'est le tableau de l'*Italie* et de la *Germanie* par Overbeck. Son pinceau y est suave et d'une délicatesse extrême. C'est bien là le sentiment des deux pays; l'un

mélancolique et rêveur, l'autre ardent et passionné.

Les formes transparentes et diaphanes du mystique Overbeck ne sont pas celles du *Déluge*, de Schnorr; l'humanité n'y est guère consolante; les victimes que les eaux atteignent se cramponnent aux mauvaises passions de la terre et meurent en menaçant le ciel.

D'autres victimes, celles de la *Jérusalem*, de Kaulbach, ont la confiance et la résignation qui manquent à celles de Schnorr. Ces filles de Jérusalem sentent qu'il est une autre vie; elles l'attendent et regardent de l'ennemi qui envahit le temple au ciel qui les appelle. Le grand prêtre, lui, ne peut supporter l'invasion du saint lieu. L'éclat des trompettes romaines qui troublent le sanctuaire le pénètrent d'indignation; il veut mourir à l'autel et se perce la poitrine. Cette toile, d'un mouvement magnifique, est faite d'âme, de science et d'imagination.

Mais que les voyages ont des contrastes agréables; et qu'il est bon, après l'art, de retrouver la nature.

On a quitté Munich étourdi de tableaux, bourré de fresques, les yeux pleins de statues et de bas-reliefs. Un peu de vert ferait du bien! C'est Salzbourg qui nous le donne.

De vastes forêts de pins préludent, après Munich, aux montagnes élevées, aux gorges profondes. La voie s'entoure de collines; le pays se fait accidenté, les clochers et les maisons s'étagent sur les coteaux,

les rochers se dressent, les torrents mugissent, Salzbourg apparaît, verdoyant et romantique, enveloppé de montagnes et de riantes prairies, dominé par les rochers qui portent sa forteresse et ses couvents.

Si l'on ne peut voir Naples, écrivait Humphrey Davy, il faut voir Salzbourg; mais le mieux serait encore d'aller à Salzbourg et puis à Naples; attendu que ces deux villes n'ont pas le moindre rapport entre elles. Naples, avec sa poésie chaude et ses lignes harmonieuses; avec son Vésuve, ses îles et son golfe brillant, ne peut faire songer aux églises de marbre, aux coupoles et aux maisons blanches cachées dans la verdure d'une ville de la haute Autriche, souvenir du moyen âge qu'enveloppe un repli des Alpes.

Salzbourg, resserrée par la montagne, a des rues étroites, une rivière froide et rapide, des remparts et des tours, de frais vallons, un riant paysage, des cloîtres, des cimetières, des églises et des sommets arides. Salzbourg a sa poésie à elle, pittoresque et romantique. Le pittoresque doit même y faire tort à la sécurité; les inondations n'y paraissent pas plus invraisemblables que les éboulements.

Avant d'être bavaroise, puis autrichienne, Salzbourg fut évêché indépendant et souvent tyrannique. La forteresse de ses évêques excommunicateurs, guerriers et architectes, à laquelle on parvient par toutes sortes de ponts, d'escaliers, de sentiers et de rampes accrochés à la montagne, s'élève sur un ro-

cher, en face du Mônchberg, sur lequel courent les terrasses ombragées du couvent des capucins. A l'ombre de ce couvent, se dressent les hautes maisons du faubourg. Aux parois escarpées du Mönchberg, piquées de maisons qui y restent suspendues, s'appuie un manége taillé dans le roc, avec amphithéâtre, galeries et loges.

La forteresse du Schlossberg, qui sert à la fois de caserne et de prison, jouit de beaux points de vue sur la ville et la Salza. De l'autre côté se déroulent au loin les sommets neigeux des Alpes tyroliennes.

La nature, à Salzbourg, occupe plus que la ville, qui a pourtant une cathédrale de marbre pourvue d'une demi-douzaine d'orgues, une fontaine avec des Atlas, des chevaux et un triton. Elle a même une statue animée, expressive, sculptée par Schwanthaler, empreinte du génie de la musique auquel elle rend hommage.

Mozart est né à Salzbourg, son souvenir est partout : sur la place de la Résidence, dans les églises, dans les couvents, dans les salons, dans les chambrettes où l'on redit ses *Requiems*, où l'on pianote ses sonates. « La flûte enchantée » part même, de temps à autre, du carillon de la place, et cela fait incident en cette ville silencieuse qui a quelque chose de monastique.

Les préoccupations d'une entrevue célèbre et le mouvement de cours réconciliées ont troublé cette quiétude depuis quelques années. Ce paisible lieu a,

pendant trois jours, absorbé l'attention de l'Europe politique.

Ses habitants ont été fiers, et pendant longtemps, d'une merveille que les chemins de fer ont détrônée. Le tunnel du Neuthor, long de 120 mètres et percé dans le Schlossberg, devait étonner les âges futurs et porter au travers des siècles le nom de l'archevêque Sigismond; mais ce tunnel a beaucoup perdu de son prestige; le mont Cenis lui fait grand tort.

Le cimetière de Saint-Pierre, appuyé au Schlossberg, n'a rien à redouter des inventions modernes. Le désordre de ses tombes dorées, de ses grilles artistiques, de ses porches, de ses passages souterrains, de ses chapelles creusées dans le roc, laissera longtemps encore sa poétique originalité à cet écho des temps héroïques du christianisme et de l'immolation de ses martyrs. Les arbres de la colline se penchent sur les crânes des trépassés amoncelés derrière des grilles. La montagne enveloppe de son ombre les ogives, les cryptes et les pierres sépulcrales. Là tout est sévère, mystérieux, romantique.

Les impressions qu'appelle le couvent de Moelk, sur la route gracieuse, fraîche et animée qui conduit de Salzbourg à Vienne, ne sont pas de même nature.

Point n'y est question de martyrs, non plus que de cellules creusées dans le roc pour abriter la croix du Christ. La vie monacale s'est faite avenante et commode en ce palais plus brillant que Schönbrunn, aussi grand que Versailles, solidement assis sur un

promontoire de granit. Moelk projette dans les airs sa coupole étincelante; les croisées de sa façade, qui passent pour être aussi nombreuses que les jours de l'année, brillent au soleil couchant. Le couvent a des jardins ombreux; l'église a des statues énormes; le sanctuaire a des richesses dont l'œil a peine, dit-on, à soutenir l'éclat. Les arts, les sciences et les lettres ne sont point négligés dans ce couvent qui possède une bibliothèque monumentale, des tableaux et de nombreuses collections. La nature a fêté cette imposante demeure. Le Danube coule à ses pieds et baigne de ses flots tranquilles un riant paysage; ses rives sont semées de hameaux; de vieux châteaux s'élèvent sur les collines.

Ces bénédictins avaient le goût des beaux sites, et leur cœur n'était pas sans un petit coin de poésie. Leurs abbayes, toujours à la bonne place, témoignent d'un certain désir de s'élever de la terre en se rapprochant du ciel.

Un peu de confort ne gâtait rien à ce louable sentiment. La piété, l'étude et la contemplation ne portaient point préjudice à l'hygiène, et que voilà bien des moines réjouis et dodus qui veulent la règle, mais sans trop de rigueurs, la dévotion, mais sans trop d'extatisme; ils entendaient aller à matines, à vêpres et à confesse sans renoncer pour cela aux petites aises de la vie. On peut, n'est-ce pas, prier Dieu sans maigrir, lui rendre hommage sans se macérer? Un peu de réalisme capitonné, nutritif et ra-

fraîchissant n'emportera pas les intérêts de l'ordre.

Goëthe crut découvrir à Moelk l'*aurea mediocritas;* mais Horace ne l'a point signalée dans ces caves monumentales et parfaitement garnies. On sait que l'armée française, en marche sur Vienne, ne les a point épuisées, et certainement ces enfants de la gloire n'étaient pas sans avoir soif.

Vienne, qui l'avoisine, ne craint pas plus que Moelk les petits accommodements entre la terre et le ciel; mais il a de moins que Moelk les religieux élans, les aspirations saintes, le goût de la vie contemplative.

Vienne est riant, animé et fort peu ascétique.

Vienne appartient à la vie amusante, à l'entrain, au mouvement joyeux. La musique, la danse et le bien vivre y sont dans l'air; on y travaille parfois, on y étudie un peu, on s'y divertit et on y mange beaucoup.

Munich, vaste et silencieux, est un hommage à l'art. Vienne a des rues étroites qui conduisent au plaisir. Tout y est engageant, facile et gai. C'est une page toujours ouverte de la musique des Strauss.



CHAPITRE IV.

Vienne.

Vienne, au centre de l'Europe, à l'entrée d'une vaste plaine baignée par le Danube, est plus encore aujourd'hui la résidence de la famille impériale et la capitale de l'archiduché d'Autriche que la capitale de l'Empire.

Noyau de peuples divers, de races distinctes, de nationalités tranchées, Vienne, et c'est ce qui lui donne un caractère original, est le centre vers lequel convergent la Transylvanie, la Carinthie, la Hongrie, le Tyrol, la Styrie, la haute Autriche et la Bohême. Mais ces pays y apparaissent sans s'y fondre en un tout homogène, sans s'y agglomérer, sans y former une représentation compacte. Ces pays ont eux-mêmes leur capitale, leurs traditions, leurs tendances; ils gardent leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois; ils ont constamment résisté à la pensée

militaire qui a cherché pendant un demi-siècle à centraliser ces masses hétérogènes et à franchir les barrières nationales qui s'opposaient à l'assimilation.

Vienne, autrefois place de guerre, est devenue ville de plaisir; ses remparts chargés de palais sont semés d'ombrages et de points de vue charmants. Ses glacis bordés d'églises, d'hôtels princiers, d'hôpitaux et de casernes, ont des sentiers dans le gazon, des chemins sous les tilleuls, des acacias sous lesquels on boit des eaux au son de la musique.

Abandonnés aujourd'hui à la spéculation, destinés à former la plus belle artère de la ville, les glacis se couvrent de constructions nouvelles; l'opéra s'y est élevé; de beaux hôtels y poussent du sol.

Cela est avantageux, mais c'est moins original. Vienne en supprimant ses glacis, a modifié son caractère. Vus de la Mariahilf ou de la Landstrasse, en regard des palais qui surmontent les bastions, ces glacis avaient un aspect champêtre, peu ordinaire aux capitales. Ces allées d'arbres sous lesquels courait l'air libre, qu'il fallait traverser pour aller de la ville aux faubourgs, n'étaient pas désagréables au sortir de rues étroites et à l'entrée de quartiers populeux.

Les faubourgs sont eux-mêmes une grande ville. Vienne, étouffée par ses murs, a dès longtemps enjambé ses fossés et jeté de l'autre côté des glacis une ville ouverte à l'air et au soleil; une ville de

vie moins dispendieuse, de loyers plus abordables; une ville qui envahit la campagne et s'étend jusqu'au Danube. Les résidences princières, la plupart des collections et des administrations publiques, l'aristocratie, la cour et le commerce sont restés dans l'ancienne avec l'affluence et le luxe.

Vienne aujourd'hui démolit ses remparts, et cela est conséquent; mais on ne peut oublier que ces murailles parlent de souvenirs héroïques et que ces pierres qui tombent les unes après les autres sont autant de pages d'histoire.

Les Hongrois, les Turcs, les protestants de Bohême, les Français, les Autrichiens eux-mêmes ont attaqué ou franchi ces fortifications. Mathias Corvin, Kara-Moustapha, Jean Sobieski, le comte de Thurn, Napoléon Ier, le prince de Windischgraëtz, y ont écrit leurs noms en caractères de feu.

Mathias Corvin entra dans Vienne après un siége de plusieurs mois; mais Soliman II ne put y réussir et s'accorda en revanche le petit plaisir de brûler vifs tous les captifs qu'il ne put emmener. Prenant sa retraite pour un succès et ces supplices pour des victoires, il reçut des félicitations, distribua des récompenses.

Kara-Moustapha ne fut pas plus heureux; il opéra, c'est Jean Sobieski qui l'écrit à sa femme, « la plus belle retirade du monde. » Cette retirade, fort plaisante aux yeux de Sobieski, le fut moins au cœur du grand vizir, qui, à son arrivée à Ofen, prit occasion

de s'en ouvrir à Ibrahim-pacha, gouverneur de la ville, et lui coupa la tête.

Une confidence de ce genre l'attendait lui-même à Belgrade où le sultan Mahomet IV lui offrit le cordon en échange de sa déroute, il eut même cette gracieuse attention de lui laisser le choix de la main qui devait l'étrangler. Kara-Moustapha se soumit à cet ordre comme à la juste expiation de ses revers et noua lui-même le cordon ; mais, préalablement, il se rattrapa de sa disgrâce par l'égorgement de tous les ouvriers qui l'avaient aidé à enfouir ses richesses.

A Vienne, les choses se passèrent d'une façon moins dramatique. La ville, en l'absence du souverain, courut à Sobieski et le fêta comme son libérateur. Mais l'écho de ces acclamations outragea Léopold, ennuyé d'une gloire qui offensait sa nullité. Le roi de Pologne alla au-devant de lui; et l'entrevue ne se passa pas en tendres épanchements.

Sobieski fut digne et modeste. L'empereur se montra hautain avec lui, ingrat avec les soldats ; il omit les remerciements, les munitions et les vivres. Il s'était avant tout préoccupé d'étiquette, plus soucieux de ses prérogatives que du salut de Vienne Sobieski se vengea par un mot charmant. « Sire, dit-il avec douceur, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service. »

En octobre 1848, le prince de Windischgraëtz entoura d'un cercle de fer les fortifications de Vienne.

La résistance fut digne de l'attaque; le courage des insurgés ne fut pas au-dessous de celui des soldats. De part et d'autre l'acharnement fut extrême, mais l'intrépidité des étudiants ne devait pas sauver le prolétariat. Bem, Hauk, Robert Blum et Messenhauser jurèrent en vain de s'ensevelir sous les ruines de la ville; l'armée du prince entra dans Vienne que l'émeute avait ensanglantée.

Avant cet assaut d'octobre, le prince de Windischgraëtz avait tenté toutes les voies de la conciliation et s'était prêté, en mars précédent, aux exigences d'une situation difficile; alors que la Hongrie réclamait des réformes, alors que la Bohême tentait un soulèvement, alors que Milan appelait Turin et que Venise préparait sa défense.

L'armement des écoles, la dévastation des faubourgs, le pillage des magasins, l'incendie des fabriques, tous les désordres d'une insurrection étonnée de son succès avaient précipité le départ du prince de Metternich, amené l'empereur à sa proclamation du 14 mars, à la liberté de la presse, à la création de la garde nationale.

Windischgraëtz chargé de la périlleuse mission de rétablir l'ordre et d'étouffer le feu qui couvait sous la cendre, s'en acquitta avec fermeté et donna quelques journées paisibles. Ferdinand parcourut les rues de Vienne; il y recueillit avec l'impératrice, dans une promenade triomphale, les fiévreux témoignages de la joie populaire.

Mais en toute révolution cette heure est passagère, les jours d'allégresse ont un lendemain.

Les concessions amenèrent les exigences; la rue, après un premier succès, en voulut un second; les nuages s'amoncelèrent; la famille impériale gagna Inspruck pour ne revenir qu'au commencement d'août, acclamée avec ivresse.

Au mois de juin, avant le retour d'Inspruck, le soulèvement de Prague avait appelé le prince de Windischgraëtz; son caractère résolu ne s'y était pas démenti. Les barricades résistèrent, les sommations furent inutiles; Prague fut bombardée et se rendit. Mais cette victoire, Windischgraëtz la paya de son bonheur. La princesse, qu'il venait de quitter, fut atteinte d'une balle dans son salon. Le prince ne retrouva qu'un cadavre, le couvrit de baisers, l'enveloppa d'un regard qui livrait son âme et retourna à son devoir, taché du sang de sa femme.

En octobre, au siége de Vienne, une répression terrible a été reprochée à celui que l'on appela le sicaire de la réaction.

Sans chercher aucunement à défendre la conduite du libérateur de Vienne, il faut faire la part des circonstances qui la déterminèrent et ne pas perdre de vue l'exaspération d'une armée attirée aux pieds des murs de Vienne par une députation municipale et mitraillée sous ce drapeau menteur. On rappelle volontiers les chefs de l'insurrection fusillés par un

conseil de guerre ; mais on glisse sur les soldats mutilés par le peuple.

Chamfort disait très joliment à propos des marquis qu'on pendait aux reverbères, que les révolutions ne peuvent se faire à l'eau de rose ; mais l'eau de rose n'a pas davantage la vertu d'étouffer l'anarchie ; les violences de la réaction sont souvent provoquées par les emportements de l'émeute.

Et puis, l'armée du prince de Windischgraëtz brûlait de venger le comte Latour, ministre de la guerre, déchiqueté par la foule et traîné dans les rues.

Le comte Latour valait mieux que le ministère dont il faisait partie ; ministère que son origine condamnait à l'inaction.

Un envoi de troupes en Hongrie, pour soutenir Jellachich, fit éclater la tempête dont Latour fut la victime. Le bataillon désigné pour le départ se mutina près de la gare; la foule s'interposa, les barricades se dressèrent ; le sang coula jusque dans Saint-Étienne.

Le ministère hésita. Au lieu de proclamer l'état de siége, il obtint de Latour le rappel des troupes. C'était désigner le ministre de la guerre aux colères de la rue.

La populace accourut au ministère, réclama le comte, le fouetta avec la corde qui devait le pendre, le souffleta, lui cracha à la joue, le frappa à coups de marteaux, lui tint la baïonnette dans les reins, lui

déchira les chairs avec des faux, fit enfin de son corps une écumoire. Aucune de ses blessures ne fut mortelle; la main convulsive du général cherchait encore à parer les coups. « Tu ne crèveras donc pas ?... » hurla une femme; et elle l'acheva du talon.

Dans les rues, le combat se poursuivit sous un ciel étoilé; une nuit magnifique enveloppa des monceaux de cadavres. La troupe capitula.

L'empereur comprit qu'il n'y avait plus rien à attendre de la confiance populaire emportée par le vent de l'émeute, et que Vienne travaillée par les clubs ne lui appartenait plus. Il quitta Schönbrunn une seconde fois, gagna Olmütz, et y attendit que Windischgraëtz lui rendît sa capitale, hérissée de barricades sous les ordres de Bem.

On sait comment le prince accomplit cette mission; et quels que puissent être les jugements portés sur lui, l'histoire redira son courage et sa fidélité.

A notre arrivée, en mars 1862, le nom de Windischgraëtz était dans toutes les bouches; le vainqueur de Prague venait de s'endormir de son dernier sommeil. Vienne lui préparait de pompeuses funérailles. La foule envahissait les rues voisines de sa demeure; la force publique avait peine à contenir le flot qui venait s'apaiser au pied de ce cercueil et onduler doucement autour de cette dépouille.

La haute stature du défunt, sa pâle et noble figure disaient le passé et le caractère du prince. C'était le type du grand seigneur allemand, distingué dans sa roideur, bon dans son orgueil, opiniâtre et chevaleresque. Un extérieur froid, une physionomie hautaine s'alliaient chez lui à une parole loyale, à un cœur généreux. Son âme de soldat dédaignait le péril, ne comprenait avec le devoir aucun accommodement, n'admettait que l'épée pour traiter avec les rebelles.

Son départ de ce monde ne se fit pas sans bruit; ses obsèques furent splendides.

Les archiducs et les cloches, le tambour et le canon, les fanfares militaires, les décharges de mousqueterie ne laissaient point ignorer ce dont il s'agissait.

Le cortége fut immense, le défilé interminable. Le fils du prince suivait le char funèbre, qu'accompagnaient, en outre des députations de tous les corps d'armée et des envoyés militaires de la plupart des cours, le cheval et la maison du défunt. Toutes les ambassades étaient en l'air; leurs cuisiniers aussi. Ces messieurs, réunis dans notre voisinage, cherchaient à se distraire par leurs propos de la cohue et de la poussière; ils disaient comme cela que c'était se donner bien du mouvement pour un homme qui ne les valait pas, et qui, après tout, n'était qu'un dur à cuire.

Les remparts qui condamnaient Vienne à son

étroite enceinte ont refoulé son ambition, l'ont comme enveloppée d'une ceinture de granit. Le terrain fit défaut ; et comme l'air coûtait moins que le sol, les constructions prirent en hauteur ce qui leur était refusé en largeur. Les maisons, gagnant l'espace, tendirent vers le ciel comme pour se rattraper des mesquineries de la terre. Il y a des maisons de cinq, de six et même de sept étages qui abritent toute une population, qui sont vastes comme des hameaux, se compliquent de cours, de ruelles et de passages avantageux pour ceux qui les connaissent.

On se dit de temps en temps que ces habitations monumentales pourraient bien vous tomber sur la tête. C'est à tort ; et s'il y avait des trottoirs, on pourrait en toute sécurité risquer un œil sur ces hautes fourmilières ; mais une pente glissante sépare seule le piéton du pavé brillant qu'encombre une circulation comprimée par l'étroitesse des rues. Ces rues irrégulières et affairées, qui s'ouvrent au hasard, tournent on ne sait pourquoi, finissent on ne sait comment, rendent la flânerie très-difficile et font de la promenade dans Vienne une préoccupation. Les accidents, toutefois, y sont plus rares qu'ailleurs ; mais on se défend mal de certaines appréhensions, au contact de ce tumulte de voitures qui vous glissent sous les pieds et menacent à chaque instant de vous grimper sur le dos.

Quant à contempler d'un œil tranquille les poteries fines, les peintures sur verre, les cristaux de

Bohême, les porcelaines, les armes, les bronzes, les maroquineries, les articles Klein qui brillent aux devantures et sont la réputation de l'industrie viennoise, il n'y faut point songer. On le pourrait cependant, et sans péril aucun, tant les cochers sont adroits, tant les services publics sont bien organisés; mais on ne le fait pas, car on reste convaincu que cette animation gâte la sécurité et que cette surabondance de vie vous met en danger de mort.

Encore s'il ne s'agissait que de coursiers hongrois, d'attelages à quatre chevaux, de carrosses armoriés, de berlines suffisamment pourvues de valets chamarrés et de cochers en perruque; on grognerait un peu d'avoir à se ranger, mais on se rangerait, et il y aurait à voir. Point. Ces grands de la terre autrichienne qui possèdent dans d'étroites ruelles des palais chargés de nobles emblèmes et munis de portiers qui, au besoin, pourraient tenir lieu de livre de blason; ces seigneurs opulents qui sont d'avant 89, qui n'ouvrent leurs salons qu'aux titres et qui appartiennent à l'une des aristocraties les plus anciennes et les plus orgueilleuses de l'Europe, ont dans les rues de Vienne des allures assez paisibles.

Passe encore pour ces omnibus maniérés et fantastiques qui visent à la berline, tournent à la diligence et finalement sont si laids qu'on s'amuse à les regarder.

Mais les enragés de la circulation viennoise, ce sont les cochers de fiacre, insolents comme leurs

prix, désordonnés comme leurs tarifs, adroits comme des chats et rapides comme l'éclair.

L'atmosphère, à Vienne, n'est pas moins mouvementée que la rue; la nature y mêle souvent au vacarme humain la surprise de ses coups de vent, violents et chargés de sable, qui s'élèvent d'une plaine sans abri, accourent et tourbillonnent. Le front se serre, les yeux sont aveuglés, la température change avec une brusquerie d'allures féconde en toutes sortes de fièvres, riche en rhumatismes, catarrhes et points de côté.

Les places n'offrent guère plus d'abris que les rues contre les entreprises des fiacres. Elles sont microscopiques, ouvertes sans motif; et ce n'est point avancer une chose neuve et hardie que de dire qu'elles ne sont pas plus larges que des rues ordinaires.

Ces places se prennent au sérieux pourtant, s'enorgueillissent de splendides réverbères, s'ornent de brillants magasins et de cafés très-suivis.

Le *Hof*, qui aspire à la grandeur, a des fontaines et une colonne pieuse. Le *Hohe-Markt* se réjouit d'une copie libre du baldaquin de Saint-Pierre. Le *Graben* a des fontaines aussi, et de plus une construction rococo, assez drôlement laide, composée de nuages, d'amours bouffis et d'anges qui laissent à désirer par le côté céleste. On les considère toutefois, attendu que Vienne, qui a tant d'animation, manque de monuments.

Après Munich, on se donne, du reste, le tort de ne pas le regretter.

Les marchés qui se tiennent sur plusieurs de ces places témoignent par leur abondance comme par leur variété que ces Viennois aux yeux bleus, aux manières aisées, à la parole facile, à la physionomie douce, à l'air content, n'aiment pas la danse et la musique seulement. Leur table, comme celle des restaurants et des hôtels, a des droits à l'estime ; la science du plat doux, en particulier, a atteint chez eux des hauteurs vertigineuses : telle maîtresse de maison se vantera, sans que cela ait rien de paradoxal, de pouvoir varier l'entremets pour chaque jour de l'année.

Dans la capitale de l'Autriche, la table d'hôte n'est pas habituelle; mais les restaurants sont bons, tous les hôtels donnent à la carte. Les mets, de composition parfaite, sont de noms compliqués ; il y en a qu'on ne prononce pas sans angoisse et qu'on ne retiendra point. Le café au lait a des désignations savantes et des épithètes imprévues, suivant que le consommateur réclame plus de café que de lait ou plus de lait que de café ; une fois que ces nuances ont été réfléchies, la tasse devient une *verkherte*, une *melanche*, et même un *kapuziner*.

Ce qui est plus sérieusement compliqué que le café au lait, c'est le change, variable, mobile et capricieux.

A Vienne, cela est tolérable ; le taux officiel de

l'or est accepté, le cours du jour préside aux affaires, la concurrence force la soumission. Mais hors des centres, dans les localités perdues, sur les bateaux à vapeur, le change est un piége et le papier une illusion. A Vienne la rareté du numéraire donne de la valeur à l'or apporté de chez soi. Pour ceux qui ont eu la précaution d'en prendre, c'est chaque jour un bénéfice à faire, car le florin argent n'est guère visible, et le florin papier l'est beaucoup trop. Chacun coupe ce dernier, le déchire et le fractionne. On achète pour cinq kreutzers avec une banknote; on fait de mesquines aumônes avec un billet de banque; et ces chiffons qui ne sortent, en Suisse, que de portefeuilles considérés, courent en Autriche dans les poches des mendiants.

CHAPITRE V.

Vienne.

A Vienne, ville essentiellement militaire et aristocratique, la vie des sens n'a pas tout absorbé. Le plaisir n'y étouffe pas absolument l'étude ; le mouvement scientifique s'y marque davantage, l'instruction s'y développe, les publications littéraires y commencent, d'intéressantes associations s'y forment, de remarquables académies y attirent la jeunesse.

L'ancien gouvernement et la politique du prince de Metternich poussaient au soin exagéré du bien-être matériel comme à une sécurité. Il y a quelques années encore, alors que la cour autrichienne entendait rester traditionnelle, militaire et doucement despotique, le concordat avec Rome abandonnait au clergé l'instruction publique et au pape la direction du clergé. Aujourd'hui, le concordat est abrogé; le gouvernement n'entrave plus les aspirations intelligentes et les tendances libérales.

La capitale de l'Autriche aime encore à s'amuser et à bien vivre; le caractère du peuple est resté ce qu'il était, aimable, sensuel et léger; mais le séjour de Vienne offre des ressources élevées et de nobles plaisirs. La vie de l'esprit et de l'âme n'y est pas étrangère; les arts n'y sont pas oubliés.

Deux statues, celles de Joseph II et de François I, ornent les cours de cet étrange amalgame d'édifices dépareillés, de constructions discordantes, d'appendices, d'ailes, de passages et de façades variées dont se compose le palais impérial.

Les lauriers qui ornent le front du philosophe novateur appelé Joseph II n'ont pas couronné sa vie; mais l'œuvre libérale et philantropique de ce prince ne doit pas passer inaperçue. Ses vues ambitieuses avaient plus de grandeur que de sage examen. Ses pensées souvent irréfléchies et qui pourtant allaient au-devant du bien public ne le conduisirent qu'au désenchantement. Éprouvé dans ses affections domestiques, original dans sa vie privée, un peu inquiet dans ses allures, mais d'une nature simple et d'un cœur excellent, Joseph II, plus préoccupé d'imiter Pierre le Grand que de continuer Marie-Thérèse, voulut devancer pour son pays l'heure des réformes, hâter des modifications politiques et administratives pour lesquelles l'Autriche n'était pas encore mûre. Son œuvre quoique contrariée a laissé dans l'empire d'impérissables traces. A son nom, populaire quand même, se rattache l'abolition du servage.

Joseph II voulait le bien avec persévérance; il aima le peuple avec sincérité. Vienne qu'il a dotée de belles choses, lui devait le souvenir que cette statue consacre.

Le respect de la tradition et le culte du passé qui devaient être longtemps encore un des caractères distinctifs de la maison de Habsbourg, n'étaient pas dans le genre d'esprit de Joseph II. Le penchant qui le portait aux innovations le fit passer pour révolutionnaire quand il n'était que réformiste.

Décidé à répudier dans son gouvernement les legs du moyen âge, il eut cette hardiesse, grande pour son temps, de s'apercevoir que les princes devaient vivre pour le peuple et non le peuple pour les princes. Il eut le sentiment, téméraire pour son époque, de l'égalité de l'impôt, d'une justice indépendante et de la liberté pour tous. Mais un nouveau système ne pouvait brusquement succéder à l'ancien; substituer le progrès à la routine n'était pas l'œuvre du jour.

Joseph II avait le désir passionné de donner à l'administration l'unité qui manquait à l'empire; mais les Pays-Bas se soulevèrent, la Hongrie se désaffectionna.

Épris de l'idée de corriger la géographie de ses états, il ouvrit étourdiment les questions de la Bavière et de l'Escaut; ses élans patriotiques qui prenaient essor dans la solitude, sans tenir compte des temps, ne lui préparèrent que des humiliations.

Le règne de ce prince fut court; le temps lui a manqué.

L'empereur François I, incarnation de la routine, de la tradition et du vieux ressort monarchique, en érigeant une statue à Joseph II a rendu à l'esprit de progrès et de libéralisme un hommage que sa vie n'appelait pas; ce ne doit être ni la sympathie de principes ni la communauté de vues qui ont poussé le neveu à rendre à l'oncle ce témoignage public.

Le goût des lettres, des sciences et de la philanthropie n'entraîna pas François I, dont la statue s'élève dans une des cours du palais, à peu de distance de celle de Joseph II. Il bénit le peuple avec la bienveillante simplicité de son caractère et de sa vie; sa physionomie est doucement paternelle comme celle de son règne, long d'un demi-siècle; règne commencé en France dans la tourmente qui allait immoler une princesse du sang d'Autriche. Ce règne a traversé les guerres de l'empire, subi de glorieuses défaites, donné à la France une impératrice qui lui est restée étrangère; il a rehaussé Vienne du congrès mémorable qui laissa à l'Autriche Milan, Venise et la prépondérance en Allemagne, mais qui aussi lui prépara Solferino et Sadowa.

François I ne le pressentait pas et se félicitait au contraire de l'ingénieux système qui maintenait les Hongrois par les Croates et les Italiens par les Bohèmes. Les pièces rapportées dont se composait

l'empire lui semblaient une sauvegarde contre les fièvres qui assaillent en d'autres pays une nation tout entière, tandis qu'à ses yeux l'Autriche aurait toujours assez d'Allemands pour refroidir les Italiens, assez de Croates pour maintenir les Hongrois.

Mais le jour vint auquel l'accès prit à tous à la fois, où l'ébullition enveloppa d'un coup Vienne, Pesth, Venise, Prague et Milan. Ce que l'empereur envisageait comme la force de sa maison fut alors sa faiblesse.

François I ne partageait pas la tendresse de Joseph II pour les lettres, les sciences et le développement de l'esprit humain. Il protégeait les arts utiles; il voulait le peuple heureux, content et bien nourri ; il le voulait surtout obéissant, attaché aux choses anciennes, peu pressé d'innovations, peu occupé à approfondir les rouages du gouvernement et très-disposé à trouver bon que ce qui s'était fait ce fît encore. Le travail des mains lui semblait préférable à celui de la pensée; le bien-être matériel, dont il était soucieux pour ses sujets, primait à ses yeux tous les autres développements. Il redoutait la publicité autant que la discussion; il entendait marcher sans qu'on s'occupât de lui; il préférait le silence à l'éloge; il aimait à dépenser dans l'ombre ses vertus et son activité.

Le plaisir, à son avis, valait mieux que l'examen; la danse, la musique, la pipe et la bonne chère ne portaient pas ombrage à ses vues politiques. Il lui fal-

lait non des penseurs, mais des gens honnêtes, fidèles, prêts aux divertissements sans la dépravation. Sa cour paisible, ses manières simples, son zèle au travail lui avait attiré les sympathies viennoises et la confiance publique.

Il vieillit sur le trône et traversa sans impopularité les désastres de Marengo, d'Ulm et de Wagram.

Le pays partagea son malheur sans lui reprocher ses défaites, et lui tint compte de la fermeté opiniâtre avec laquelle il lutta seul contre le conquérant qui allait devenir son gendre. Immuable au travers de l'ouragan qui passait sur l'Europe, attaché à ses habitudes, en affaires et dans la vie privée, il sut être patient. Mais son apparente franchise ne devait pas endormir sur ses défiances secrètes. La flexibilité qui n'était pas dans sa nature marqua sa politique; le prince de Metternich la lui soufflait à temps, avec l'habileté nécessaire pour surmonter les crises.

François I regardait les brasseries comme très-propres à étancher la soif d'analyse et de raisonnement. Pour les imaginations trop ardentes, pour les intelligences affligées du besoin de connaître et de se rendre compte, la patte de velours avait des griffes; la police apparaissait adroite, vigilante et paternelle en son inquisition.

Ce système de douceur tenace, de bienveillante curiosité, d'espionnage poli; système favorable au bien vivre et peu sympathique au sentiment des nationalités, a marqué plusieurs règnes.

En janvier 1857 ce système avait encore à Vienne des ramifications inquiétantes, des exigences tracassières. Les passeports annotés, paraphés, chargés de visas, étaient encore exigibles à tout propos. Un permis de séjour de trois mois devait s'obtenir d'un bureau incisif avec prévenance, impertinent avec des attentions, préoccupé de l'agrément de ceux qu'il molestait.

Il y avait là un petit personnage maigre et nerveux, familier sous l'apparence du respect, intimement satisfait de vous tenir sous sa patte. Il s'estimait lui-même, se tenait l'oreille au guet, les yeux à demi-clos, avec une majesté comique. Sa politesse agaçait; son sourire était mordant. Cet être malsain qui tenait du renard et de la fouine s'était fait dans son cerveau fuyant une petite géographie politique qui aidait ses investigations.

Les traditions monarchiques de Neuchâtel émoussèrent son attention ; puis il savait son monument de Lucerne, la défense du 10 août, les enrôlements de Naples ; les Suisses étaient bien notés dans son esprit. Mais ce fut une autre affaire pour M. de B..., mon compagnon d'alors, et on ne connaîtra jamais les questions auxquelles il dut répondre, les examens minutieux auxquels il fut soumis.

Né à Chambéry, M. de B... venait de la Savoie, piémontaise à cette époque ; cela pouvait impliquer des attaches douteuses, des sympathies italiennes. Très-aristocratique et parfaitement conservateur,

M. de B... fut suspecté de tendances révolutionnaires et d'aspirations mazziniennes.

Il fallut raconter son voyage, expliquer son séjour et finalement promettre de ne pas faire de dettes. Neuchâtel eût même l'honneur de répondre pour Chambéry et engagea sa signature, ce qui, à vrai dire, était chose amusante ; car si mon compagnon de voyage, aussi sage qu'il était riche, eût pris fantaisie de contracter des emprunts proportionnés aux millions de sa famille, il ne restait comme refuge à ma médiocrité que le Clichy viennois.

Trois mois plus tard, l'empereur François-Joseph abolissait ce système inutile autant qu'absurde et qui rapetisse les empires sans les défendre.

Malgré sa police, l'empereur François est resté populaire.

Il reçoit chaque matin du haut de son piédestal de granit chargé de bas-reliefs, les aubades de la garde du château qui sont le dernier mot de la musique militaire.

Dans le voisinage du château s'élève une autre statue, celle de l'archiduc Charles. Son cheval y prend le mors aux dents avec une violence faite pour étonner son maître si tranquillement brave, si consciencieusement héroïque. Ce cheval emporté ne dissimule pas son ventre; suivant la manière dont on se place cette chose énorme est la seule qu'on aperçoive, quoique le nez du héros vaille le ventre de la bête. L'artiste a cru bien faire en pla-

çant sous les pieds du cheval les drapeaux de la France, et l'idée semble risquée sous la statue d'un prince qui disait lui-même qu'à force d'être battu par Napoléon Ier, il finirait bien par apprendre à le battre. Cela arriva enfin, et le sculpteur sans doute a saisi l'occasion.

La famille impériale d'Autriche, élevée dans le culte de la tradition et dans le respect de l'étiquette, a toutefois conservé quelque chose de la simplicité de Marie-Thérèse. Il y a toujours eu chez les Habsbourg, même aux plus mauvais jours d'un arbitraire que rien ne pondérait, une sorte de bonhomie qui leur conservait les sympathies publiques et frappe encore les étrangers.

Au Prater, les princes se mêlent à pied à la foule, qui semble prendre plaisir à les voir au milieu d'elle. L'archiduchesse Sophie, se promenant dans la grande allée, passait d'une dame à l'autre, donnait aux pauvres, achetait des violettes. Cette princesse dont la tournure et les traits peignent le caractère, attachera son nom aux pages émouvantes de 1848. L'émeute a demandé son exil et regretté sa tête.

Quant à son mari, l'archiduc François-Charles, père de l'empereur, il est humble et modeste. Si l'on fait mine, à son intention, de porter la main à son chapeau, il salue jusqu'à terre et vous laisse en reste de politesse. Si l'on s'est trouvé à côté de lui sans le connaître, on est fort étonné de voir au bout

d'une allée ce personnage de bourgeoise apparence se risquer dans un riche coupé attelé de six chevaux blancs, conduit par des postillons armés de bottes invraisemblables.

Des nombreux palais de Vienne, celui qu'habite la famille impériale est à peu près le plus laid.

Fondé au treizième siècle, brûlé et reconstruit, augmenté et revu, ce palais est d'une distribution confuse et d'un ensemble compliqué; il a pris le côté lourd de tous les styles et de toutes les époques ; il est vaste sans grandeur et se développe sans magnificence. Vu des glacis, au delà de la porte massive de François I[er], sa façade est suffisante et revêt un certain air de majesté patriarcale.

A l'intérieur, d'énormes cariatides introduisent sous des voûtes sombres et dans des cours étroites; mais le dedans vaut mieux que le dehors: ce palais abrite les plus riches collections. Là se trouvent le Burgtheater, mesquin d'architecture et renommé pour ses acteurs; un manège immense qui, dans l'occasion, devient salle de concert, une bibliothèque avec des statues, des peintures, de précieux manuscrits, des volumes innombrables et 300 000 estampes. Les galeries de minéralogie, de zoologie, de botanique sont encore en ce palais qui, outre des salles d'apparat et des appartements privés, contient le Musée des antiques et un trésor encombré de bustes, de vases, d'insignes royaux et de bas-reliefs.

Le Musée des antiques mérite sa réputation par

ses médailles, ses bronzes, ses monnaies et ses camées ; par ses sculptures d'ivoire, ses fragments de mosaïque, ses bustes en agate, ses vases d'or enrichis de pierreries.

Un de ces camées, en onyx taillé, représente l'apothéose d'Auguste. Le talent de l'artiste y a vaincu les difficultés du marbre et d'un espace aussi restreint. C'est expressif et vigoureux ; il y a dans les traits et dans la pose d'Auguste quelque chose de la noble simplicité et de la puissance dominatrice de son règne.

La salière émail et or de Benvenuto Cellini frappe les regards parmi les pièces d'orfévrerie que ce musée a conservées à l'art, malgré le temps et la cupidité. Le naturel et la simplicité ne sont pas le trait distinctif de cette pièce monumentale ; jamais prétexte à sel et à poivre ne fut plus tiré par les cheveux. Les entrelacements y sont inquiétants, les attitudes pleines de raideur ; les figures y manquent d'intelligence. Tout cela se tortille avec des façons dont la grâce est absente parce qu'elle est trop cherchée ; il faut du temps pour se rendre compte des allégories étalées sur cette salière. C'est, pour tout dire, un spécimen du globe, un abrégé de l'univers.

Neptune y représente la mer avec ses promontoires, ses golfes, ses profondeurs. Le trident n'y manque pas plus que les chevaux marins ; il y a les coquillages voulus, les dauphins et les poissons. Sur

le socle courent les quatre vents; sur le rivage s'élève un temple ionique ouvert au culte du poivre.

On pense que c'est tout; il y a même des gens qui, sur leurs salières, se contenteraient à moins, mais Cybèle avait le droit de figurer dans ce monde en miniature et d'y personnifier la terre, ce qu'elle fait avec conscience, assise sur la tête d'un éléphant. Un lion est à ses pieds. Dans le feu circule une salamandre. Les vallées et les montagnes, les fleurs et les fruits, les animaux et les quatre saisons apparaissent entremêlés d'instruments agricoles et d'emblèmes nautiques.

Cette petite composition, discutable comme idée, est merveilleuse de travail, de patience et de fini; le métal en est d'une irréprochable pureté, les ciselures sont parfaites de netteté et de finesse.

Tout à côté du château, dans le Volksgarten, où les Viennois boivent, mangent et se réjouissent, s'élève le temple de Thésée, vainqueur du Minotaure. Canova a dépensé là un robuste génie. Thésée n'y est pas microscopique; il est si grand, si gras, si haut sur jambe, si prodigieux d'écart, qu'on se désintéresse d'un héros si bien nourri ponr ne s'apitoyer que sur la maigreur de la victime. Si la pensée de Canova était de ramener l'opinion au monstre, il a su la rendre avec bonheur. On considère froidement la figure inexpressive de Thésée pour suivre les efforts du Minotaure qui cherche

d'un mouvement viril à se dégager de la pression qu'il subit, meurt avec noblesse et conserve dans sa défaite plus de grandeur que Thésée dans sa victoire.

A l'église des Augustins, qui communique avec le château, l'art a élevé sur le tombeau de Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse, un poème à la douleur. Tous les âges y apportent à la princesse le tribut de leurs regrets. La jeune fille couronnée de fleurs sur laquelle s'appuie la vieillesse; le bonheur qui soutient avec une légéreté aérienne le médaillon de l'archiduchesse; la vertu voilée qui présente l'urne sépulcrale; l'enfant qui porte la palme des élus; le génie qui pleure, penché sur un lion; toutes ces physionomies, toutes ces attitudes ressentent le même chagrin, mais en parlent autrement. Il y a cependant dans ce groupe qui marche vers le tombeau une douleur qui ne pénètre pas. Canova, dans cette œuvre capitale, a cherché l'inspiration antique, mais sa sculpture classiquement correcte a quelque chose de théâtral qui nuit au sentiment. La douce mélancolie du tombeau du comte de Beaujolais, frère de Louis-Philippe, au musée de Versailles, parle davantage à l'âme. Pradier a fait revivre en ce jeune homme endormi tout ce qui adoucit la mort, tout ce qui console de la séparation.

Cette église des Augustins garde dans des urnes d'argent les cœurs des membres défunts de la famille impériale. Les entrailles vont à Saint-Étienne; le reste descend dans les caveaux des Capucins.

Ces excursions d'outre-tombe jettent quelque inquiétude dans les esprits bien ordonnés, comme chez ceux qui entendent qu'après leur départ, leurs entrailles suivent leur cœur.

Jéquier est de ces gens-là. Ces distributions posthumes le décident absolument à refuser la pourpre. Il ne veut pas finir dans un bocal; et s'il survenait une vacance dans la maison de Habsbourg, la candidature au trône d'Autriche ne le tentera point.

Aux Capucins, la plupart des souverains dorment dans des cercueils d'une simplicité un peu froide. Ces caveaux bas, obscurs, mal ordonnés, n'ont rien de majestueux. Ces tombes de métal sonnent un peu comme des chaudrons; toute cette ferblanterie paraît assez mesquine pour des gens qui ont occupé l'histoire ou pris au moins beaucoup de place en ce monde.

Ce lieu où Marie-Thérèse aimait à conduire ses enfants, à s'agenouiller avec eux devant le cercueil de leur père, à leur enseigner la fragilité du bonheur et les vicissitudes de la fortune humaine, est très-propre à faire ressouvenir ceux qui pourraient l'oublier, que la grandeur est passagère, que les princes ne sont que poudre, et qu'après avoir épuisé les pompes de la terre et les jouissances de la vie, il faut mourir.

Les capucins qui gardent ces tombeaux et vivent là sans cesse en contact avec la mort ne se croient point tenus pour cela au dégoût des choses du

monde ; la muette contemplation de ces dépouilles mortelles ne les sépare point des intérêts terrestres. Celui qui est de service guide lestement les visiteurs sur ce sol pavé de morts, permet à peine un regard sur quelques inscriptions, ne laisse pas à la pensée le temps de mélancoliques retours ; à la fin de cette promenade précipitée il se campe à la porte de l'air d'un homme qui ne sollicite pas, mais qui exige.

Après la nuit des tombeaux, le gai soleil de la vie. Après le repos éternel, le mouvement de l'homme qui s'agite et que Dieu mène.

On a remonté l'escalier sous des impressions graves ; on se retrouve tout ébloui sur le pavé de Vienne. Si les empereurs d'Autriche n'ont aux Capucins et au château qu'un logis suffisant, leurs chevaux et leurs voitures s'abritent en des écuries et des remises où le soin lutte avec l'ordre, où la variété le dispute au luxe.

Les voyageurs ne sont pas moins bien partagés que les chevaux de la cour et retrouvent dans les gares autrichiennes tous les genres d'architecture, tous les motifs de décoration. La plupart de ces gares sont ornées de fleurs, chargées de plantes grimpantes, construites de briques et de pierres aux couleurs harmonieuses, enjolivées de sculptures de bois et de moulures en terre cuite.

C'est encore plus fort à l'arsenal de la Rossau qui est une forteresse, un palais militaire, féodal et

gigantesque. Le traverser est un voyage, le visiter passe pour une entreprise. Ce ne sont que trophées de sabres, montagnes de boulets, murailles de fusils entremêlés des armures d'Attila, de Philippe II et de Mathias Corvin. Avant 1858 Vienne ne possédait que deux petits arsenaux; celui du Hof en particulier qui reste intéressant par la variété des armes et par le nombre des drapeaux qu'il renferme. On y retrouve une cuirasse de Jean Sobieski : Kara-Moustapha y a laissé son crâne et son linceul.

De toutes les églises de Vienne Saint-Étienne est la seule qui soit très-remarquable. Celle du Lerchenfeld, récemment construite, de style ogival, est cependant riche de vitraux et de fresques. Celle de Saint-Charles Borromée, avec sa coupole, sa façade triomphale, ses deux colonnes chargées de bas-reliefs, ne manque point non plus son effet.

A Saint-Etienne, ce ne sont pas les entrailles impériales qui attirent les étrangers; ce ne sont pas encore les sculptures de ses porches ni la grande fenêtre de sa façade; c'est surtout sa flèche, une des plus hardies du monde, qui s'élance vers le ciel travaillée à jour comme une guipure.

L'ascension s'y complique d'escaliers de pierre, puis de marches en fer, et enfin d'un système d'échelles auxquelles on s'accroche comme on peut, non sans le souci de la grande cloche faite du bronze pris sur les Turcs, et qui, en s'agitant sous la dentelle qui l'abrite risquerait fort de vous jeter dans

les airs. Mais on la dit solide. Elle ne s'ébranle qu'à la naissance ou à la mort des membres de la famille impériale. Du sommet de la tour, le regard enveloppe Vienne, ses environs charmants, le Danube, la plaine qu'ont immortalisée les campagnes de l'empire.

A l'intérieur, Saint-Etienne est sombre et encombré; la chaire et les stalles du chœur sont merveilleusement sculptées. Le tombeau de Frédéric IV, fouillé par le ciseau avec profondeur et netteté, s'anime de moines, de diablotins et de gnomes en train de mener joyeuse vie. La pierre y remue, y parle, y rit; ce sépulcre est véritablement gai.

Les colonnes de Saint-Etienne seraient d'un élan majestueux sans les chapelles qui les obstruent comme autant d'excroissances qu'on voudrait supprimer. Ces empâtements tourmentés gâtent l'aspect; ce vaisseau gothique, mélancolique sans grandeur, grave sans majesté, serait d'une puissance imposante s'il était plus libre, plus simple, plus dégagé de constructions parasites.

La fumée de l'encens n'a pas été seule à s'y élever de l'autel. Ces voûtes profondes ont retenti de l'éclat de la fusillade; les imprécations des vainqueurs, les gémissements des vaincus ont remplacé la voix grave de l'orgue et le chant des saints cantiques. En 1848 le sang a coulé sur les dalles, l'insurrection triomphante y a traqué, poursuivi, massacré les soldats; l'acharnement d'un combat meurtrier a pen-

dant quelques heures troublé le recueillement de ce lieu de prière et de paix.

On a soupçonné les Viennois d'avoir plus le goût de la danse que celui des tableaux et de préférer de beaucoup les concerts aux musées. Il n'en reste pas moins constant que des particuliers ont consacré à l'art leur temps et leur fortune et que Vienne possède des collections d'une valeur indiscutable.

Le palais Lambert a des tableaux vénitiens et flamands. Le palais Lichtenstein, fier de son bel escalier, de ses sculptures, de ses statues, renferme des toiles de prix, des Rubens et des Van Dyck. L'Ecce-homo, de la galerie du prince Estherazy, par Rembrandt, est digne de sa réputation par la couleur, la lumière, la science du clair obscur; mais on voudrait Jésus autrement et son entourage ailleurs. Rembrandt semble s'être préoccupé de vulgariser la figure et la passion du Sauveur.

La galerie du Belvedère créée par l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas et ami des Téniers, continuée par Charles VI, enrichie par Joseph II, reste une des premières du monde par le nombre et le choix des tableaux; mais la distribution en est très-incomplète, l'exposition des toiles souffre d'une demeure qui ne les attendait pas.

L'Ecce-homo du Belvédère, sans être vulgaire comme celui de Rembrandt, est au moins bizarre. Les pages en pourpoint, les cavaliers Louis XIII, les

dames du seizième siècle, ne laissent pas que d'étonner en pareil lieu.

Téniers, simple et grand dans le sacrifice d'Abraham, ne se montre pas plus soucieux que Rembrandt de la vérité historique et de la couleur locale; le patriarche est d'un flamand criard; son accoutrement est par trop hollandais.

C'est encore pis dans la tour de Babel, par Breughel. Quant à son Portement de croix, il serait amusant si un tel sujet pouvait l'être. Les arquebuses et les hallebardes s'y risquent au grand jour; les moines tiennent en main le crucifix; et véritablement il n'y manque qu'une mitrailleuse, des dreyses et des chassepots.

L'Ecce-homo, du Corrège, fait naître des impressions bien différentes et jette l'âme dans l'inquiétude à la vue de ce Christ vengeur et foudroyant, au regard dur et sans miséricorde. La douleur résignée, la mélancolie douce, l'amour infini ont fui le Rédempteur; une douce lumière éclaire la tête du Christ; et c'est en cette lumière que le pécheur espère. Ce regard impassible ne sera pas sans pardon.

La Vierge à la verdure, de Raphaël, est la grâce dans la candeur. La sainte Justine, de Moretto, est d'une couleur qui charme et d'un mouvement qui pénètre. Une lumière céleste baigne les vierges idéales de Pérugin.

Le Belvédère a encore de Rubens, avec plus d'at-

trait dans le coloris que de pureté dans le dessin, une apparition de la Vierge, puissante et vraie. Il a, dans les portraits de Van Dyck, le sentiment profond sous la sévérité des traits. Il a la simplicité et la grâce tranquille des figures de femmes de Léonard de Vinci. Il a quelques Murillo, des Vélasquez, de beaux Salvator, des Titien qu'on admire plus encore qu'on ne les sent. Il a de Rembrandt un juif qu'on reconnaît, un vieillard qui parle, un liseur qui pense. Il a de David Teniers une fête désopilante, un buveur en train d'en conter à une servante sous l'œil de sa femme qui le guette, une cuisinière occupée à faire des beignets qui mettent en humeur de friandises.

Quelque chose de moins gai, c'est cette boucherie de chrétiens martyrisés en Perse. Albert Dürer a épuisé là tous les raffinements de supplices, toutes les expressions de la souffrance, toutes les angoisses d'une mort qu'il faut sentir. Il a dépensé dans la manière farouche de Caravage et de l'Espagnolet toutes les ressources d'une imagination lugubre. On détournerait les yeux de ce puissant travail sans quelques figures de martyrs dont la sérénité est comme la note lumineuse de ce sombre tableau et parle de la palme céleste promise à leur constance.

La toile de Ruysdaël, avec ses lueurs fraîches et indécises, invite à la méditation, à une douce mélancolie. On aimerait à songer sur les bords de ce ruisseau qui court sous les grands arbres ; on vou-

drait suivre ce sentier qui serpente sous le feuillage. C'est la poésie dans la vérité; c'est le sentiment de la nature poétique et rêveuse.

Denner, le peintre des vieilles gens, atteint des effets d'exactitude d'un genre moins élevé. Ses portraits sont vivants, mais guériraient de l'envie de vieillir ceux qui en seraient le plus pressés. Ce serait à dégoûter de la vieillesse, si on ne l'avait connue et aimée autrement. Il y a là une vieille femme rousse, boursouflée, jaune et luisante, dont aucune ride n'est omise, dont aucun pli n'est oublié. C'est absolument de la conserve, surprenante de travail, prodigieuse de réalisme.

Au Belvédère inférieur, la collection du château d'Ambras en Tyrol, de l'archiduc Ferdinand, plus soigneusement ordonnée que la galerie de peinture, offre un intérêt réel au point de vue de l'art et de l'histoire.

L'archiduc Ferdinand, amateur d'antiquités et de nobles vieilleries, avait en outre le goût des choses violentes, le besoin des prouesses épiques; les choses fortes qui lui sont attribuées donnent une idée plus formidable qu'exacte de sa force musculaire. Son musée, plus réel que ses prodiges, offre un choix très-remarquable d'armures exquises, de cuirasses énormes, de dagues ciselées, de pertuisanes, de brillantes cottes de mailles, d'arbalètes niellées de nacre, de mousquets, d'arquebuses, d'orne-

ments de tournoi, de souvenirs de chasse et de portraits de chevaliers. Dans la salle d'entrée, les archiducs se présentent à cheval, armés en guerre. Ailleurs se trouvent la hache d'armes de Montézuma, l'armure d'Alexandre Farnèse, le sabre de Scanderberg, le gilet de Gustave Adolphe. Il y a aussi des livres, des manuscrits, des sculptures, des bijoux, un assortiment très-satisfaisant de ces intruments de mort et de ces engins effroyables qu'affectionnaient les temps féodaux, cruels en leurs inventions, féroces dans leur naïveté.

Le sultan Abdul-Azis a considéré tout cela, il y a quelques années, avec le goût d'un prince qui se connaît en armes et la mélancolie d'un sultan étonné de se voir à Vienne. Abdul-Azis pouvait se dire, à la vue du gant de Soliman et de la queue du cheval de Kara-Mustapha, que de Soliman à lui, les temps étaient changés.

Le Belvédère, construit par le prince Eugène, l'a vu mourir. Il a un jardin Louis XIV semé de statues, de pièces d'eau et de fleurs éclatantes, planté de quinconces et de buis tourmentés.

Ce jardin, imitation de ceux de Lenôtre, a moins d'ombrages que de maçonnerie, mais du haut de la terrasse, le regard enveloppe la ville et atteint les environs qui sont la salubrité et le charme de Vienne.

CHAPITRE VI.

Vienne.

La vaste plaine dans laquelle fuit le Danube n'évoque que les souvenirs historiques d'Essling, d'Aspern et de Wagram.

Du côté opposé les gorges se creusent au pied des hauts sommets. Les villas, les couvents, les églises animent la pelouse et de riants vallons. Après le tourbillon des rues étroites on est heureux d'entendre si près le langage de la nature. Le murmure de l'eau, le parfum des plantes agrestes, le travail des champs, tous ces bruits aériens de la campagne et des bois font un contraste qui repose de la foule et du bruit. On aime, après les voitures, les magasins, les musées, le théâtre, à retrouver le muguet, l'aubépine et les pommiers en fleurs.

Dans les cimetières, où les fleurs sur les tombeaux parlent d'une autre vie, dorment Beethoven, Schubert et Gluck.

Döbling a de jolis cottages, Heiligenstadt un frais vallon ; le plateau du Himmel de gais points de vue sur Vienne et le Danube. Poetzleinsdorf et Neuwaldeck ont des parcs ombreux. Saint-Weit possède de vastes campagnes; sur un plateau d'où le regard embrasse la plaine se trouve une métairie avec des vaches, de la crème, du pain noir et ces bonnes odeurs de ferme qu'on hume comme un parfum. Tous ces hameaux ont des jardins où Vienne se réjouit le dimanche d'une joie très-substantielle.

Au-dessus du Danube se projettent le Kahlenberg et le Léopoldsberg d'où la vue s'étend jusqu'aux montagnes hongroises et aux alpes styriennes.

Le Kahlenberg a inspiré Mozart dans sa *Flûte enchantée*. Le Léopoldsberg, ancien séjour des fondateurs de Vienne, n'est plus le théâtre des invasions hongroises, bohêmes et ottomanes; mais son climat n'a pas changé, les vents le balayent toujours. On y va par monts et par vaux, en des sentiers charmants ; c'est l'air pur de la montagne ; c'est le silence des hauts lieux ; c'est la contemplation des cimes bleuâtres et des longs couchers de soleil.

Si le Leopoldsberg est majestueux, la Brühl est romantique, avec ses parcs, ses ruines et ses châteaux , avec ses bois et ses prairies.

De Heiligenkreutz, la vallée de Sainte-Hélène, boisée, fraîche et tranquille, conduit à Baden où la capitale prend sa villégiature, trouve un site riant,

des promenades variées. Les eaux sont chaudes et sulfureuses ; on les boit, on s'y baigne, sans se priver de musique et de danse. C'est la ville à la campagne. La nature s'y marie au plaisir sans lequel les Viennois ne comprennent pas la vie.

Laxenbourg est dans la plaine ; l'art et l'invention y tiennent lieu de pittoresque. Le sol est plat, mais fertile, la végétation luxuriante. Le parc, semé d'arbres exotiques et de roses innombrables, a des maisonnettes champêtres, des ponts, des eaux courantes, un lac, une île, des ruines, un temple, une métairie, une place de tournoi, un château moyen âge dont l'intérieur est un musée.

Comme excursion plus lointaine, le Schneeberg, un des plus hauts sommets des Alpes styriennes, offre une nature sévère, des points de vue grandioses.

De Vienne au pied de la montagne, la route est agréable. A droite, les collines boisées, les vallées profondes, les ruines et les villas. Au fond, les montagnes de Styrie. A gauche, à l'extrémité d'une plaine verdoyante et peuplée, la silencieuse tristesse du grand lac d'OEdenburg. Au delà du Neustadt est la retraite solitaire, entourée de bois et d'une grandeur un peu triste, du dernier des Bourbons de France.

Pour monter au Schneeberg, on quitte la voie à Ternits. Jusqu'à Buchberg, le chemin s'ouvre dans la montagne où l'eau court sous les hêtres.

C'était en mai 1857. La saison était belle et avancée; les informations les plus précises avaient annoncé l'ouverture du chalet Baumgarten, de mémoire affamante.

L'ascension commence pleine d'enthousiasme et d'esprit d'entreprise. Au mouvement de la marche, les fondations préliminaires jetées à quatre heures du matin s'affaissent peu à peu; mais le ciel est bleu, les rayons du soleil glissent sous la feuillée, l'air est pur, le cœur est libre, les voix aériennes des pâturages et des bois exaltent doucement le joli mois de mai.

A mesure qu'on monte, l'estomac se creuse; plus les horizons s'étendent, plus la pensée se rétrécit. Une note criarde et taquine désintéresse bientôt des palpitations de la nature; la grande voix des solitudes n'arrive plus, après quatre heures de marche, qu'à des oreilles rebelles. Les dispositions contemplatives s'émoussent, et la démoralisation eût été proche sans les promesses du restaurant Baumgarten dans le mirage d'un repas homérique.

Qu'elle est douce en pareille occurrence la pensée de la pomme de terre qui frémit dans la marmite! Qu'ils ont d'attraits, les emportements du lait qui monte sur la flamme avivée! Le café qui va couler discrètement a des séductions irrésistibles; le beurre frais sur le pain noir n'est pas sans poésie. Enfin, que de secrètes harmonies peut contenir une omelette!

Voici le sommet, voilà le toit!... Mais la porte est close, les volets sont fermés, le silence est complet. Aucun bruit dans la nature; aucun mouvement dans le feuillage; l'oiseau se tait; l'hôte est parti.

Ah! quelles sont lourdes à porter les désillusions de l'estomac! Qu'elles sont impérieuses les exigences de la nature humaine! Quelques parcelles de neige, une croûte de pain oubliée au fond d'une poche ne peuvent les satisfaire; le grand spectacle de la nature n'impressionne plus l'homme à jeun. Le Danube qui roule ses flots tranquilles dans les plaines de la Hongrie ne fait naître que des pensées de découragement. Les montagnes de Salzbourg, les Alpes moraviennes, styriennes et noriques n'attirent plus que des regards inquiets.

Il faut prendre un parti.

Un sentier s'ouvre au travers des sapins et des bruyères du côté de Reichenau. Au bout du sentier, un couloir en planches glisse dans une gorge sombre; puis le gazon verdit, les arbres s'élèvent, une source apparaît! ce mauvais rêve finit à Kaiserbrunn.

De la jolie vallée de Reichenau, une excursion plus sûre que celle du Schneeberg s'offre aux amateurs d'aspects surprenants et de créations gigantesques. C'est celle du Sœmmering.

Cela se fait en wagon. La section qui va de Gloggnitz au tunnel du sommet, là où l'établissement d'une route paraîtrait difficile, section qui trans-

porte dans la région des oiseaux de proie, au-dessus de sites riants et de gouffres effroyables, est un travail d'art, une pensée téméraire. C'est le premier chemin de fer qui ait franchi les Alpes. Cette ligne, pour réunir l'Adriatique à la Baltique et relier Vienne à Trieste, a supprimé les obstacles et vaincu la nature.

La voie, qui se développe en pentes et en terrasses, a sur les vallées et les hameaux qu'elle surplombe, comme sur les ruines qui la dominent, des aperçus d'une délicieuse fraîcheur, d'une émouvante hardiesse. Les surprises qu'elle ménage, les enchantements qu'elle prépare, l'inattendu des perspectives, la diversité des aspects tour à tour gracieux et sauvages, souriants et désolés, font du voyage à Graëtz un véritable étonnement.

La défaillance du Schneeberg n'est pas le danger du séjour de Neuenkirchen, situé au pied du Semmering. L'hospitalité s'y est faite délicate et généreuse sous les traits de deux compatriotes.

Le maître du lieu, qui estime que le travail est le nerf de la vie, ne le craint pas pour lui et dirige avec autorité un peuple d'ouvriers dont il sait se faire aimer et obéir. Son action au grand jour porte l'empreinte de cette bonté judicieuse que de grandes maisons comme la sienne n'abritent pas toujours.

La maîtresse de céans, qui a la main adroite, le coup d'œil sûr, et qui s'entend à tenir avec ordre et largeur une maison bien ordonnée, est en tout ce

qu'elle fait d'une nature si aimable et d'une grâce si persuasive, que ses hôtes la quittent convaincus que leur plaisir n'a été que le sien. Pour un peu, elle établirait d'une manière irréfutable qu'il n'y a de son côté qu'égoïsme et du vôtre que support.

On se résigne à tout cela. A voir des gens qui reçoivent si bien, on prendrait son parti d'être toujours reçu.

Et puis, loin de son pays, sur les grands chemins, il fait bon retrouver un petit coin de foyer domestique, quelques douces lueurs de ce qu'on a quitté, toutes les petites gâteries de la vie neuchateloise. Car Neuchatel est à Neuenkirchen : le trio charmant perdu à Augsbourg nous reçoit au pied des montagnes de Styrie. La pluie tombait à flots, le vent balayait les campagnes, le Semmering faisait rage; mais il y avait dans le salon de Mme de Perrot assez d'éléments pour braver ceux de la nature, et les heures passées là coulèrent heureuses et gaies.

Le lendemain, un ciel pur, mais froid, éclairait Sebenstein. La neige tombée pendant la nuit argentait les hauts sommets et formait une couronne éclatante autour du château féodal qui domine la demeure princière des Lichtenstein.

Ce château à demi ruiné et qu'appuie un bois de sapins, s'élève sur une colline. Le lieu est romantique. Des appartements qui gardent encore quelques souvenirs du moyen âge, chopes, tables, arme n-

tiques; la vue des montagnes est d'une majestueuse beauté.

Des ossements et des squelettes attestent encore dans les oubliettes les précautions sommaires et la sombre prudence des seigneurs d'autrefois. Derrière le mirage des preux chevaliers, des nobles châtelaines, des vassaux, des pages, des ponts-levis et des blanches haquenées, se dresse le cortége des potences et des engins de mort familiers à ces temps-là. Le diable était sous la chapelle en ces nobles châteaux; le bourreau n'était pas loin du confesseur. Le lierre qui enlaçait les vitraux gothiques des croisées ogivales passait aussi sur de solides barreaux. En haut, l'hospitalité était splendide. En bas, elle était sûre. Il y avait de belles salles pour de joyeux festins; des murailles épaisses pour étouffer les cris.

Ces temps chevaleresques sont bons à voir de loin. La poésie féodale a de sérieux correctifs; l'histoire gâte la romance.

En rentrant à Vienne on aperçoit Schœnbrunn, qui est presque un faubourg de la ville et dont le parc est pour les Viennois un plaisir et un bienfait.

Le palais, peint en jaune et doté de volets verts, possède des cuisines innombrables, des chambres à l'infini. Marie-Thérèse qui l'a créé, y a élevé sa famille; elle y a conduit avec le prince de Kaunitz les affaires de l'État.

Napoléon I[er] que Stabs a tenté d'y mettre à mort,

habita Schœnbrunn après l'abaissement de l'Autriche et avant son mariage avec l'archiduchesse que lui abandonna, non sans arrière-pensée, l'humiliation de la maison impériale. C'est à Schœnbrunn que s'éteignit le fils issu de cette union toute politique, absente de bonheur vrai.

Les-jardins, imités de Versailles, ont des allées correctes, des perspectives géométriques, des bois taillés, des murailles de verdure, des charmilles tirées au cordeau; les bassins et les jets d'eau n'y manquent pas plus que les statues. La ménagerie est bien meublée d'ours, de lions et de panthères. La serre, plus riche en feuilles qu'en fleurs, a pourtant, en leur saison, d'admirables camélias.

Le parc jouit encore d'une orangerie, d'un potager, d'une grotte, d'un obélisque, et même d'une ruine. Sous un bouquet d'arbres, dans un frais bosquet, coule une source qui vaut mieux que cette ruine, l'eau en est pure, fraîche et savoureuse; l'empereur Mathias a bien fait de la découvrir.

Ce n'est pas que la ruine soit défectueuse; elle est au contraire très-réussie. Le portique en est naturel, les pilastres et les colonnes sont convenablement classiques; les bas-reliefs qui apparaissent dans un fouillis se marient aux ronces avec assez de vraisemblance; mais c'est simulé, et ce n'est pas antique. C'est un reste de ce qui n'a pas été. Le passé y est muet, l'empreinte du temps y est factice. Tout y pose, rien n'y parle.

A côté des gazons quadrangulaires et des parterres très-peignés de Lenôtre, il y a des sentiers sous la futaie, des troncs d'arbres envahis par la mousse, des clairières naturelles et des chênes séculaires.

Au haut des jardins, soutenue par un amphithéâtre de verdure, se profile l'architecture élégante d'un pavillon dont les arcades et les portiques s'ouvrent au soleil. Des arcades le regard embrasse Vienne, la plaine, les collines, les prairies et le clocher de Saint-Weit.

Derrière, c'est la pleine campagne. L'aspect des champs, des hauts plateaux et des sommets boisés y repose la vue des allées sablées, des fleurs et des statues.

Parmi les villages qui entourent Schœnbrunn, Hitzing a sa réputation faite par la Neue Welt et le Dommeyer, tout retentissants des échosde la musique des Strauss.

Qui dit les Strauss, dit les mélodies charmantes, l'harmonie profonde, l'accent railleur et gai, moqueur et tendre, langoureux et poétique; une musique facile, originale et doucement entraînante.

Qu'on les entende au Volksgarten, au Sperl ou au Daum : qu'on les entende au Sophienbad ou au Dianabad, deux établissements que l'été ouvre aux baigneurs et l'hiveraux concerts, dont le sol couvert en la mauvaise saison de tables et de joyeux convives, devient lac au printemps; qu'on les retrouve à la cour, à la brasserie de la Weintraube, aux am-

bassades, au milieu des diamants et des fleurs, ou dans la fumée et au bruit des chopes, c'est toujours le même langage mélodieux et léger; un langage qui semble nécessaire à l'existence viennoise.

Mais, dit-on, c'est de la musique de danse!

Ces airs de danse sont de la vraie musique. Il y a de ces polkas qui sont à elles seules des morceaux enchanteurs; de ces redowas qui portent à la rêverie, de ces valses qui évoquent les impressions et bercent la pensée. Cela est étrange, mais cela est.

Quant à la composition elle est d'une incroyable richesse et d'une justesse rigoureuse en ses emportements. Il y a là une science de coupe, une puissance de rythme, une fraîcheur de motifs qui frappent dès la première audition et qui autorisent la réputation européenne de ces artistes chez lesquels la musique est un tempérament, la science des effets, une tradition de famille.

L'un de ces trois frères Strauss a une physionomie à part, un type à lui. L'archet d'une main, il tient de l'autre son violon appuyé sur la hanche et domine l'ouragan de son orchestre avec une froideur apparente qui n'est pas dans son âme; la passion qui se traduit en flots de mélodie ne monte point à ses lèvres. Il est maigre, nerveux, fort en moustache; il a le teint pâle, les cheveux noirs, une dignité indifférente. Chacun de ses artistes est un maître; il les connaît, son regard les avertit; leurs instruments s'appellent et se répondent avec une vigueur qui ne

brusque point le rythme et n'emporte ni la douceur ni la délicatesse.

Leur pensée n'est jamais incomprise; leur accord dans la tempête ne passe pas inaperçu; la note spirituelle, majestueuse ou tendre n'est pas jetée en vain. Les auditeurs la signalent, l'assemblée frissonne sous un fluide enthousiaste; tout ce monde qu'on croyait absorbé par la bière et le jambon affirme l'amour du beau et le sentiment de l'art.

Les Viennois possèdent de riches dépôts, des écoles particulières, de nombreuses sociétés pour l'intelligence et la propagation de la musique en général. Vienne exécute des oratorio, des stabat avec un soin merveilleux et une interprétation élevée; son opéra honore les créations classiques par une incontestable supériorité.

Les concerts Strauss eux-mêmes ne donnent pas seulement des valses et des polkas, mais des hymnes solennels et des chants nationaux. La note fine ou entraînante de l'art français ou italien n'en est pas plus exclue que la science de Mozart, les harmonies de Beethowen, la profondeur de Wagner, la mélancolie de Mendelsohn et de Schubert. Dans ces concerts un orchestre militaire alterne souvent avec celui des Strauss; le clairon des combats y détache du livre de la guerre, avec une vérité qui impressionne, des pages héroïques et sanglantes.

Le Prater, qu'un demi-siècle a chanté, a perdu son prestige; les chalets, les cascades, le lac du bois de

Boulogne ont nui très-sérieusement à sa réputation. Il garde cependant son caractère à lui, il reste ce qu'il était; il a toujours les ombrages de ses allées immenses qui courent jusqu'au Danube. Les daims y gambadent encore au-devant des promeneurs et fuient à l'approche des cavaliers.

Le Prater, plat, bas, un peu humide, n'a ni accidents de terrains ni monticules heureux; il n'a de fleurs que celles des champs, de perspectives que celles de ses avenues. Ce n'est point un parc peigné et ratissé pour le plaisir des yeux et à l'usage des gens du monde. Rien n'y est factice, la main de l'homme ne s'y fait pas sentir. C'est la prairie; c'est l'air libre des bois; c'est la campagne aux portes de la ville.

Pour y aller la route est amusante. On passe la Wien sur un pont d'architecture peu ambitieuse; on laisse à droite les bruyants cafés qui l'avoisinent, pour prendre la Jägerzeil, large, droite, très-fournie des spécimens de la carrosserie viennoise supérieure encore à sa réputation.

Les bals, les marionnettes et les panoramas, les carrousels, les restaurants, les guinguettes florissent au Prater. On y boit, on y fume partout. On danse, on chante dans la prairie. Des orchestres s'établissent sous les arbres; de nombreuses familles groupées sur le gazon consomment en conscience le pain au beurre et le café au lait.

Au contraire du bois de Boulogne, le Prater est

encombré de voitures de maître, les fiacres y sont en minorité ; le luxe des équipages, chevaux et harnachements, y est poussé très-loin. Une cour nombreuse, des archiducs à l'infini, une aristocratie opulente, beaucoup de grands seigneurs, et relativement peu de petites dames, donnent au Prater, au moment de la promenade, un éclat de bon aloi.

On y marche, on y cavalcade, on y court à deux, à quatre et à six chevaux. Les membres de la famille impériale, affables à pied, prévenants en voiture, s'y montrent souvent en équipages d'une légèreté charmante, conduits à la Daumont.

L'impératrice Élisabeth, plus femme que souveraine, plus jolie qu'imposante, parcourt le Prater à cheval avec ardeur et souplesse. Sa tournure est élégante, ses cheveux sont magnifiques. Elle porte la tête avec un naturel gracieux ; elle sait, à certaines heures, la rejeter en arrière avec un air de dignité qu'elle atteint très-aisément. Sa physionomie, moins expressive que celle de sa sœur, la reine de Naples, a quelques éclairs mutins, de la douceur, du mouvement et beaucoup de charme.

L'empereur chevauche à ses côtés d'un air très-satisfait. Il est grand, élancé, bien fait de sa personne ; il remplit très-noblement, et sans le chercher, son rôle de souverain.

Ce prince est monté à l'âge de 18 ans sur le trône que lui laissait l'abdication d'Olmütz, issue de l'insurrection de 1848.

L'empereur Ferdinand, âgé et maladif, s'était senti troublé par la Révolution dans le calme de son existence studieuse et charitable. Après avoir fui deux fois sa capitale, il n'y était rentré par le chemin que lui avait ouvert l'épée de Windischgraëtz, qu'avec le désir d'échapper aux secousses qui l'ébranlaient, avec la volonté, qu'aida son entourage, de laisser aux mains de son neveu le sceptre qui tremblait dans les siennes.

Le jeune empereur se mit à l'œuvre avec ardeur, affirma les tendances d'un règne tout militaire, parla au cœur de l'armée dont il connaissait le mécanisme, dont il avait parcouru les grades.

Son titre d'empereur constitutionnel le préoccupait peu. Les députés de la nation le trouvèrent moins empressé qu'il ne l'avait été pour Schwartzenberg et Windischgraëtz, pour Jellachich et Radetzki.

L'Italie fut soumise, la Hongrie capitula, l'empire fut reconstruit. Le jeune empereur se donna plus à l'armée qui avait fait tout cela, qu'à la plaie des finances bandée avec l'impôt, l'emprunt et le papier monnaie.

Mais François-Joseph devait connaître bien jeune, et en peu d'années, les enivrements du triomphe et les retours de la fortune, les satisfactions de l'amour-propre militaire et les déchirements de catastrophes décisives.

Son patriotisme, exalté par les victoires de son

avènement, a senti l'humiliation et connu le désespoir.

Accouru pour vaincre en Italie, en 1859, il la quitta vaincu. La lutte avait été terrible ; une lutte de nature à abattre un règne et à impressionner une vie.

Le choc des éléments et des passions humaines assaillit Solferino ; toutes les colères de la nature et des hommes semblèrent se conjurer pour faire de ce lieu un champ de carnage et de désolation. Les éclats de la foudre couvraient la voix du canon ; une pluie torrentielle se mêlait à la mitraille ; un fleuve de sang et de boue entraînait les cadavres. L'armée autrichienne qui fut près de l'emporter ne céda que devant l'héroïque impétuosité des Français.

François-Joseph, au mépris de la mort, affronta les balles, courut à ses soldats, lança son cheval au milieu d'eux, chercha à rappeler à leur devoir les fuyards qui l'oubliaient ; mais sa voix perdue dans la tempête ne fut plus entendue ; des larmes de douleur sillonnèrent ses joues, il ne trouva que devant Dieu la force de se vaincre.

Son adieu de Vérone à sa valeureuse armée, empreint d'une majesté triste, témoigne des nobles sentiments d'un soldat qu'a trahi la fortune de la guerre, et de la résignation d'un prince qui reconnaît que le Dieu des armées n'a pas été pour lui.

Plus tard, loin de ses troupes, avant Nachod, Gitchin et Sadowa, François-Joseph connut toutes

les angoisses de l'attente, passa de l'espérance à la crainte, et de la crainte à l'horrible certitude.

De sombres télégrammes lui apprirent en son palais qu'une nouvelle défaite venait de le frapper.

Il se montra dans Vienne, la tête haute, l'âme navrée.

Vienne, si avenante et si gaie, connut alors de tristes jours. Les détails du désastre, les récits de souffrance et de mort, les convois de blessés, l'approche de l'ennemi troublèrent ses habitudes paisibles et ses allures chantantes. Les soldats artistes qu'elle applaudissait dormaient sur le champ de bataille; les orchestres qu'elle aimait lui revenaient décimés.

La faute de François-Joseph a été celle de son temps; son malheur fut celui de sa situation.

Novare n'avait pas écrasé la Lombardie. Venise, héroïquement défendue et reprise à l'émeute, demeurait italienne. La Hongrie, enveloppée par les Russes, devait rester hongroise. La médiation par laquelle le cabinet de Vienne chercha, après Sébastopol, à se concilier les sympathies de la France, ne fit que préparer l'isolement de l'Autriche. Car la France n'oubliait ni Milan ni Venise ; la Russie ne pardonnait pas l'occupation des principautés danubiennes.

La répression violente des aspirations nationales et des tendances du particularisme ne les a pas détruites. La pensée de maintenir l'Allemagne sous l'in-

fluence autrichienne n'a provoqué que des périls. L'entreprise d'unifier l'administration et de centraliser l'empire n'a pas été heureuse. Enfin le drapeau italien flotte sur les forteresses de l'Adige et du Mincio qui devaient protéger Venise et menacer Turin.

Le Congrès de Vienne en donnant Milan à la maison d'Autriche lui a légué Solferino. Le traité de Villafranca en lui laissant Venise a précipité Sadowa.

Mais l'Autriche doit subsister. Elle est viable et courageuse. Elle plie et ne se brise pas. De Soliman à l'empereur Guillaume Ier elle s'est remise de ses défaites et relevée de ses ruines.

François-Joseph a compris qu'une fortune adverse lui imposait une tâche nouvelle. La noblesse chevaleresque de ses premières proclamations, le ton lyrique de ses appels à la fidélité de ses peuples et à la faveur du Dieu des batailles ont fait place au sentiment du progrès, au désir des sympathies publiques. Il y a loin de l'éloquence émue de son invocation à l'armée, avant Solferino, à son discours d'ouverture du Parlement hongrois, le 24 avril 1869; discours dans lequel il proclame d'un accent élevé et convaincu la nécessité de se séparer de la tradition pour modifier les institutions du pays et pour vivre de la vie du temps.

François-Joseph en a plus appris par l'expérience que par les livres. Son patriotisme, en s'éclairant,

l'a mieux inspiré que son entourage. L'épreuve l'a fortifié, le malheur l'a mûri. Élevé dans le sentiment de l'infaillibilité souveraine et de la grandeur de sa maison ; dans le sentiment de l'omnipotence militaire et du culte du passé, il aura le courage de s'en détacher pour suivre l'opinion.

François-Joseph a l'esprit absolu, l'âme sincère, le cœur bon.

Il a le front noble, le regard loyal, la physionomie sympathique.

Cette physionomie, l'histoire la retiendra.

CHAPITRE VII.

Pesth.

Vienne est une ville qu'on ne quitte pas sans regrets. Quand on s'en éloigne, la flèche de Saint-Étienne parle longtemps encore du charmant séjour auquel on dit adieu.

La note viennoise est rieuse et gaie. Celle des lointains dans lesquels le regard se perd, sur le chemin de Pesth, prend une gravité triste. Les souvenirs historiques y tiennent lieu de pittoresque. Les guerres du premier Empire et les incursions des Turcs ont animé ce sol qui paraît sans limites. Le Danube coule au loin, majestueux et tranquille, entre des haies, des moulins et des bancs de sable.

A Presbourg, la ville du sacre, les collines qui se rapprochent et se couvrent de vignes ont resserré le fleuve ; ses larges plis se déroulent entre des îles verdoyantes et le château de Marie-Thérèse. Le

tertre du couronnement a vu bien des empereurs et des rois se lancer au galop de leurs chevaux, brandir l'épée, menacer l'horizon. Et ce n'était point là un langage en l'air; car, à plus d'une reprise, l'ennemi est accouru de quatre points différents.

Presbourg, grenier et cellier de Vienne, est en Hongrie; mais c'est une ville allemande. La patrie est à Pesth.

Le Danube qui a repris sa course monotone ondule dans un doux paysage, roule vers le sud ses flots jaunâtres et ne reparaît qu'à Gran, avec le calme d'un lac.

Gran, qui aime a faire remonter son origine au déluge, a été la résidence de saint Étienne, premier roi de Hongrie. La cathédrale, au sommet d'un rocher, se projette sur les eaux.

Gran n'est qu'une oasis. Jusqu'à Pesth la voie fuit dans la plaine; l'effet des deux villes que le Danube sépare et qu'unit un pont majestueux, n'en frappe que davantage. Le fleuve coule rapide et profond le long des quais de Pesth et au pied des rochers de Bude. En face des palais de Pesth, Bude dresse sur la hauteur sa forteresse et son château.

Pesth est la ville hongroise, commerciale et politique.

Bude est la ville allemande, impériale et militaire. Les Turcs l'ont prise et reprise; ces roches escarpées parlent de souvenirs que Pesth ne peut avoir. Bude a reçu Attila et Mathias Corvin. Ces remparts qui

ont menacé la chrétienté, puis refoulé la domination musulmane, se sont transformés en allées d'arbres et dominent la plaine peuplée de sauterelles, de cigognes et de troupeaux; plaine immense dont la tempête trouble les solitudes et qu'ont traversée les invasions barbares.

La terrasse du château a la vue de la ville, des vallons et des vignes; elle a celle des îles verdoyantes qui jaillissent du Danube dont l'œil suit au loin le sillon brillant et la fougue capricieuse. Sous la forteresse, un tunnel creusé dans le rocher continue le pont. Sur la colline est un café qu'anime le mouvement du fleuve; les harmonies militaires s'y marient aux gais aspects de la nature.

A Pesth, les maisons sont de création récente et de dimensions énormes. A Bude, elles sont mesquines; mais s'étagent de la forteresse au fleuve d'une façon presque orientale. Les rues de ce quartier, rapides, étroites et sales, ont des allures de torrents à sec et des habitants d'espèces variées. Les porcs, fort en honneur, y semblent de la famille et vont d'une maison à l'autre avec intimité. Ils prennent le haut du pavé avec une effronterie ignorée de nos espèces porcines, le museau en l'air, avec de petits yeux enfoncés et agressifs, la queue conquérante et joyeusement recoquillée.

En échange, les soldats croates qui se croisent avec eux portent des moustaches droites et cirées qu'on prendrait pour des queues de rat.

La grande rue qui avoisine le palais est spacieuse, ornée de trottoirs, de grilles, de maisons en terrasses et de pavés qui livrent passage à une luxuriante végétation.

Parallèlement au fleuve, s'étend un faubourg interminable de guinguettes, de salles de danse et de restaurants folâtres. On s'y aventure dans la poussière que soulève le vent du lac Balaton. Ce faubourg est sillonné d'attelages caractéristiques; des troupes de tsiganes et de paysans y arrivent de l'intérieur au galop de leurs chevaux, étendus sur des feuilles de maïs, dans des chariots en forme de corbeilles. A l'arrière s'accroche une toile en manière de tente; à cette toile sont suspendus des paniers de fruits, de légumes et de volailles.

Dans ces familles se retrouve le vrai type des enfants de la Steppe. Les femmes, bien inférieures aux hommes comme tournure et comme traits, recherchent les teintes heurtées et les tons criards. Le jaune, le vert, les bleus osés, les rouges cuisants se livrent bataille en leur mise bariolée. Mais si elles aiment les couleurs vives, elles ne craignent pas la peine, courent nu-pieds, affrontent des poids énormes, charrient la pierre, portent le bois, gâchent le plâtre, badigeonnent les maisons. Les hommes portent le chapeau à larges bords, deux nattes de cheveux le long des joues, le gilet de peau de mouton, l'ample caleçon de toile et la botte ferrée. Ils ont le nez épaté, les

pommettes saillantes, le teint olivâtre, la moustache pendante.

A l'extrémité de ce faubourg s'élèvent, au bord du Danube, des bains d'eaux sulfureuses et d'origine turque. La foule y court pour se baigner, s'y restaurer, y entendre la musique et en revenir par les bateaux à vapeur qui glissent des quais de Pesth vers ce lieu populaire.

Ces quais divisés par le pont sont d'un côté bordés de palais, d'hôtels et de cafés; ils n'ont de l'autre que des entrepôts de marchandises, des chantiers, des usines, des chariots qu'on charge et des barques qu'on vide.

Les places de Pesth, que rien n'arrête, sont largement ouvertes. Les rues envahissent la plaine, qui en attend d'autres et les aura; car Pesth veut grandir. Mais la steppe est voisine, le désert n'est pas loin; cette civilisation qui se développe se ressent des landes sauvages.

Incendiée par les Turcs, inondée en 1838, bombardée en 1849, Pesth est une ville nouvelle; la place qu'occupent ses édifices donne à penser que les terrains n'y sont pas chers. Les maisons ont des arcades, des pilastres et des cours en terrasses. Les hôtels ornés de stucs, de marbres et de peintures ont à l'intérieur des colonnades et des portiques qui ouvrent sur des patios d'orangers et de myrtes. Dans les cafés, vastes et bien fournis, les pipes amoncelées attendent les habitués. Jusqu'après l'heure

des déjeuners, les petits pains encombrent les billards.

Le parc auquel conduisent des allées ombragées et bordées de villas a des cafés, des restaurants, un lac et de vastes pelouses qu'embrase le soleil couchant. Il est sillonné de coursiers brillamment harnachés et qui dévorent l'espace, comme aussi d'attelages conduits par des cochers un peu farouches, à la culotte juste et brodée, à la tunique blanche dont les manches ouvertes font voile. Tout ce monde hongrois a quelque chose de fier, de distingué et comme une grâce un peu sauvage.

Les orchestres tsiganes font dans les restaurants du parc l'étonnement des étrangers.

Ces tsiganes, originaires de l'Inde, ont le teint basané, les cheveux crépus, la barbe épaisse, les dents blanches, l'œil vif, les formes grêles ; leur physionomie est hardie, leur laideur étrange. Ils ont le geste rapide ; dans leur regard brillent de fauves lueurs et des éclairs insaisisables.

Vagabonds et sobres, ils habitent sur les bords du Danube des huttes de terre, de joncs et d'herbes sèches. Ils se drapent dans leurs haillons. Leurs besoins sont modestes, leur mobilier est primitif. Quant à la toilette des enfants, la nature en fait les frais. On les voit courir au bord de l'eau et se rouler sur le sable avec de la verroterie au cou et des bracelets aux bras, absolument comme si nous ne portions que des gants et une cravate.

Ce qu'il faut aux tsiganes, c'est le grand air et le soleil. S'ils travaillent peu, ils rêvent beaucoup, volent souvent, mendient toujours, sans que leur fierté les abandonne. Ils jouent du tambourin, montrent des ours et font de la musique. Chez eux, cet art est un instinct. Mais il doit être un peu plus que cela ; la science des effets à laquelle ils arrivent ne laisse guère admettre que leurs mélodies ne soient qu'un élan naturel.

Les orchestres tsiganes que Paris a applaudis, qui sont l'attrait des cabarets et des cafés de Pesth, et dont l'effet ne semble point en rapport avec le nombre des instruments, tiennent du sommeil et de la frénésie, du délire et de la rêverie douce, de la fièvre et d'une méditation contemplative. Il y a parmi ces exécutants des êtres indéchiffrables, mélancoliques et désordonnés, affairés et langoureux. Leurs yeux semblent dormir, mais leur geste est convulsif; toutes sortes de notes bizarres et inattendues naissent de leurs violons et de leurs contre-basses. C'est la brise qui soupire dans les roseaux; c'est le vent qui passe dans le feuillage ; c'est la harpe éolienne qui gémit dans les ruines; c'est le flot qui gronde, chante et s'endort. Ces accords ont quelque chose de la poésie du désert; il s'en dégage comme le parfum des bruyères dans la steppe. La phrase tour à tour abondante, suave, emportée, a des transitions imprévues et d'heureuses dissonances. Certains passages d'une tendresse infinie et d'une mélancolie pro-

fonde pénètrent l'âme, remuent le souvenir; mais voici que les instruments babillent, que le rire éclate et que l'ironie emporte l'émotion.

D'aucuns ont dit cette musique endiablée, et le le mot doit être ici plus fort que la pensée ; mais à coup sûr c'est une musique irrésistible ; le charme qu'elle exerce est d'une nature étrange.

Voisine de celle des tsiganes, la musique hongroise a des tonalités nouvelles, le temps rompu, des élans indomptables, la note à la fois passionnée, stridente, essentiellement patriotique. Elle exalte la patrie victorieuse; elle a des sanglots pour ses humiliations.

Le public qui s'emporte à ce langage ardent répond aux instruments par des cris de joie, des apostrophes et des imprécations.

On se lève, on se rassied, on frappe sur les tables, on choque les verres, on s'insurge, on applaudit. Ces transitions fiévreuses traduiraient à elles seules le sentiment national du pays.

Ce sentiment est vivace; la résistance n'a fait que l'affirmer.

Le pont qui réunit les deux villes depuis 1849 est digne du fleuve sur lequel il est jeté avec une élégance pleine de hardiesse. A peine achevé, ce pont vit passer les bataillons de Kossuth en fuite devant ceux de l'Autriche ; et, six mois après, l'armée autrichienne poursuivie par la révolution.

Sa construction battit en brèche un des vieux pri-

viléges de la noblesse hongroise qui avait sur l'ancien pont, la chose est énorme de bon sens et d'équité, droit de passage gratis; c'est-à-dire que les riches ne payaient pas et que les pauvres payaient. Il fut décidé que cela ne se passerait plus ainsi sur le pont qui allait être établi. L'aristocratie protesta, la loi tint bon ; les mendiants n'eurent plus à s'exécuter au lieu et place des millionnaires.

C'est sur l'ancien pont de bateaux que s'est déroulée, en septembre 1848, une des pages à déchirer du mouvement de Pesth.

Située entre les Allemands et les Turcs, la Hongrie, longtemps contrainte de choisir entre l'Évangile et le Coran, s'était donnée à l'empire des Habsbourg délivré par Sobieski des hordes ottomanes. Mais elle entendait rester hongroise, conserver ses priviléges, sa langue, ses coutumes et ne garder de son alliance avec la maison d'Autriche que le droit d'y prendre un roi.

Elle prétendait au dualisme, non à l'absorption ; mais le cabinet de Vienne, occupé d'unifier l'empire, comprima, sans pouvoir l'étouffer, le sentiment public et confondit le particularisme avec l'insurrection.

L'irritation répondit à ses efforts. La scission se fit; la résistance se marqua. En 1832 la diète obtint que la langue magyare serait celle des assemblées publiques et de l'administration.

C'était un premier pas ; le pays marchait à la liberté par l'amélioration.

Quand 1848 poussa la nation à se déclarer indépendante, le ministère qui se constitua laissa Vienne dédaigneux.

Kossuth leva des bataillons. Pesth s'arma, fut déclarée rebelle : l'empereur Ferdinand envoya un médiateur en la personne du comte Lamberg.

Vienne, à ce moment, n'avait pas encore élevé ses barricades ni massacré Latour.

Lamberg était énergique, loyal et juste. Son caractère d'homme et de soldat se peignait sur ses traits. Il comprit les dangers auxquels sa mission l'appelait, pressentit la mort, s'y prépara devant Dieu. « S'il faut une victime, disait-il, je ne crains pas de mourir; mais je redoute le peuple acharné sur un cadavre. »

Pesth menacé préparait sa défense contre le ban de Croatie.

La voix de la foule pénétrait dans l'enceinte du parlement, appelait la lutte de cet accent qui amorce et enflamme. Les ateliers, les écoles, les mansardes descendirent dans la rue. Quand Lamberg arriva, les bas-fonds montaient à la surface.

Le commissaire impérial descendit de Bude et traversa le pont pour atteindre le ministère ou arriver à Kossuth. Ne pouvant y réussir, il reprit en fiacre et sans escorte le chemin de Bude au travers d'une populace avinée qui flairait le sang.

« Connaissez-vous ce Lamberg dont on veut la tête? » demanda le cocher.

« Le peuple est aveuglé, » soupira le comte.

Au milieu du pont, il est reconnu et entouré. Quelques gardes nationaux s'interposent et le conduisent au corps de garde que le peuple menace de démolir.

Lamberg comprit son sort.

« Il est triste pour un soldat de mourir ainsi, » dit-il.

Il demanda à être amené devant la diète ou à voir Kossuth, monta dans son fiacre et repassa le pont.

Mais il fut atteint d'un coup de sabre, tiré par les pieds hors de la voiture, haché de coups de faux, assommé à coups de bûche. On le dépouilla de ses habits, on le mutila, on lui coupa la langue, on lui creva les yeux, on fit jaillir ses entrailles ; on ne pendit qu'un tronçon informe.

Ce meurtre indigna Vienne.

Jellachich, qui avait, malgré l'empereur, mis à profit de vieilles haines entre Slaves et Magyars, pour lever ses bataillons croates, ne fut plus désavoué. La guerre éclata longue et terrible. La Russie intervint. Le sang du comte Lamberg retomba sur la Hongrie.

En 1857, alors que commençait la transformation du pays et que le dualisme eût semblé une utopie; alors que 1859 et 1866 n'avaient pas encore aidé l'autonomie hongroise et avancé le règne de l'Autriche-Hongrie, François-Joseph était venu préparer

la réconciliation, recueillir le vœu populaire, présenter aux Magyars l'impératrice Élisabeth.

Un premier séjour à Pesth nous rendit témoins d'un accueil presque sauvage en son délire, d'un spectacle original en sa magnificence.

C'était le 4 mai. Le ciel prêtait ses sourires à cette fête nationale. Les Hongrois ne se souvinrent ce jour-là que de Marie-Thérèse. François-Joseph ne se rappela que ce que la Hongrie avait fait pour sa maison.

Le caractère et le costume du peuple, la richesse et le luxe de l'aristocratie donnaient à cette journée un caractère à part. La foule qui animait les rues semées de verdure et de fleurs et se pressait aux fenêtres ornées de tapis et de guirlandes était magyare, allemande, slave et slovaque.

En Hongrie, l'Orient n'est pas loin; rien dans les pompes des cours européennes n'approche des splendeurs du cortége fait à François-Joseph à son entrée à Pesth.

Les cloches, le canon, les hourrahs, les fanfares annoncèrent l'arrivée par le Danube dont les larges quais portaient un peuple immense.

L'impératrice s'avança en costume hongrois dans l'ancienne voiture de Marie-Thérèse, attelée de huit chevaux aux harnais de velours bleu, aux panaches de plumes blanches. Elle portait avec une dignité émue une couronne de diamants posée sur un voile lamé d'or et semé de pierreries; son abondante che-

velure rejetée en arrière laissait à ses traits leur jeunesse, à ses tempes leur fraîcheur. D'abondantes larmes devaient bientôt couler de ces yeux qui souriaient à la foule. Le deuil allait suivre de près tant d'allégresse ; la mort d'une fille aînée, l'archiduchesse Sophie, devait interrompre le voyage à travers le pays.

L'empereur parut à cheval. Il ne devait se faire sacrer roi de Hongrie et ceindre à Presbourg la couronne de Saint-Etienne que plusieurs années après ; mais les plaies de la guerre étaient bandées. De nombreux bienfaits, des œuvres d'utilité publique, la création de voies nouvelles avaient endormi de mauvais souvenirs, comblé l'abîme creusé par les passions réactionnaires et insurrectionnelles.

Une idée, celle de l'autonomie hongroise, devançait l'empereur. Cette idée qui planait sur la foule et à laquelle le prince semblait répondre, lui valut une entrée triomphale.

Quand l'impératrice s'avança, ce fut dans la rue et sur le quai comme un ouragan de cris.

Les archiducs et les princes qui faisaient suite à l'empereur, la tenue splendide des équipages, des chevaux et du service, splendeur qui est à peu près la même en tous pays, n'étaient pas l'attrait de cette fête marquée du sceau hongrois. C'était, des rues au Danube que le cortége devait traverser pour se rendre au château de Bude, comme un autre fleuve de chamarrures bizarres, de carrosses éclatants, de che-

vaux ruisselants de colliers et de médailles. Ce n'était qu'un flot de princes, de magnats et d'évêques plus magnifiques que des rois ; un flot de cavaliers fièrement assis sur des montures éblouissantes de velours et de soie, ou montés à poil sur une couverture de laine, avec une corde pour étrier. Ceux-ci paraissaient comme en un tourbillon désordonné ; c'était la steppe figurant au cortége que composait, à pied, à cheval et en voiture, tout ce que la Hongrie contenait de puissant et de considérable.

Le prince Esterhazy semblait vêtu de pierreries.

Le vieux prince Bathyany était chargé de camées et de perles ; des hussards avec des peaux de tigres sur les épaules caracolaient aux portières de son carrosse.

Le cheval du comte Karoly était harnaché d'or et de pierreries. Le baron Sina, digne de sa fortune, par l'emploi qu'il en fait, étincelait d'émeraudes et de brillants. Tout cela, sans parler des Sandor, des Palfy, des Zichy et de tant d'autres. Quant au prince primat, son pesant attelage de six chevaux à queues traînantes et chargé d'écussons semblait détaché d'une toile de Van-der-Meulen.

Il y avait là, sur de petits chevaux maigres, laids et pleins de feu, des paysans de haute taille, de figure altière et d'apparence peu rassurante.

Ces hommes ont la tête petite, les épaules larges,

les cheveux flottants, le cou libre, l'expression noble et pensive. Ils portent le chapeau retroussé ou à larges bords et orné de plumes, le pantalon collant serré dans de grandes bottes, ou le caleçon de toile ample et frangé retombant sur la sandale que retiennent des courroies. Sur la tunique blanche ou rouge est un manteau semé de broderies, le plus souvent de tulipes épanouies. Ce manteau dont les plis retombent avec une majesté sculpturale leur donne un très-grand air.

Les Magnats sont de taille moyenne, mais bien proportionnée; ils ont le front haut, le geste rapide, le regard doux, les traits prononcés, l'expression fière et empreinte de franchise. Leur mise ordinaire, chapeau retroussé, tunique à brandebourgs et brodée en soutaches noires, bottes molles, culotte juste et brodée sur les coutures, a quelque chose d'élégant et de viril. Leur costume d'apparat est moins sobre de couleurs. Sur les épaules s'accroche le dolman chargé d'ornements et garni de fourrures; l'agrafe qui le retient, la plaque qui fixe l'aigrette, les boutons de la tunique, le ceinturon du sabre damasquiné d'or et dont la poignée a de fines ciselures, sont rehaussés de pierreries.

L'arrivée des souverains mettait tout cela très en relief.

Les deux villes étaient en fête. Pesth avait décoré ses palais et ses quais. Bude avait pavoisé sa forteresse et son château. Le Danube qni les sépare

était couvert d'embarcations et coulait sous le pont chargé de banderoles et de fleurs. Le soir, les collines, les montagnes s'enflammèrent ; les quais ne furent qu'une traînée de feu ; le pont s'illumina, le Danube roula des flots d'or.

CHAPITRE VIII.

Du Danube au Bosphore.

De Pesth à Bazias ce ne sont que landes désertes, pâturages sans limites, eaux stagnantes, dépôts de sels, et campagnes mamelonnées comme la surface d'une mer dont les vagues auraient pris corps. Ce ne sont que bouquets de saules, allées de peupliers, champs de blé, d'avoine et de maïs. Quelques bergers pensifs, des troupeaux de bœufs aux cornes élancées, des chevaux effarés qui s'emportent dans la plaine, troublent seuls le silence de ces solitudes; mais cette monotonie a sa grandeur, ce langage de l'infini parle à la pensée.

Une nuit étoilée enveloppait ces terrains bas, leur uniformité nous avait endormis quand Temeswar sortit des marécages.

Il fallut risquer un œil en souvenir du prince Eugène. Pour bien faire, il eût fallu en risquer deux,

d'autant que la lune baignait de ses rayons les arbres des remparts. Mais la nuit a ses devoirs, le sommeil ses exigences; Jéqnier démontra que ce serait jusqu'au matin le silence dans le repos, la pastorale dans l'infini, et qu'on ne verrait jusqu'au Danube que des bergers mélancoliques, des troupeaux sans abri, des chiens aboyant à la lune.

A cette perspective endormante l'œil entr'ouvert se referma jusqu'à Bazias.

A Bazias l'embarcadère est primitif, le paysage sévère. Le Danube coulait tranquille sous l'éclatante lumière du soleil levant, entre des collines boisées et les bruyères des rochers de la rive serbe.

Le vapeur apparaît, c'est l'*Archiduchesse Sophie*. Il a jeté son appel; la fumée décrit son arc sur la surface des eaux. L'installation se fait, et ce n'est point difficile, car la compagnie du Danube offre à ses hôtes le confort et le luxe. Le salon a de l'or, du velours et des glaces; mais les tiroirs qui servent de chambre à coucher n'ont rien de ce qui peut servir à pendre ou à poser quoique ce soit. La table est gaie, abondante et soignée; deux déjeuners préludent au dîner dont les hors-d'œuvre, les entrées, les pièces de résistance, le rôti, l'entremets, le dessert se relèvent les uns les autres avec un louable empressement. A cette table figuraient des Serbes, des Valaques, des Hongrois, des Français, des Russes, et particulièrement des An-

glais très-occupés à lire le paysage dans leur guide : ils naviguaient, personnels et silencieux, pour remplir un devoir et très-certainement par acquit de conscience.

Le capitaine, et c'est quelqu'un qu'en toute traversée il faut avoir pour soi, était doux et distingué; les passagers le tinrent en haute estime quand il leur annonça que la voie ferrée de Tschernavoda à Kustendjé, empêchée par une inondation, venait de se rouvrir, et que le très-disgracieux circuit des bouches du Danube pouvait être évité.

Le vapeur qui a quitté Bazias descend le Danube, ce roi des fleuves européens.

Sa source est modeste, mais son cours est immense. De la Forêt-Noire aux plages de l'Orient il arrose la steppe et les prairies fertiles; il court dans le désert et baigne le pied des hauts sommets. Il reflète des ruines féodales, des villes populeuses, de vieilles églises, des temples consacrés à la gloire de l'Allemagne, des couvents longtemps ouverts à la poésie, aux lettres, à l'hospitalité antique. Les bruyères et les ronces de ses rives solitaires abritent encore la vie pastorale et les mœurs primitives. Le tsigane qui a fui de l'Hindoustan pour errer en Europe esclave ou vagabond, pour y vivre en dehors du droit commun et à part des nations qui le repoussent, habite là, dans un trou, sur la berge, dans des huttes de terre, avec une peau de mouton pour lit, une bûche de bois pour oreiller; il s'y

nourrit de la farine de maïs qu'il délaye dans de l'eau, du gibier qui l'entoure et du porc qui demeure avec lui.

De nombreux troupeaux, sans autre abri que le ciel, paissent dans les pâturages et s'abreuvent dans les roseaux. Ceux qui les gardent ne connaissent pas le logis, peut-être pas le linge; frottés de graisse de mouton, vêtus de peaux de bêtes, ils vivent à pied ou à cheval dans la poussière et dans la boue. Plusieurs de ces bergers nomades, drapés dans leur manteau qui retombe avec ampleur, ont la figure douce, l'attitude contemplative, le geste classique. Ce sont bien là des enfants de race latine, des descendants des légions romaines et de la colonie laissée par Trajan dans le pays des Daces.

Les montagnes de la Suisse, de la Bohême et du Tyrol, les sommets Styriens, Esclavoniens et Croates, les Carpathes et le Balkan dominent et contrarient la marche du Danube. Les Argonautes l'ont remonté, les Romains l'ont parcouru, les Barbares l'ont suivi. Julien l'a descendu pour marcher contre Constance; l'Europe y navigue aujourd'hui pour relever l'Orient. Sur ces bords illustrés par l'antiquité et le moyen âge, par la légende et par l'histoire, ont passé la civilisation byzantine des princes du Phanar, la tyrannie des hospodars et le banditisme des Pandours.

La ligne droite est moins dans le caractère du Danube que le goût des errements aventureux, et s'il

règne sur nos fleuves, c'est plus par la grandeur que par le pittoresque.

Après Bazias cependant il précipite ses flots en des paysages agrestes, en de sombres défilés. Les collines s'élèvent, les montagnes se rapprochent, les rochers se resserrent, les sommets boisés se dressent en pyramides de pins, de hêtres et d'ormes. Ces eaux se cachent sous les broussailles, se heurtent aux obstacles, écument et tournoient sur les brisants, s'élargissent en de grands lacs enveloppés dans l'ombre de la montagne et auxquels les promontoires qui s'avancent semblent fermer toute issue.

A un brusque détour s'est présentée la ruine de Golumbacs, forteresse sous les Romains, couvent au moyen âge. Ce nid d'aigle baigné par les courants a servi de repaire à un de ces brigands fameux que les principautés danubiennes ont abrité longtemps. Quelques-uns de ces détrousseurs relevaient leur métier par des procédés délicats, laissaient un reçu bien en règle à ceux qu'ils dépouillaient et n'omettaient jamais la part des pauvres.

En face de Golumbacs, sur la rive encore hongroise et bientôt valaque, dans une paroi de rochers tourmentés et rougeâtres qui font ressortir la sombre verdure des bois, se creuse la Möckenholle. Devant cette grotte saint Georges a tué le dragon; mais il oublia d'enterrer le cadavre, et cette légèreté lui a été fort reprochée, car des insectes de toutes

sortes se donnant sur les restes du monstre de joyeux rendez-vous firent jusqu'à Widdin un grand massacre de bestiaux. Ces moustiques plus ou moins légendaires trouvent la grotte agréable, s'y enferment jusqu'au printemps et s'en précipitent tous les ans en rédoutables essaims, sans souci de la maçonnerie et en dépit de tous les efforts.

Plus loin, aux parois de la montagne, s'accroche hardie et suspendue sur le fleuve, la route romaine de Drenkowa qui suit la gorge de Kasan.

Très-redouté autrefois, ce défilé a perdu sa sinistre renommée; la vapeur en conjure les perfidies, et plus n'est besoin de cent vingt bœufs pour remorquer le bateau et remonter les courants. Le vapeur glissant avec insouciance au travers des brisants et des blocs éboulés fit retentir d'un sifflet provocateur les rochers, les montagnes et les grottes des deux rives.

Moins grandiose que la gorge de Kasan le défilé des Portes de fer avec ses eaux d'un vert profond, ses roches saillantes, ses contre-forts boisés et le mugissement du flot qui se brise sur les récifs, offre de sombres aspects, de puissantes harmonies.

Puis les rochers s'abaissent, les baies s'arrondissent, le flot qu'ont irrité les écueils s'apaise peu à peu. Sur de sauvages escarpements, en ces solitudes si éloignées de Rome, la table de Trajan parle de la gloire des légions césariennes et de l'expédition contre les Daces. Cette expédition racontée aux

siècles présents par la colonne Trajane, avait pour but de préserver la frontière romaine des incursions barbares. Trajan affirma cette pensée en construisant le pont qui devait continuer l'offensive, maintenir de l'autre côté du Danube la domination de l'empire et jeter en Dacie par des colons venus de Rome le germe de ce qui est aujourd'hui la population roumaine. Deux piles de ce pont gigantesque, œuvre d'Apollodore vantée par Dion Cassius, s'élèvent encore de chaque coté de la rive.

Au sortir du premier passage des portes et avant de s'engager dans le second, Orsova, entrepôt des marchandises qui descendent et remontent le Danube, douane autrichienne et frontière valaque, oppose ses maisons blanches aux hautes montagnes de la rive serbe et nous retient plusieurs heures en compagnie de douaniers, d'agents de police, de soldats croates et de mendiants tsiganes.

Après Orsova, le bateau faillit aborder un remorqueur, puis après les signaux d'alarme et les cris de détresse, courut sur Tschernetz dont les lumières étagées au-dessus du Danube se reflétaient dansl'eau.

Le ciel, lumineux tout le jour, s'était chargé de nuages ; la nuit devint sombre et pluvieuse ; la lecture, la conversation, le thé, le domino animèrent le salon et remplirent la soirée. Cela avait un certain air de vie à bord et de traversée sérieuse. Les cœurs sensibles se réservèrent pour la mer Noire.

Un Turc, quelque pacha de l'intérieur, embarqué à Tschernetz, mit le salon en plaisant émoi. Ce pacha gras et court, lourd avec dignité, correctement enfermé dans la redingote de la réforme, s'était gravement installé à la suite de malles gaufrées d'or, de carreaux brodés, de tapis moelleux, de pipes de velours et d'ambre, de cabas étoffés, d'écrins de maroquin rouge, de tout un déménagement pittoresque, bariolé, agréable à l'œil des touristes en quête de turbans, de tchibouks et de robes lévantines.

A première vue, ce pacha n'avait été qu'une déception ; son pantalon pareil à tous les pantalons fut un désenchantement.

On n'était pas sans avoir vu des Turcs ; on les avait connus au bal des Tuileries brodés sur les coutures. On avait même un peu dansé chez Djemil-pacha, dans sa fameuse salle tendue de satin blanc parsemé d'abeilles d'or lors de la fête qu'il offrit à Napoléon III et à Marie-Christine. Mais on s'était bercé de l'illusion que la Bulgarie donnerait comme une revanche du salon des Maréchaux. L'assemblée fut donc unanime à se plaindre des progrès de la civilisation. Heureusement le cavas domestique du pacha était là pour sauver les idées préconçues. Un cavas à la fois esclave et chambellan, à l'air martial, au teint basané, large d'épaules, haut de taille, gracieux avec fierté, souple avec noblesse. Son gilet galonné, sa culotte bouffante, sa veste soutachée

d'or apaisèrent les esprits; c'était là quelque chose du prince oriental que le salon avait rêvé.

Attentif et immobile, les yeux fixés sur son maître, tendu au moindre geste, prêt à obéir au signe le plus imperceptible, ce cavas semblait n'avoir pour mission que de vivre du regard du pacha et de lui présenter un bouquet de fleurs pour distraire ses loisirs. Au commencement tout alla bien. Le pacha respirait le parfum des jacinthes, tournait entre ses doigts les grains de son chapelet ou se tenait le pied dans la main, ce qui est en Turquie de fort bon ton et une manière très-reçue de passer le temps. Son recueillement contemplatif prit fin à la retraite des dames.

Confondant alors, suivant toute apparence, le salon du bateau avec un de ses palais, il se mit en train de se déshabiller, se lava les mains dans une aiguière niellée d'émail et d'or, passa à de bruyants gargarismes, et finalement rejeta en toute simplicité l'eau sur le tapis. Ce fut parmi ceux qui l'entouraient un sauve-qui-peut général et comme il se préparait évidemment quelque chose comme des ablutions d'un genre intime, il y eut protestation, appel au service, injonction péremptoire. Mais la placidité de ce fils d'Osman surpassa l'indignation publique. Il ne parut nullement se douter des écarts de son laisser-aller, et tandis que le cavas,la colère dans l'âme et le mépris aux lèvres, paraissait se demander si des chiens d'infidèles oseraient impunément rire

à la barbe d'un pacha, le regard indifférent du maître traduisait à notre égard la pensée que c'était là s'agiter pour peu de chose.

Certainement la licence était forte et ce pacha s'était comporté avec un sans gêne un peu turc. Mais le salon avait regretté la couleur locale ; elle lui était rendue. Puis, en pareille occurrence et une fois la faute reconnue, il y aurait eu pour des chrétiens quelque chose à apprendre dans la dignité de ce mécréant.

Au matin, le piétinement des portefaix, le bruit des caisses malmenées à fond de cale, ce va-et-vient qui crie le port, annoncèrent Widdin.

Tout le monde fut sur le pont, personne ne regretta ce lever matinal ; car la vie turque se déroulait en de riantes images sous le soleil levant. C'était l'Orient qui s'éveillait avec ses femmes voilées, ses turbans, ses robes traînantes, ses ceintures de cachemire, les longues barbes des fils de Mahomet. Il apparaissait avec ses minarets, ses maisons chancelantes, ses moucharabis, ses balcons suspendus, ses cafés baignés par le courant ; chaos pittoresque, vermoulu, né du hasard, dont on a dit : de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Le bateau fait événement pour la population de Widdin. A son passage, la ville est dans la rue, une rue d'immondices balayée par les chiens. La berge offre des groupes variés. Les femmes en babouches jaunes et en manteau vert pomme s'ac-

croupissent sur des tas de planches, sur des monceaux de charbon, s'appuient au tronc des arbres et regardent le fleuve sans paraître éprouver le besoin de faire un geste ni de dire un mot. Les hommes silencieux comme elles et assis sous les auvents, la ceinture bourrée d'armes, la pipe aux lèvres, fument et contemplent. Cette foule n'est pas parleuse. Les jeunes gens sont graves, les vieillards dignes, mais les enfants sont plus gais que leurs parents; ils se roulent sur le bord, se bousculent sur le pont, offrent des pipes, du tabac, et, sur de petites assiettes, des pâtes gluantes, du nougat, des bâtons de sucre rose. Les nouveaux embarqués ont des tchibouks et des tapis comme bagages essentiels.

Costumes, langage, monnaies, allures et confiserie, tout rappelle d'anciennes gravures, comme aussi des toiles de Decamps et de Karl Girardet.

Sur le drapeau de la forteresse se déploie le croissant de l'Islam.

Mais Widdin a disparu ; le mirage a fui. Le Danube tourne sur lui-même et n'a plus de frappant que sa grandeur et sa monotonie.

La rive bulgare a de loin en loin de petits golfes qui font port et baignent des maisons de bois. Les collines où broutent les chèvres, les falaises sur lesquelles l'aigle plane ont quelques minarets et des forteresses penchées qu'aucun soldat ne protége et qu'on abattrait avec une sarbacane. Le minaret

de Rassova se profile sur de frais coteaux. Nicopolis couche ses maisons sur la plage entre de hautes collines.

La rive valaque qui oppose la croix aux minarets et ses villages chrétiens aux bourgades musulmanes, s'abaisse au niveau de l'eau. Quelques tsiganes sortent de leurs tanières, s'élancent dans la plaine au galop de leurs chevaux, ou bien jettent leurs filets au travers du courant, glissent dans de petites barques entre les aunes et les roseaux.

Le Danube semé d'îles et vaste comme un lac roule ses flots troublés : à certains endroits l'eau fait horizon ; les contours indécis du rivage se marquent en lignes lointaines. La rencontre d'un remorqueur, ou d'une voile latine penchée sur le courant, les radeaux chargés de monde, qu'il faut croiser avec prudence pour ne pas les faire sombrer, radeaux près desquels le vapeur doit compter ses tours de roue et ralentir sa marche, le salut qu'on échange avec les barques turques bombées à l'avant et à l'arrière, étroites, élancées et riches d'enluminures, font incident dans la navigation.

Puis les courbes du fleuve changent les aspects et varient les perspectives. Ici le héron médite sur un banc de sable, là les mouettes légères effleurent la surface de l'eau ; ailleurs, quand on se rapproche de la rive, une vache dresse la tête, un buffle s'avance dans les roseaux, des chevaux hennissent, de gros oiseaux s'envolent. Les corps de garde valaques se

dressent sur pilotis ; les huttes de surveillance couvertes en chaume, surmontées d'une croix de bois, s'élèvent à vingt-cinq pieds du sol portées sur des poutrelles. Quelques maisons couvertes en bardeaux et bâties de rondins sortent des marécages. A l'horizon se profilent les bras innombrables des puits : sur leur perche transversale d'où pend une corde munie d'un seau, les corbeaux et les cigognes ont élu domicile.

Les Valaques, soldats, paysans ou bergers, vêtus d'une tunique blanche et d'un caleçon flottant, ont les cheveux noirs, la tête haute, la figure expressive. Ils campent autour des huttes en de vastes enclos ; leurs greniers aériens s'élèvent en corbeilles suspendues comme des nids. De nombreuses familles se rendent d'un village à l'autre dans des chariots attelés de buffles ou de huit à dix chevaux autour desquels les poulains gambadent.

Ce mouvement des fermes valaques, avec les canards qui barbotent, les porcs qui se réjouissent et les chiens qui aboient; ces aperçus de la vie pastorale aux lueurs dorées du couchant s'éloignent et disparaissent. La brume qui monte, enveloppe le paysage, s'irise de teintes chaudes et de clartés défaillantes. La nuit se fait; les lumières des cafés de Rutschuk tremblent sous le feuillage.

En face est Giurgevo; entrepôt de marchandises bien pourvu de cabarets. Le vapeur y fait escale.

La ville présente au clair de lune les constructions

de ses rues désertes et disloquées. Il y avait soirée dans le salon d'un rez-de-chaussée, près de la place centrale. Dans ce salon les meubles d'acajou comme les tapis de Smyrne ne manquaient pas plus que le lustre et le piano à queue ; une jeune Valaque y chantait avec âme le grand air d'Isabelle.

Le lendemain, Silistrie évoquait le souvenir des deux siéges soutenus par les Turcs. Sistova qui apparaît ensuite, fut rasée par les Russes en 1810, vit ses habitants dispersés dans le Balkan et ne garda que ses pigeons. Enfin à Tschernowoda, on quitte le bateau pour le chemin de fer de la Dobrutscha.

C'est un sentiment assez neuf que celui de prendre son billet pour la mer Noire et de livrer bataille aux monnaies et aux douanes turques. Pour la douane, cela se passa sur la route : il y eut de sa part acharnement sur les chaussures. Ces Messieurs, qui entendaient ne faire grâce qu'aux semelles trouées, ne voulaient pas de bottines neuves. Il fallut les leur reprendre des mains, les remballer de force et se convaincre, dès le début, que la violence qui perdrait le touriste dans un bureau français est d'un secours efficace pour passer les douanes turques.

Les voyages en chemin de fer dans la Dobrutscha ne se passent point comme ailleurs; on croyait être en wagon et l'on se trouve en bateau. Le Danube qui avait inondé le pays et recouvert les rails, caressait encore le marchepied des voitures, ce qui allongea le trajet en ces solitudes d'une poésie sauvage.

C'est encore le désert; c'est, comme en Valachie, la vie primitive et pastorale.

A de maigres avoines, à de pauvres champs de maïs et de blé succèdent bientôt les joncs, les bruyères et les hautes herbes. La steppe est couverte d'innombrables tumulus qui disent assez que cet air frais et pénétrant contenait déjà au temps des Romains et des hordes barbares, les germes pestilentiels que la division Canrobert a dû combattre lors de la guerre de Crimée.

La voie court dans le canal de Constance dont les crues du Danube font un marais. Les terres accumulées en tranchées, les ruines de la muraille élevée par Trajan pour couper le delta qui sépare le Danube de la mer et le protéger contre les invasions, font souvenir en ces plaines sans limites de la puissance romaine; mais ces camps retranchés n'ont pas arrêté les hordes asiatiques; Rome fut envahie.

Ce sol qui a bu tant de sang et qui recouvre tant de dépouilles humaines, manque de bras, non de de richesse. La végétation y est désordonnée; le travail en ferait jaillir autre chose que de la cigüe et des chardons.

Les aspects sont tristes; c'est la grandeur de l'infini.

De chaudes vapeurs diaprées de tons bleuâtres et de belles teintes violettes, baignent l'horizon. Le croassement des grenouilles trouble seul le silence des marais; l'aigle et le vautour planent sur les

monticules ; le gibier se cache dans les herbes ; quelques troupeaux nomades errent dans ces landes où les loups ne sont pas moins redoutés que les Bachibouzouks.

La lumière est éblouissante, les teintes sont harmonieuses.

Des huttes couvertes de terre et de roseaux abritent quelques familles tartares qu'on voit campées autour des puits et qu'on dit fort douces, quand l'envie ne les prend pas de brigander un peu. Des bergers en sayon de toile gardent leurs moutons; sur les plateaux s'égayent de jeunes poulains. Des chariots attelés de buffles s'avançent paisiblement ; quelques femmes d'une mise absolument tartare tirent de l'eau des puits. Dans l'espace se profilent de fougueux cavaliers qui troublent la méditation des cigognes et des hérons ; ils animent de leur course emportée ce mélancolique paysage piqué de crânes de vaches et de squelettes d'animaux blanchis par le soleil.

Mais le sol se relève, le terrain s'affermit, les flaques d'eau disparaissent, l'air est plus vif. Au pied des hautes falaises dort la mer d'un bleu doux et tranquille. Kustendjé s'avance sur le golfe, au sommet d'un promontoire qui s'enfonce dans les eaux.

Kustendjé battue par les vents qui soufflent sur l'Euxin, détruite par les Russes, brûlée par les Bachibouzouks, se relève de ses ruines et projette sur la

falaise ses maisons faites pour la plupart des pierres de Constantia. Quelques fragments de colonnes, quelques nobles débris cachés dans les broussailles dénotent l'antique origine de la capitale du Pont où Ovide exilé pleura la cour d'Auguste. Il est vrai qu'une demi-douzaine de villes ont prétendu à l'honneur d'avoir vu couler les larmes du poëte, malgré le soin qu'il a pris de peindre de couleurs peu flatteuses les lieux qui le tenaient loin de Rome.

Mais, et tel est l'empire des préoccupations personnelles, ce ne fut point le malheur d'Ovide qui absorba nos pensées Elles tendaient au *Vorwärts*, immobile dans le port. Cette immobilité qui n'est pas le caractère distinctif de la mer Noire, fit la joie du wagon.

La voie qui serpente jusqu'au rivage s'arrête au port, où les douaniers en turban, en babouches, la pipe aux lèvres, tentèrent de nouvelles entreprises contre les chaussures neuves; mais là aussi nouvelle insurrection et marche triomphale jusqu'au vapeur dont le salon est pourvu d'albums, de vases de fleurs et de journaux qui ne sont pas du jour.

L'avant du *Vorwärts* faisait tableau.

Des Turcs et des Lévantins, en robes pistache, la ceinture pleine d'armes, avaient gravement déroulé leurs tapis, installé leurs aiguières, étalé l'attirail nécessaire aux Osmanlis. Comme le soleil couchant embrasait l'horizon et dorait les falaises, ils préludèrent à la prière par de consciencieuses ablutions.

Puis, s'orientant du côté de la Mecque, passant de gestes solennels à de forts balancements, ils se prosternèrent avec une humilité recommandable à tous les cultes. Leur recueillement arrêta le sourire prêt à éclore à la vue du mouvement que se donnaient leurs pouces, très-occupés à passer des oreilles à la ceinture et de la ceinture aux oreilles. Un repas silencieux et de mets inconnus, avec dessert de noisettes et de nougats, suivit la prière; le tchibouck suivit le repas, la lueur des pipes brilla quelques instants dans l'ombre. Puis les turbans se déroulèrent, le pont se meubla de ballots vivants, entièrement confiés à la discrétion publique.

La côte s'éloigne, les falaises disparaissent, le flot qu'allumait le soleil se revêt de teintes froides. La lune se lève et argente de pâles rayons le sillon d'écume qui s'ouvre et se referme. Au loin apparaît, comme une étoile à l'horizon, le phare de Kustendjé.

Tout semble dormir.

Le chant monotone des matelots, le froissement des roues, le bruit de la machine, le mouvement du navire dans le flot qui ondoie, troublent seuls la solitude des eaux et le calme de la mer. A se voir ainsi entre le ciel et l'eau on se trouve bien petit, on sent que Dieu est grand.

C'est partout l'immensité. Au-dessus celle du ciel étoilé, au-dessous celle de la mer profonde; de cette mer qu'ont passée tous les âges, qui n'a rien gardé

d'eux, dont le flot se joue éternellement sur les vies qu'il a fauchées.

Mais la houle du large se fait un peu sentir et donne à la pensée une mélancolique tournure. Le vent ne souffle point, il chante dans les cordages, et les résolutions héroïques fuyent peu à peu de concert avec la poésie.

Le navire ne gémit point, les parois ne craquent pas, rien ne se disloque, la vaisselle ne roule nulle part, les garçons expérimentés dans l'espèce et qui ont fait une étude approfondie du cœur humain, ne courent point affairés et narquois à ces récipients de forme inquiétante que sollicitent les estomacs susceptibles.

Les vagues ne déferlent pas avec fracas, mais la lame ondoie avec une majesté bien imposante. La mer soupire seulement, mais avec une profondeur un peu trop solennelle. Elle ne fait que palpiter, mais avec de grandes manières qui ont dans le cœur des ramifications malsaines.

Les attitudes revêtent un genre penché; les postures deviennent véritablement affligeantes; le premier coup de tangage inspire des doutes très-nettement accusés sur les charmes de la navigation et donne positivement à connaître les amertumes de la vie maritime.

Le souper, admis sans discussion, prend des allures détournées; le beefsteak se mutine, le thé reste incompris, les natures rebelles s'insurgent tout à fait.

Oh ! Neuchâtel, pourquoi t'avoir quitté !

Douces soirées de l'ami Würflein, poétisées par le piano de Lenz, pourquoi vous avoir dit adieu ?

Le salon de Paul-Henri, orné par la Russie, ne se dérobait point ; sa dormeuse et son divan laissaient le cœur en place ; le thé fumant de son samowar ne courait pas les aventures.

Buffon n'avait-il pas découvert que le mouvement de la mer est imprimé par une force qui s'oppose à sa tranquillité, et que ce mouvement durerait autant que la lune qui le motive ?

Ah ! que les Grecs avaient raison de tenir l'Euxin pour l'extrémité du monde et de ne l'entrevoir que dans le lointain fabuleux du voyage des Argonautes !

Horace avait d'ailleurs prévu que les splendeurs du *Vorwärts* ne le garantiraient pas de la perfidie des ondes :

.... Quamvis pontica pinus es
.... Sylvæ filia nobilis es....

« Né sur les montagnes du Pont, fils d'une illustre forêt, tu te vanterais en vain de ton origine et de ton nom. La peinture de la poupe ne rassure point le nautonnier timide. »

Cette ode au vaisseau de la République a heureusement son correctif dans celle au navire de Virgile en partance pour Athènes :

Sic te diva potens Cypri....

« Que la puissante déesse de Chypre et les astres

brillants, frères d'Hélène, te guident sur les flots! Que le père des vents ne donne la liberté qu'à Iapyx. »

Cette classique invocation eut du succès, le *Vorwärts* nous berça le reste de la nuit sans trop d'extravagance dans le pays des songes.

C'est le matin.

Le soleil brille. La mer tranquille reflète l'azur du ciel. La côte apparaît, les promontoires se dessinent, l'Europe et l'Asie se présentent séparées par le Bosphore.

Les Cyanées, redoutées de la fable, furent franchies sans malheur. Le *Vorwärts* mit à passer entre elles moins d'héroïsme qu'il n'en fallut à l'Argo de Jason. Car ces roches traîtresses ne s'entr'ouvraient alors que pour étreindre le navire qui osait les affronter. Aujourd'hui elles ne sont plus mobiles et tiennent à la terre par de solides attaches, que l'eau couvre d'écume.

Les châteaux d'Europe et d'Asie ouvrent le gai courant qui glisse jusqu'à Stamboul. Les falaises sont déchirées, les coteaux sont agrestes, de frais vallons se perdent entre les collines boisées. Les pins élancés s'inclinent sur les baies solitaires. Ce paysage romantique prélude à tous les enchantements.

A la mélancolie des rochers qui se dressent, des forêts qui ondulent sur la plage, vont succéder les couleurs éclatantes, les prismes étincelants.

Déjà les hameaux se baignent à l'ombre de la

montagne; la nature, grande et sévère au sortir de la mer Noire, se revêt d'aspects variés. Déjà l'eau d'un bleu transparent reflète les minarets, de blanches mosquées brillent dans le feuillage, d'élégantes fontaines murmurent sous les platanes. Les dauphins se jouent dans le sillon ouvert par le vapeur, s'élancent après les caïques dont l'azur est semé, étincellent autour des voiles qui se penchent sur le flot.

Les villages se multiplient, les jardins se projettent, les maisons et les palais peints de bleu, de vert et de rose, s'étagent, se couchent dans la verdure ou surplombent le Bosphore. Les sycomores et les cyprès gardent les tombes dorées des cimetières musulmans et se mêlent aux ruines qui descendent au rivage.

Sur les quais, la vie turque se déroule. La nouveauté des costumes comme la variété du mouvement y fixent les regards. Sur le ciel bleu se détachent les grilles du palais du sultan, ses sculptures, ses escaliers de marbre.

Dans la brume légère brillent les îles des Princes. La mer de Marmara et la Corne d'or entourent d'une ceinture lumineuse les kiosques, les jardins et les murs du sérail. Scutari projette son cap. La tour de Léandre sort de l'eau bleue. De chaudes vapeurs baignent Sainte-Sophie et enveloppent les collines qui ont vu naître Byzance.

Stamboul apparaît dans une lumière dorée; c'est la reine de l'Orient qui se lève du sein des eaux.

CHAPITRE IX.

Galata.

Constantinople apparut en rêve au fondateur de l'empire ottoman comme un diamant entouré d'émeraudes et de saphirs. On sait qu'à l'intérieur le diamant tourne au strass; mais de la mer la vision continue, et à l'aspect des trois villes qui sortent des eaux, des coupoles qui étincellent, des minarets qui s'élancent de verdures étagées, à l'aspect des mâts innombrables qui couvrent la Corne d'or et des navires qui mouillent jusque sous les croisées, la réalité passe le rêve.

Ce n'est point la physionomie vulgaire et monotone de nos villes européennes, avec leurs longues cheminées, leurs toits gris ou rougeâtres, leurs faubourgs de guinguettes. C'est un dessin charmant qu'on a devant les yeux; c'est une toile exquise de mouvement et de couleur.

Mais le touriste, curieux de sa nature, pressé de jonir, a hâte de quitter le navire et de descendre à terre pour se jeter dans ce fouillis de palais et de villas, de bazars et de mosquées perdus dans le feuillage, épars sur les collines, baignés par le courant. Il a hâte de toucher du doigt ce mirage qui va fuir et de porter à ses lèvres cette coupe enchanteresse.

C'est là qu'est la désillusion.

Débarquer dans le port d'une grande ville est partout une affaire; mais en Orient c'est à la fois un labeur et un péril, grâce aux offres de service qui s'imposent aux arrivants, grâce aux bateliers qui se disputent, aux officieux qui s'imposent, aux cicerone qui se débattent, aux commissionnaires d'hôtels et de logements garnis qui essayent sur vous tous les dialectes de l'univers; grâce enfin et surtout aux empressés qui se chargent de vos malles et vous débarrassent de vos effets avec un sans-façon qui ne laisse pas que d'inquiéter.

Il est inutile de chercher à se défendre; la résistance ne sert qu'à affirmer l'agression. On s'échauffe sans profit, et comme on ne se rebiffe que pour se soumettre, autant vaut se rendre tout de suite. Le mieux est de désigner promptement un canot daus le flot de ceux qui entourent le vapeur, de ne point trop discuter sa rançon et de se livrer au plus vite pour échapper à l'abordage.

On débarque à la douane en peine de ses colis,

essouflé, fort en colère; puis tandis que la main s'ouvre pour adoucir les préposés, les pieds s'établissent dans un cloaque d'ordures, les jambes s'embarrassent dans des familles de chiens.

Enfin on monte vers Péra, on arrive sain et sauf à l'hôtel des Colonies, dans une vaste pièce en saillie sur la rue. Cette pièce tout en portes et en fenêtres, ornée de draperies flottantes et d'un divan bleu de ciel, est meublée d'une table qui ne tient guère et de deux chaises qui ne tiennent plus du tout.

Cela s'appelle un salon. On l'accepte à cause de sa couleur locale, d'autant plus que l'hôte, qui a passé hôtelier après avoir cuisiné chez M. de Thouvenel, consent à une commode timidement réclamée.

Par le beau temps l'installation a son prix. Mais quand le vent se lève, quand le ciel s'assombrit, quand de brusques tempêtes accourent de la mer Noire, cela n'est pas tenable. Les portes s'ouvrent, les volets battent, les draperies s'agitent, les fenêtres gémissent : on se sent à tous les airs; et comme les braseros, dont il se dégage au moins autant de migraine que de chaleur, remplacent les poëles et les cheminées, il ne reste pour se réchauffer qu'à se souffler dans les doigts ou à se mettre au lit.

Comme construction, c'est plus aérien que solide : c'est léger comme un chalet d'opéra-comique; et la paroi de bois peint qui sépare de l'extérieur ne garantit pas plus du bruit que de l'air. Vous êtes dans la rue et la rue est chez vous.

Tout cela ne s'entrevit pas du premier jour. A notre arrivée le temps était radieux, le ciel étincelant : à peine dedans, on fut dehors.

La grande rue de Péra sur laquelle cet appartement est suspendu comme une lanterne serait une ruelle en France; elle est étroite, sale, sans vue, et l'on s'y occupe à se garer des trous et des immondices sans se douter des collines verdoyantes qui descendent au Bosphore, sans rien apercevoir des coupoles bleues, des mosquées blanches, sans avoir le moindre soupçon des sommets neigeux de l'Olympe qui s'estompe dans les vaporeux horizons du golfe de Nicomédie.

On se rattrape tout de suite sur la tour de Galata de ce qui manque à la rue de Péra.

Cette tour qui s'élève au centre de la colline, embrasse le panorama des deux mers et des trois villes. A ses pieds brille la Corne d'or qui, sillonnée de caïques, couverte de vaisseaux, baigne mollement les sept collines d'où ruissellent vers le rivage des maisons gaiement badigeonnées.

Au premier plan les toits s'amoncellent, les rues serpentent; sur les ponts se croise la population de deux mondes. En face, les collines que baigne la Corne d'or ondulent sous le soleil couchant revêtues de teintes chaudes et graduées; les gorges profondes, les ravins déchirés qui les séparent débordent de figuiers, de cyprès et de lianes enlacées.

Du côté du couchant, à l'extrémité du golfe, s'é-

tendent la terre sainte d'Eyoub et les eaux douces d'Europe.

Du côté opposé, le Bosphore d'un bleu profond, animé de voiles blanches, accourt de la mer Noire, fuit vers la Propontide entre le cap de Scutari et la pointe du Sérail qui découpe sur le ciel les silhouettes de ses dômes, de ses minarets et détache du flot ses mystérieux ombrages.

Il y a dans cet ensemble une majesté qui frappe, dans l'infini des détails une richesse, un mouvement qui enchantent.

Au lieu de ses anciens vignobles, la colline de Galata a maintenant des bureaux, des agences, d'innombrables comptoirs; et cela par le fait des Gênois, colonisateurs de l'Orient, rivaux des Vénitiens, que toutes les marines marchandes de l'Occident ne tardèrent pas à suivre.

Le long de la Corne d'or qui sépare Galata de Stamboul, les tavernes, les tripots et les bouges foisonnent en d'infectes ruelles qu'habite une populations douteuse d'Ioniens, de Maltais et de Dalmates. La rue étroite qui aboutit au pont, rue de changeurs, formée de maisons solides, aux portes massives, aux fenêtres prudemment défendues, est étourdissante de bruit et sans cesse encombrée.

La spéculation s'agite à Galata; l'amour du lucre s'y démène; le taux exorbitant du change, amorce de la cupidité, source de nombreux désordres, a amené le gouvernement au retrait du caïmé, ou pa-

pier monnaie turc; retrait qui a lourdement chargé le budget de l'Etat.

Le touriste approvisionné d'or pouvait réaliser de notables bénéfices, mais ces transactions devenaient illusoires sans une étude préliminaire des chiffres turcs, étude indispensable à l'échange de l'or contre le caïmé. En mai 1862, la monnaie courante était presque invisible; les plus minimes emplettes se payaient en papier; chaque marchand de Péra se fabriquait lui-même des billets de banque sous forme de petits carrés de carton de toutes couleurs. Ces cartons avaient cours partout si la maison jouissait d'un crédit assuré; mais si elle passait pour embarrassée ou imprudente, il ne restait aux détenteurs de ces banknotes qu'à les dépenser dans les magasins qui les avaient émises.

La tour de Galata abrite les veilleurs de nuit dont la mission n'est pas une sinécure dans une ville de bois qui se chauffe avec des braseros; dans une ville où le tchibouk s'allume du matin au soir avec une nonchalance tout orientale; où les garçons de café courent aux consommateurs avec des plateaux chargés de braises et des pincettes armées de charbons ardents. Aussi, et à défaut de la peste qui a quitté Constantinople, l'incendie lui est-il resté fidèle.

De cruels optimistes ont cherché à prouver que ce n'était point un mal; que ces purifications sommaires qui nettoient des maisons vermoulues et des

vêtements séculaires sont un bénéfice plus encore qu'un malheur, et donnent au mouvement des bazars une impulsion utile.

La sobriété, l'économie, l'indolence des Turcs s'arrangent d'un mobilier peu luxueux, facile à remplacer. Quelques poteries, des verres, des plateaux, des cuillers de bois, quelques ustensiles pour cuire, un divan pour s'étendre, des nattes pour se coucher, tel est l'ameublement ordinaire de ces maisons peintes en rouge ou en jaune, munies d'élégants grillages, séparées les unes des autres, dans les quartiers éloignés, par de petits jardinets de géraniums et d'aloès. Ces maisons semblent à peine capables de résister au vent. Leurs poutrelles qui sont faites pour flamber appellent l'application de ces sentences du Coran que la piété musulmane grave au-dessus des portes, sentences destinées à rappeler la fragilité des biens terrestres et l'inconstance des plaisirs de la vie.

L'effroyable incendie qui, le 5 juin 1870, a désolé Constantinople et détruit une partie de Péra, n'a que trop rappelé la vérité de ces avertissements.

Que de gens pour qui le soleil levant n'avait que des sourires et auxquels à son couchant il ne restait que le désespoir !

Que d'existences qui s'étaient au matin éveillées dans la richesse, se virent le soir en face de la misère !

Que de cœurs ouverts, à l'aurore de cette journée,

aux douces affections qui font aimer la vie, se trouvèrent à son déclin plongés dans la nuit de l'isolement!

Le feu qui avait éclaté vers midi dans la maison d'un boulanger, un peu au-dessous de l'église arménienne, prit en quelques instants, sous l'action du vent du nord, un développement qui défia l'intelligence et neutralisa toute énergie. Les flammes se précipitant par bonds de trois à quatre cents mètres enveloppèrent plusieurs quartiers à la fois, s'alimentèrent de ces maisons de bois, se répandirent comme un fleuve infranchissable et changèrent en fournaise la moitié de Péra.

Palais, théâtres, écoles, hôtels, hôpitaux et ambassades s'écroulèrent, écrasant et brûlant de leurs débris enflammés ceux qui cherchaient à emporter quelque chose ou à sauver quelqu'un. Le palais d'Angleterre construit en pierre, entouré d'un jardin, ne put préserver que ses archives et son argenterie. Aux consulats d'Amérique, de Portugal et d'Italie, tout fut anéanti. L'hôpital Allemand-Suisse perdit des malades, des infirmiers, des sauveteurs.

Des enfants surpris dans leurs écoles y furent brûlés.

Comme le taureau de Phalaris, Péra tenait ses victimes enfermées dans un cercle incandescent. Ceux qui avaient pu fuir tombaient atteints par les flammèches, blessés par les éclats de bois, étouffés par la fumée ou tués par les voleurs. Car aucun fléau ne devait manquer à ce désastre; le brigandage, le

viol et la folie s'abattirent dans l'affreuse mêlée de ceux qui se jetaient dans le feu en croyant en sortir, qui se cramponnaient à la vie et la voulaient au prix de celle des autres ; de ceux qui cherchaient à profiter du désordre pour satisfaire leurs passions ou leur cupidité ; de ceux aussi que leur tendresse affolait ou que leur dévouement devait tuer. Une femme en grande toilette, les cheveux épars, fuyait avec une chaise qu'elle tenait serrée sur sa poitrine, la prenant pour son enfant.

L'Europe a répondu généreusement à l'appel fait à sa pitié par le cri d'angoisse qui s'éleva du Bosphore. Les Musulmans eux-mêmes, tout en reconnaissant dans ce sinistre le doigt vengeur d'Allah, ne sont pas restés en arrière : leur cœur s'est ému ; les imans les ont autorisés à louer à des chrétiens les logements dont ils pouvaient disposer. Le sultan qui avait essayé en vain d'atteindre le lieu du désastre et que les flammes avaient repoussé, mit à la disposition des incendiés tentes, casernes, ambulances militaires, tout ce qui pouvait servir, guérir ou abriter : la municipalité se chargea des approvisionnements.

Le grand et le petit champ des morts ont reçu des milliers de personnes qu'aucun toit ne protégeait, qu'aucun ami n'avait recueillies.

L'incendie qui les a ruinées a dévoré plusieurs centaines de millions, dépeuplé cent cinquante hectares de terrain, détruit quatre mille maisons, blessé plus de cinq cents personnes. De l'amas de ruines effon-

drées, de squelettes d'animaux et de tronçons informes dont se dégageait l'âcre et nauséabonde fumée des chairs calcinées par le feu, on a retiré plus de douze cents cadavres. La colonie Allemande-Suisse a compté à elle seule deux-cent-cinquante victimes.

La catastrophe de Péra avait eu lieu le 5 juin.

Le 11 juillet suivant un nouvel incendie détruisait quinze cents maisons des quartiers pauvres de Stamboul.

Entre deux, et pour que la mémoire de Mahomet n'eût pas à souffrir du malheur des chrétiens, le feu, cet élément qui venait d'amonceler tant de ruines et devait encore causer tant de douleurs, le feu s'était allumé en signe de réjouissance ; de brillantes illuminations célébrant l'anniversaire de la naissance du prophète avaient enveloppé d'une traînée lumineuse les deux rives du Bosphore.

CHAPITRE X.

Galata (suite).

De Galata à Péra l'ascension est rapide, glissante, empêchée par les chiens, suffisamment pourvue de couleur locale en fait de poules mortes et de chats crevés.

Les chiens qui font partie du service public de la ville en sont les balayeurs et un peu la police. Distribués par cantons n'ayant d'autre domicile que la rue, ils passent pour épouser les passions des habitants de leur quartier. On les dit rampants à Péra, voleurs à Galata, rapaces au bazar et au port, fanatiques à Eyoub, farouches et agressifs dans le voisinage des murs et des Sept-Tours. Ils ont en général le museau pointu, l'air fin, le corps maigre, les formes dégradées, le poil roux, les dents blanches et aiguës. Leurs aboiements sont féroces, mais leur humeur est douce, leur attitude poltronne : l'apparence

d'une pierre à leur adresse affirme leur lâcheté. Ils choisissent de préférence le milieu des places ou l'endroit le plus fréquenté des rues pour s'y culbuter en famille, pour étaler au soleil leur passivité et leurs langueurs. Ils ne se déplacent qu'à la dernière extrémité. Les déranger est une affaire ; les Turcs y regardent, les chevaux s'y refusent ; et plutôt que d'attendre leur bon vouloir, le mieux est souvent de composer avec les cercles et de louvoyer parmi les groupes.

Pour les Musulmans ces bêtes ont des égards; mais, sauf à Péra dont l'esprit de tolérance les a un peu gagnés, leur mépris pour les chrétiens n'égale que celui des sectateurs de Mahomet; ce serait mettre ces derniers en joie que de s'exposer, en cherchant à forcer le passage, à des poursuites et à des aboiements. Dans les rues éloignées et absolument turques, se commettre avec les chiens serait une imprudence ; le fanatisme de la race canine qui pullule à Stamboul a donné lieu à plus d'une note diplomatique.

Mahmoud II crut reconnaître chez ces dogues comme un reflet des prétentions des janissaires qu'il était en train de supprimer; il voulut s'en débarrasser, et n'osant pas les faire abattre, sur l'avis du grand muphti qui invoqua le Coran, il résolut leur exil dans l'île de Proti. Mais le bateau contrarié par le vent ne put y débarquer sa cargaison de caniches; le peuple, aux regrets des balayeurs et des gardiens

qui secondaient son insouciance, vit là le doigt de Dieu : ce firman de déportation tomba sous le cri de l'opinion.

Ces chiens, formés en république et classés par tribus, ont une histoire à eux, des mœurs particulières : ils ont en droit commun comme en géographie des notions absolues, des principes inflexibles. Malheur à l'ignorant qui viendrait à les enfreindre et se risquerait hors des limites du territoire assigné à sa tribu ; il serait aussitôt traqué, mordu, harcelé : de tous les coins, de tous les trous, de toutes les portes, une meute offensée s'élancerait à sa poursuite. Ce serait une guerre d'extermination.

En temps ordinaire, au contraire des hommes qui respectent les morts et n'en veulent qu'aux vivants, les chiens d'un même canton ne se tuent point entre eux, vivent en bonne harmonie, s'entr'aident les uns les autres, protégent les petits, les vieillards, les infirmes, ne s'attaquent qu'à leurs morts qu'ils dévorent par esprit d'ordre et pour utiliser ce qui serait perdu.

On ne peut descendre à Top-Hané ou remonter à Péra sans les voir fiévreusement occupés à secouer de vieilles savates, à tirailler de boueuses carcasses, à plonger leur museau dans d'infects ramassis ; la pluie se charge de leurs restes. Ce genre de nourriture les rend nauséabonds et malsains : chez eux la rage est assez rare. Mais à courir les aventures aux abords des boulangeries et sous les étaux des bou-

chers, les plus osés subissent des affronts et attrapent des coups qui les privent de leur queue, d'une jambe ou d'une oreille ; les disgrâces qu'ils ont encourues laissent leurs plaies béantes et leur échine à découvert.

Quelques rares maisons les entretiennent, mais en général leurs maladies sont ignorées, leur vieillesse est méconnue. On ne les achève jamais, même quand la gale les ronge jusqu'aux os. Le pavé qui les a vu naître est le témoin de leur fin misérable.

Quand on a réussi à enjamber les chiens qui se lutinent ou font la sieste, sans leur marcher sur la queue, sans leur luxer une patte, il y a encore les *hammals* dont il faut se garer.

Leur cri guttural de *Guarda* avertit de se ranger : on ne gagnerait, en se trouvant sur leur chemin, qu'à être acculé au mur ou jeté dans quelque trou. Et vraiment il n'y aurait pas à s'en plaindre ; car à les voir chargés comme des mulets, pliés sous les cargaisons énormes qu'ils ont emmagasinées sur leurs coussinets de cuir, on s'explique aisément que ce soit aux autres à se ranger. Si un obstacle faisait broncher le hammal, il risquerait fort de ne plus se relever.

Pour la force musculaire ces portefaix sont de vrais phénomènes : Théophile Gauthier les appelle des chameaux à deux pieds et sans bosse.

L'état des rues, peu favorable aux chariots ni même aux charrettes, ne permet guères que des

transports à dos d'homme ou à dos d'âne ; les hammals de Constantinople y tiennent lieu de chevaux percherons.

Pour porter sur de longues perches de lourdes barriques ou des balles gigantesques, ils se mettent huit, douze ou seize ; et alors gare à ceux sur lesquels ils débouchent au détour de quelque rue étroite.

Ces hammals, ordinairement turcs ou arméniens de l'Anatolie, sont une des classes intéressantes des nombreuses associations qui exercent dans les rues de Constantinople des métiers ambulants. Ils ont les jambes grêles, le torse athlétique, un cou de taureau, l'expression douce et intelligente, les mouvements souples et vigoureux. Leur ardeur au travail n'égale que leur sobriété et leur économie ; ils ne se croient point tenus comme les portefaix de nos villes aux jurons et à la grossièreté.

L'ivrognerie ne les abrutit pas, quoique l'usage du raki ou eau-de-vie de grain commence à tourner, pour quelques-uns d'entre eux, l'interdiction du vin ; mais la plupart ne boivent que de l'eau, ne se nourrissent que de légumes.

Ils ont la poitrine et les jambes nues ; leur taille est serrée dans un châle qui retient une culotte bouffante.

Autour du bonnet rouge s'enroule un morceau de toile blanche. Leurs pieds, qui ne sont pas petits, se perdent dans de vastes babouches ; à leurs épaules



s'accroche une veste qui étale la gloire passée de broderies dont le vert pomme est désillusionné, dont le jaune canari a passé par des chagrins. L'étoffe a revêtu des nuances qui emportent la couleur, les coutures accusent de regrettables défaillances.

C'est déchiré mais ce n'est pas ignoble. C'est rapiécé, mais c'est original ; sans parenté aucune avec l'habit râpé et le chapeau graisseux des balayeurs de Londres, sans la moindre affinité avec les guenilles des mendiants de Paris. Sous l'éclat défraîchi de leur costume, ils n'ont rien qui apitoie et gardent dans leur labeur une dignité particulière.

Si l'on échappe aux hammals, il faut prendre garde aux *cafedjis* qui portent sur eux tout ce qui est nécessaire pour confectionner et servir le café.

Il y a aussi les porteurs d'eau dont la démarche imprime aux outres pleines de liquide des allures agitées ; puis les marchands de poissons avancés dont les paniers suspendus comme des balances frôlent les jambes des promeneurs. Quant aux marchands de puddings, de confitures et de sorbets, leur fragile plateau porte tout leur avoir ; il serait désagréable en le heurtant de se le verser sur la tête.

Il faut éviter encore de se commettre avec les fournisseurs de chandelles jaunâtres, huileuses, point inodores ; comme aussi avec les vendeurs de foie de mouton qui accrochent à de longues baguettes leurs comestibles sanguinolents, ambition des chiens et

désespoir des chats qui hurlent, miaulent après et dont les ardeurs inassouvies émeuvent quelques bonnes âmes.

Galata est bien pourvu de bains ; de ces bains turcs qui nettoient de toute souillure, vous laissent blanc comme neige et luisant comme du marbre.

On n'y passe point à la légère, et il ne faudrait pas croire qu'on les prenne pour s'amuser, ce que donne tout de suite à pressentir un simple coup d'œil jeté dans ces laboratoires chauffés à cinquante degrés ; dans ces étuves dont la vapeur vous écœure et vous aveugle, où de grands gaillards barbus et moustachus étirent le patient comme au temps de la très-sainte inquisition, l'échaudent comme des écrevisses et l'étrillent comme un cheval.

Ce simple aperçu nous parut suffisant ; mais pour les Turcs, ces bains sont un délassement en même temps qu'un devoir. L'architecture des maisons de bains est agréable ; les dômes, les coupoles et les colonnes d'albâtre n'y manquent pas plus que les fontaines de marbre autour desquelles les exécuteurs qui vous ont emmailloté comme un bébé, dilaté comme un gant, massé à faire rendre l'âme, vous offrent la pipe, les sorbets et le café. Après ce repos et ces rafraîchissements, les garçons baigneurs recommencent de plus belle, retournent le sujet, lui font craquer les articulations, le savonnent à outrance, lui enlèvent à grand renfort de pierre ponce

les durillons et autres choses dont il ne se doutait point.

Enfin, quand on a suffisamment passé par l'eau bouillante et par l'eau froide, on se lève, on se secoue, on s'essuie et on emporte, au dire des Turcs, un brevet de santé.

Près des bains, et plutôt à Stamboul qu'à Galata et à Péra, se trouvent souvent les *khans* ou caravansérails, qui tiennent lieu à la fois d'hôtels, de magasins et de bourse ; bourses tranquilles et n'ayant rien de commun avec les furieux débats de la corbeille de Paris.

La plupart des transactions s'y font par les Persans, plus doux encore que les Turcs, et chez lesquels l'urbanité et la finesse aident les capacités commerciales et l'apreté au gain. Leur regard observe et caresse, leur bouche invite et sourit. Ils ont la taille haute, la physionomie expressive et distinguée. Le long bonnet d'astrakan, de forme conique, fait encore ressortir leur pâleur. Leur esprit attentif et souple calcule toujours. Ils ont en général le monopole des châles rayés, des tapis moelleux aux dessins brillants et de couleurs impérissables.

Dans les caravansérails qui abritent tous les costumes et toutes les races, l'installation est primitive, l'étalage peu ambitieux.

Assis au centre d'une vaste cour, à l'ombre des sycomores qui abritent des monceaux de malles, de ballots et de tapis en rouleaux, les marchands ou-

vrent leurs coffres et déployent leurs tissus ; si l'acheteur n'en veut pas il les referment et les replient, sans trahir un mouvement d'impatience, sans que leurs lèvres témoignent autre chose qu'une bienveillance extrême.

N'essayez pas de marchander ; un éclair de dédain sillonnerait leur regard, car si les Persans n'ont pas l'air pressés de vendre, ils sont tenaces dans leurs prix ; leur douceur apparente ne doit pas donner le change sur leur cupidité.

Comme hôtellerie, le caravansérail n'épuise pas le confort ; le service n'y est pas compliqué.

De petites cellules blanchies à la chaux, dans lesquelles il faut pourvoir à sa nourriture et apporter son matelas, donnent sur des galeries superposées, ouvertes sur la cour. Autour des piliers qui soutiennent ces élégantes arcades s'enroulent des traînes de vigne et de chèvrefeuille. L'eau qui murmure dans des vasques de marbre poétise ces comptoirs, ces vastes entrepôts où les transactions se font avec peu de paroles et beaucoup de café, où tout se passe avec une sorte d'indifférence silencieuse qui semble faire partie de la vie orientale.

L'impassibilité des Turcs se cache sous leur douceur ; le respect d'eux-mêmes enveloppe leur apathie.

Le mouvement les inquiète, le progrès les ennuie, la discussion les lasse. Le Coran, imprégné de poésie et de nobles pensées, endort les aspirations, main-



tient l'engourdissement. Pourquoi s'agiter? Allah y pourvoira. Pourquoi changer? Allah est immuable. Pourquoi lutter? Le destin est inflexible.

Le fatalisme qui est comme la base de l'idée religieuse des Turcs, qui est dans leur caractère, dans leur éducation, éloigne de toute culture, absorbe la liberté, mêle à la crainte de Dieu qu'on doit aimer et auquel il faut plaire, la satisfaction des instincts animaux que sollicite l'oisiveté.

Leur quiétude se double de leur confiance dans les divines miséricordes. Les petites facilités de la polygamie ne sont qu'un avant-goût du paradis approprié par Mahomet au tempérament d'un peuple contemplatif, sensuel, orgueilleux, ennemi de l'abstraction, facilement heureux, et qui trouve le bonheur et le contentement d'esprit dans la possession d'un harem, de belles armes et de beaux chevaux. C'est là ce que laisse apparaître le mirage des plaisirs célestes promis aux enfants du prophète, plaisirs dont le Coran s'occupe au moins autant que de la vertu qu'il faut pratiquer pour les acquérir. Ces délices éternelles ne sont d'ailleurs que le résumé des trois jouissances essentielles de la vie turque : la verdure, l'eau vive et la beauté.

Les touffes de roses, a dit Mahomet, les palmiers, les orangers, les arbres odorants, le murmure des fontaines semblable à la musique, tout cela n'est rien auprès des divines et ravissantes houris qui attendent le vrai croyant.

Le Coran prêche le déisme, un Dieu tout-puissant et éternel, un culte qui sourit à la gloire, sollicite l'ambition, promet la volupté. Il exalte la mission et les mérites de son prophète, de ce prophète législateur et conquérant qui sut parler à ses adeptes le langage de leurs besoins en leur annonçant le Dieu d'Abraham, père d'Ismaël, que les Osmanlis vénèrent comme l'auteur de la race arabe.

La légende orientale entoure la figure du patriarche de cette poésie lumineuse qui éclaire leur littérature et qui est au fond de leur âme.

Né d'une infraction aux volontés du roi Nimbrod, qui par suite de fâcheux présages avait interdit les nouveaux-nés, l'enfant Abraham caché dans une caverne fut nourri par les anges et ne sortit pour la première fois de sa retraite que par une nuit sereine, sous un ciel étoilé. Il regarda à ces constellations et pensa que la plus brillante était peut-être ce Dieu que sa conscience lui disait de servir, mais bientôt cette étoile disparut. Quand la lune se leva, il se demanda si ce ne serait point là l'image de l'Eternel, mais elle pâlit avec le jour. Au matin le soleil éclairant le désert, révéla à Abraham la divinité que son cœur appelait ; mais quand il le vit descendre à l'horizon il comprit que là n'était point encore le Dieu immuable qu'il voulait adorer, il ne le chercha plus qu'en lui-même et le trouva dans son âme.

Le Coran contient de beaux germes et trace de généreux sillons; mais le fatalisme, l'intolérance et

la polygamie ont arrêté le développement moral, étouffé la civilisation, retranché de la vie l'amour et l'amitié.

Car si les Turcs ont le sourire bienveillant et la parole discrète, ils ont le cœur fermé, leur âme est invisible. Entre hommes aucune allusion ne doit être faite à la famille, aucune question ne doit jamais concerner le harem. Cette séparation des sexes n'est pas sans tenir par des attaches assez directes au sommeil de l'Orient; de cet Orient source des arts, des sciences et de la poésie, qui semble fatigué de ce qu'il a produit; de cet Orient qui nous a tout appris, d'où nous vient le soleil, où s'est levée pour les bergers l'étoile de Bethléem.

CHAPITRE XI.

Péra. Le Grand Champ des morts.

Péra, européen, essentiellement français, centre des magasins comme Galata l'est des comptoirs, est né du traité de 1538 passé entre François I[er] et Soliman, traité qui assigna cette colline comme résidence à l'ambassade française. Les Francs se campèrent autour de l'ambassade, les étrangers s'y établirent, les boutiques s'y risquèrent, le commerce s'y installa peu à peu. Comme à Galata, toutes les nations y élurent domicile, tous les dialectes s'y implantèrent et l'Europe eut en ces deux faubourgs une colonie intelligente, affairée, mêlée d'éléments qui laissent la moralité des chrétiens et des juifs très-au-dessous de celle des musulmans.

Auprès de Galata et de Péra, Stamboul est exemplaire. Les escroqueries et les crimes qui se commettent dans la cité européenne, où sont accourus pour

faire fortune quand même toutes sortes de Lévantins, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, d'Italiens et de Français, occupent plus la police turque que les sept collines de la ville ottomane.

Mais si Péra se distingue par ses malandrins en redingote, en fez et même en chapeau noir, Stamboul y apparaît en ses turbans dédaigneux, peu soucieux des chrétiens que poursuivent leurs caniches et que menacent leurs chevaux.

Péra, que les incendies ont réformé, dont l'occupation française de 1855 a baptisé les rues et qui est éclairé au gaz depuis 1857, Péra a des églises, des hôtels, un théâtre, des écoles, des hôpitaux, de nombreux consulats, toutes les ambassades accréditées auprès de la Sublime-Porte. La plupart de ces ambassades sont étagées en terrasses sur les rampes qui dominent le Bosphore. Le jardin du palais de France avec ses ombrages, ses fleurs, ses fontaines, ses escaliers de marbre, jouit de points de vue qui valent mieux que ses abords; il faut, pour atteindre la grille, dégringoler entre deux murs, le long d'une pente si rapide que le pavé de la rue se trouve à la hauteur du premier étage de la maison.

Malgré quelques pachas à cheval et quelques *arabas* chargés de femmes voilées, la circulation dans la rue de Péra est presqu'occidentale; les pharmacies sont anglaises, les boulangeries sont allemandes, les horlogers sont suisses, les magasins sont français. Cette rue ne laisse pourtant pas que d'être originale

par les maisons qui la surplombent, projetées en avant au point de former voûte, et lui donnent un caractère oriental que ne dément point l'aspect des groupes de femmes empaquetées, traînant leurs affreux pieds dans d'énormes babouches. Ces femmes voient sans être vues ; le voile qui les enveloppe ne livre que leurs yeux profonds et doux; un manteau lourd, sans ampleur, complète un emmaillotage qui laisse sans démarche et sans tournure ces paquets ambulants.

Les dames du sérail et autres, dont les voitures stationnent devant les magasins, se font apporter les étoffes, les examinent de la portière; elles ont toujours autour d'elles de grands eunuques d'Abyssinie aux yeux blancs, armés d'une *courbache* en peau d'hippopotame, qu'une curiosité trop empressée trouverait peu endurante.

La grande rue de Péra est sillonnée d'enterrements. Les Arméniens et les Grecs portent leurs morts à bras, exposés dans des cercueils ouverts à l'indifférence ou aux dégoûts de la rue, avec des habits de fête, des gants blancs et des fleurs, avec du carmin sur les lèvres et de la pommade dans les cheveux. Mais au cimetière on les dépouille de leur toilette, un mauvais sac plein de terre remplace l'oreiller de batiste.

Péra tient de Stamboul par le spectacle de la mort qui s'y mêle sans cesse à celui de la vie. Les sépultures y côtoient les magasins, les cercueils avoisinent

les cafés, les joueurs d'orgues offrent leurs plaintives mélodies aux morts qui dorment sous les cyprès.

Les cimetières de Péra sont des promenades publiques, des lieux de divertissement et de récréation.

Entre les tombes du Petit Champ des morts que domine un des cafés les plus fréquentés de la ville, les femmes causent, les hommes fument, les enfants jouent, les vaches paissent, les poules picorent, les marchands colportent leurs glaces et leurs sirops.

Le Grand Champ, où de nouvelles tombes se creusent chaque matin, possède un café concert et une vaste esplanade où les piétons s'assemblent, où les voitures circulent, où les toilettes s'étalent, où la jeunesse dorée passe en revue les femmes, les chevaux, et les modes. C'est le mouvement factice de la vie mondaine et vaniteuse en regard de la mort et de l'éternel repos.

Cette esplanade offre quelque chose de mieux que son cours journalier; c'est sa merveilleuse situation, sa vue incomparable. Dans ce champ de mort, tout parle de la vie, tout la chante, tout la fait désirer. Si l'homme, a dit le poète, n'avait qu'un coup d'œil à donner à la terre, c'est de là qu'il faudrait la regarder.

La brise accourt des deux mers, de tièdes haleines se dégagent du feuillage; le bleu de la Propontide qui miroite au loin fait pâlir l'azur du ciel; les pigeons roucoulent dans les sycomores; les oiseaux gazouillent dans les jasmins; le Bosphore brille au

travers des cyprès, glisse au pied des collines entre de riants villages, des baies solitaires et de frais promontoires; il fuit entre les palais, les kiosques et les cafés, le long des haies, à l'ombre des platanes. L'Asie apparaît en ses montagnes élevées; Scutari étincelle et se détache d'une forêt de cyprès.

Car, à Constantinople le cyprès est partout, il entoure les maisons, il orne les jardins, il couvre les collines; partout il se mêle à l'existence et avertit de sa fin. Sa taille est élancée, sa verdure est épaisse, ses branchages servent d'asile à d'heureuses tourterelles. Il forme dans les cimetières de mystérieuses forêts favorables à la méditation; il y rappelle qu'il faut mourir, alors même que les horizons se couvrent de pourpre et d'or, alors que le ciel sourit et que les oiseaux chantent.

De tous les arbres que la main de l'homme a plantés, le cyprès est le seul qui le suive, c'est Apollon qui l'a voulu.

Cyparisse, aimé du dieu, avait un cerf qu'il prenait plaisir à conduire dans les parcs herbeux, au bord des frais ruisseaux et qu'un jour il tua par mégarde. Apollon n'apaisa sa douleur qu'en le laissant pleurer éternellement, sous la forme d'un cyprès, la perte de son doux compagnon. Les membres de Cyparisse se changèrent en rameaux, son sang se transforma en sève, ses cheveux se dressèrent en pyramide de verdure. Quand Apollon le vit en cet état, il s'affligea de son œuvre.

Longtemps, lui dit-il, nous pleurerons ta perte, et tu pleureras celle des autres. On ne se plaindra qu'en ta présence, on ne prendra le deuil que devant toi.

Les Turcs prennent le deuil sans douleur apparente et ne se désolent pas quand le chameau noir s'agenouille de porte en porte; car c'est Allah qui l'a envoyé.

Leurs morts, traités avec une familiarité qui n'emporte aucune idée de profanation, sont lestement conduits à leur dernier asile. Les Turcs se départissent alors de leur gravité habituelle et dirigent au pas de course l'ensevelissement des leurs. Pourquoi faire attendre au défunt la félicité suprême? Pourquoi retarder pour lui l'ineffable vue d'Allah?

Et puis, un redoutable examen se prépare pour ceux que la terre va recevoir et que l'ange de l'extermination ou des célestes voluptés va questionner sur l'emploi de leur temps et sur le degré de leur foi. Cet examen qui doit ouvrir ou l'enfer ou le ciel ne peut être remis; l'incertitude de l'âme sur son avenir éternel ne doit pas se prolonger. A cet effet, et pour faciliter à l'ange ce suprême examen, le mort n'est enterré qu'à une petite profondeur entre de mauvaises planches. Une ouverture soigneusement ménagée doit laisser pénétrer, avec l'air extérieur, les soupirs des survivants et les questions de l'archange.

Mais à défaut de l'ange qui ne vient pas ou des soupirs que le vent a emportés, les chiens rôdent

autour de ces tertres fraîchement remués, grattent avec les pattes, fouillent de leur museau l'orifice extérieur, l'agrandissent, pénètrent jusqu'au cadavre, le dévorent, font leurs petits, s'établissent en famille dans ces lugubres excavations. D'autres fois ils l'abandonnent après consommation des chairs, et le squelette apparaît par le trou resté béant. On y plonge le regard avec un empressement dont on s'étonne soi-même ; une sombre curiosité vous saisit; une force irrésistible vous pousse à surprendre la mort en son déshabillé.

Il y aurait pourtant en ce lieu dont la mélancolie pénètre autre chose à satisfaire que ce désir étrange. En regard de ces existences éteintes, de ces ossements épars, de cette poussière qu'on foule aux pieds, qui a vécu, pensé, souffert, aimé comme nous, il y aurait à se souvenir, à travailler et à craindre.

Il arrive souvent de retrouver la vie dans ces sépulcres, et quand on se baisse pour apercevoir les restes de ceux qui y reposent, on ne voit que de petits chiens empressés, frétillants, aussi jolis que leurs parents sont laids.

Les intendances sanitaires se sont à plus d'une reprise préoccupées des mesures à prendre pour prévenir les émanations pestilentielles promptes à se dégager de ces corps qui pourrissent à fleur de terre; mais, outre qu'elles sont rares, la coutume l'emporte sur la prudence; les musulmans comptent d'ailleurs

pour neutraliser les miasmes, sur l'arome résineux des cyprès et sur les brises de mer.

Dans nos villes on ne choisit guère les cimetières comme un lieu d'agrément, mais les orientaux aiment à rêver dans ces champs de repos et de mystérieuse tranquillité; l'ombre des cyprès au travers desquels pénètre une douce lumière et qui sont d'une grandeur et d'une beauté bien éloignées de ceux de nos climats, prête à leurs méditations de secrètes harmonies. Ils ne comprennent pas pourquoi le voisinage de ceux qui dorment sous leurs pieds aurait quelque chose de triste; leur confiance en Allah adoucit l'aiguillon et console de l'adieu.

Là comme ailleurs s'affirme la pensée fataliste des musulmans. Les turbans détachés de leurs socles, les cippes plates et terminées en pointe, particulières aux tombes des femmes, portent souvent, gravées en lettres d'azur et d'or, de poétiques pensées sur l'éternité qui s'approche, sur la vie qui s'enfuit. Un tendre souvenir a gravé sur plusieurs une fleur, une branche de lierre, emblème d'une fécondité bénie et du doux attachement dont une vie s'est imprégnée.

Des enfants vêtus de rouge et de bleu grignotent des sucreries, se régalent de lait caillé; leurs mères en *féredjés* roses ou lilas, mélancoliquement assises sur le socle des tombeaux, écoutent les conteurs ambulants, effeuillent des roses et du jasmin.

Sur quelques tombes d'hommes plus anciennes que les autres se dessinent encore le cimeterre ou le

lacet qui ont retranché de la vie celui qui est couché là; dans la pensée des Turcs, cette disgrâce n'est point un déshonneur.

Auprès de tout cela les chats gambadent, les chanteurs exhibent leur voix monotone et nasillarde à laquelle se mêle le carillon des marchands ambulants; les confiseurs circulent entre les tombes avec leurs tables portatives chargées de confitures de roses, de bâtons de caramel, de pepins confits, d'amandes pralinées, de couronnes de sucre candi, de pâtes imprégnées d'essence de rose et de toutes ces pyramides de sucre en honneur à Stamboul où l'art de la confiserie flatte un des penchants marqués de la race turque.

Cette florissante industrie tend au perfectionnement; pour y arriver, les musulmans rompent avec la routine et aspirent au progrès.

Cette passion du sucre est générale; il faut même croire qu'elle tient à leur caractère ou qu'elle l'a modifié, car ils ont dans leurs manières la douceur qu'ils recherchent pour leur palais. Leur physionomie est bienveillante, leurs intonations sont sympathiques; entre eux leur urbanité est empreinte du respect de soi-même. Ils ont un air honnête et vigoureux; il y a dans leurs procédés quelque chose à la fois de martial et de fin. Leur geste est sobre, leurs mouvements sont contenus, leur joie n'est point bruyante. On ne les entend guère jurer, on les voit très-rarement en colère.

Si une injure les atteint, ils pensent comme Abdallah qu'elle est à l'âme ce que l'orage est à la terre et qu'en la déchirant, elle la rafraîchit et la féconde.

A voir ces gaillards tout en moustache et en barbe, dont la conscience doit être chargée de nombreuses transgressions, s'il est vrai que les croyants laissent pousser leur barbe en expiation de leurs erreurs passées; à voir ces Hercules aux larges épaules, à la taille athlétique, la ceinture bourrée de pipes, de pistolets et de couteaux, on ne les croirait point si âpres après les confitures.

La confiserie des Turcs vaut mieux que leur cuisine où l'huile, la graisse, le sucre, le fromage et l'eau de rose, avec agréments d'épices, de pepins de courge, de miel et de lait caillé se confondent en de douteux mélanges ignorés du baron Brisse. Cela est d'aspect insaisissable, d'odeur extravagante. La science de la farce joue en ces apprêts insolites un rôle inquiétant. Cependant certains mets, comme leurs croquettes passées au beurre et enveloppées de feuilles de vigne, comme leurs morceaux de mouton braisé ou en brochette, ne sont pas désagréables à l'œil. Leur *pilau*, ou poulet bouilli entouré de riz au poivre est encore acceptable. Quant à leur soupe d'huile et de miel, elle ne soutient pas l'examen.

Tout cela se confectionne en plein vent et s'étale sur de petites tables basses chargées de carafes d'orangeade, de jus de cerises, de toutes sortes de

boissons restaurantes et fraîches préférables aux aliments.

Le poulet bouilli et le mouton braisé sont les viandes d'appétit des tables turques sur lesquelles on sert peu de bœuf, peu de veau, jamais de porc.

Pour les personnes qui ne craignent pas les apprêts de haut goût, l'oignon farci de Stamboul n'est pas à dédaigner; la consommation qu'en font les Turcs aurait fort indigné les Égyptiens au temps de leur culte pour cette plante potagère. « Y mordre, » dit Juvénal, « serait un sacrilége. » Mais les Grecs, les Corcyréens entre autres, se détournèrent de cette divinité, n'admettant pas qu'il pût être donné à l'homme de voir ses dieux germer et croître.

Une époque qui, à Constantinople, met en relief les sucreries et les ratatouilles affectionnées des Turcs, est la fête de la Résurrection que la population grecque du Phanar vient célébrer dans le cimetière arménien situé à Péra près du grand champ des morts.

La familiarité des musulmans à l'égard des cimetières a gagné les chrétiens de Constantinople, mais la manière dont ceux-ci en usent n'est pas à l'avantage de nos coréligionnaires.

Les Grecs, poussés par un clergé formaliste à observer strictement les pratiques extérieures de la religion plutôt qu'à affirmer son influence et à se pénétrer de son esprit, suivent les processions avec

exactitude, se soumettent scrupuleusement aux jeûnes qui leur sont imposés. Cet attachement aux coutumes de l'Église tient au sentiment national des Grecs qui s'en entretient et s'en fortifie.

Les classes supérieures ont transigé et se laissent aller à de petits accommodements avec le maigre. Dans le peuple, l'abstinence prescrite est sévèrement observée; on parle même de brigands qui étant en train d'attendre la rançon de leurs prisonniers les aperçurent grignotant un reste de substance animale interdite en carême, en furent scandalisés, se jetèrent sur eux et les rouèrent de coups.

Le jeûne de carême est long et rigoureux; le peuple qui n'a vécu pendant plusieurs semaines que d'herbes bouillies, de légumes crus, de caviar, d'olives et de poisson à l'huile, arrive au jour de *la Brillante*, qui est le dimanche de Pâques, avec un désir immodéré de viande, avec la frénésie du laitage et l'idée fixe de la pâtisserie.

On les voit, dès le samedi, un poulet à la main, un panier d'œufs au bras, un agneau sur l'épaule en souvenir du bon pasteur. Chacun s'arme en outre d'une baguette longue et effilée qui va servir de broche, car, tous ceux qui le peuvent égorgent un agneau qu'on accommode d'herbes aromatiques et qu'on rôtit tout entier devant un feu de fagots. Quand a sonné l'heure de la Résurrection, on se rattrape en des repas homériques des privations qu'il a fallu subir.

Si les rôtisseries ne désemplissent pas, les églises sont encombrées; les fidèles s'y entassent armés d'un cierge ou d'un bout de chandelle qu'ils appuyent sans façon sur la tête du voisin, qu'ils laissent très-tranquillement couler sur ses cheveux et ses habits. Comme une fois entré, on ne peut plus sortir, il ne reste qu'à se résigner à ce genre d'arrosement.

La police turque est de la fête. Les soldats de l'Islamisme président aux processions qui circulent dans Péra.

A l'occasion des fêtes de Pâques, Constantinople achète, mange, offre comme nous beaucoup d'œufs teints.

L'œuf que les Persans s'offraient déjà au nouvel an comme un emblème du temps nouveau qui s'ouvrait devant eux, est encore pour les Grecs comme pour les Russes le commencement de toutes choses, le germe qu'a jeté la création, le symbole de l'état primitif du monde au sortir du chaos. A la Résurrection, il est pour eux un enseignement et un appel.

Il fut un temps où le clergé français, à l'imitation du clergé grec, défendit l'usage des œufs pendant le carême; on en faisait alors de vastes provisions pour se dédommager à Pâques de cette longue abstinence. L'habitude de les colorer date de Louis XIV. Versailles en fit une mode perfectionnée par notre époque ; à ce point, qu'un œuf est devenu un objet d'art que le caprice, la gourmandise et le luxe bourrent de jouets, de bonbons et de bijoux.

A Péra, dans les rues, en particulier au cimetière arménien, ce ne sont, le dimanche de Pâques, que gens en embrassades, marchant en groupes et se tenant par la main. L'allégresse est générale et communicative; partout s'élève ce cri joyeux du patriotisme et de la religion des Grecs : « Christ est ressuscité. »

Il y a dans le spectacle de ces amis qui s'arrêtent, de ces familles qui se félicitent, de tous ces groupes qui s'annoncent la grande nouvelle du Christ hors du tombeau, quelque chose qui émeut; et ce sentiment unanime de reconnaissance et de foi nous ferait faire un retour sur notre indifférence, s'il ne se manifestait ensuite en un vacarme étourdissant.

Aux abords du cimetière, la géante, la femme sauvage, le veau à deux têtes et à trop de jambes exhibent leur triste gloire. Il y a là des orgies de clarinette, des intempérances de trombone, des débauches de flûte, des sonorités tumultueuses que l'oreille n'avait point soupçonnées. Les tours sont invraisemblables, les culbutes de premier ordre ; et ces dames des tréteaux, en maillots roses, en toilettes effondrées, embouchent la trompette et appellent l'enthousiasme avec une témérité d'ailleurs bien éloignée de l'esprit de la fête.

Dans le cimetière même, à côté des parents qu'on regrette et des amis qu'on a perdus, les carrousels tournent, les balançoires s'enlèvent, les rondes se

multiplient, les fourneaux s'allument : on croque de l'ail, on se jette sur les fritures, on se bourre de gâteaux. On chante, on crie, on s'abandonne à tous les excès d'une joie désordonnée.

Le soir tout cela s'illumine, les détonations redoublent et comme les accidents ne sont pas rares, la police défend les fusillades. On se cache pour décharger ses armes, on tire en sourdine dans sa cave, dans sa cheminée, derrière sa porte, dans son vestibule ou par la fenêtre. Ces coups de feu inattendus qui vous partent dans les oreilles font de la promenade un soubresaut, mais pour les Grecs tirailler est un besoin, le Christ ressuscité ne peut se passer de poudre.

L'élégance martiale des jeunes Grecs dans leurs danses classiques dédommage un peu de leur amour intempestif pour les décharges d'armes à feu.

Enfin les danseurs se fatiguent, les détonations se calment, les cris s'endorment, la foule redescend Péra, traverse la Corne d'or et regagne le Phanar en proclamant le Christ : « C'est aujourd'hui grand jour de fête ; Christ est ressuscité ! Les belles dames mettent pour ornements le soleil et la lune ; car Christ est ressuscité ! Elles prennent pour anneau la brillante étoile du matin ; car Christ est ressuscité ! »

Le coup d'œil de la fête est pittoresque, et la pensée en serait belle sans les manifestations qui la gâtent. Ces costumes brillants, ces mœurs si éloignées des nôtres, que la nature enveloppe d'un ca-

dre merveilleux, laissent un peu oublier que tout cela se passe en l'honneur de Jésus ressuscité; que ce lieu de fête est un champ de repos et qu'il recevra un jour la foule qui s'y amuse.

Pour les Grecs comme pour les Turcs la mort est sans horreur, le tombeau sans désespoir. Pourquoi se lamenter sur ceux qui se reposent des fatigues du voyage et des désillusions de la vie? Jésus est sorti du tombeau, ils s'en lèveront comme lui.

Et puis, à ce moment de la Résurrection, le printemps apparaît, les feuilles s'ouvrent, les fleurs s'éveillent, une verdure fraîchement éclose jaillit de ces tombeaux.

C'est à cette nouvelle naissance que la fête doit regarder. Mais à Péra comme ailleurs, chez les Grecs et chez nous, ce regard souvent distrait n'influe pas sur la vie.

CHAPITRE XII.

Le Petit champ. — Les Eaux-douces d'Europe.
Eyoub.

Au Petit-Champ, qui n'est pas éloigné, la vie n'est pas plus qu'au Grand-Champ séparée de la mort.

On se répand dans les sentiers, on s'assied sur les turbans, on fume sur les cippes, on s'installe sur les marbres funèbres pour ôter ses babouches et se prendre le pied dans la main, passe-temps recherché des Turcs.

De grands chemins pavés traversent le cimetière; les cavaliers les descendent, les hammals les remontent; vers le soir, les bohémiens préparent leurs campements au milieu des tombes cachées dans les ronces, éparses dans les ruines. Quelques colonnettes encore debout, quelques turbans décapités parlent de l'exécution des janissaires et des vengeances pos-

thumes de Mahmoud. Au pied de la colline, les travailleurs se pressent dans les chantiers de l'amirauté, les navires se construisent, les vapeurs vont et viennent, les beautés paresseuses du sérail se bercent en de légers caïques sur ce golfe, l'un des plus beaux du monde, dont les eaux profondes retiennent les vaisseaux de tous les peuples.

La terrasse du Petit-Champ est en quelque sorte un belvédère suspendu au-dessus de ces eaux qui dorment entre les cyprès de la ville chrétienne et de la ville musulmane et reflètent, avec les coupoles des mosquées d'Achmet, de Sainte-Sophie et de la Suleimanieh, les voûtes élancées de l'aqueduc de Valens. Ces collines dont les maisons bariolées se mêlent à des flots de verdure, ondulent et s'inclinent du côté du Bosphore; elles s'affaissent jusqu'au sérail qui plonge dans le courant ses murailles crénelées et penche sur les flots ses touffes de jasmin et ses buissons de roses.

Constantinople, comme toutes les villes d'Orient, a conservé la plupart de ses traits originels, malgré les incendies qui l'ont ravagée, les guerres qui l'ont ruinée, malgré les races et les religions diverses qui s'y sont succédé.

Assise sur un promontoire triangulaire qu'enveloppent la Corne d'or et la mer de Propontide, dont le Bosphore baigne l'extrémité, elle s'étage en pentes douces sur la rive européenne, en face de Scutari que porte la rive d'Asie.

Cette terrasse du Petit-Champ est à Péra la seule promenade du soir; car flâner dans des rues étroites et sombres ou trébucher à Galata dans les fondrières, sur les chiens et les ordures, serait chose hasardée et peu divertissante. Quant à passer l'eau pour se risquer à Stamboul, il n'y faut pas songer; cela ne se fait point. Les rues sont noires, les maisons semblent dormir, les bazars sont fermés ; il n'y aurait, suivant l'expression de Delille, qu'à écouter le silence, si les chiens ne l'interrompaient par d'interminables aboiements. Il n'y a que le Ramazan pour éclairer les rues, réveiller les maisons, animer les cafés, transformer les minarets en girandoles de feu. La Corne d'or étincelle alors; on cuisine partout, car le Ramazan, qui est à la fois le carême et le carnaval des Turcs, autorise les orgies de la nuit comme dédommagement des abstinences du jour, et ne permet de boire, de manger, de fumer et de se réjouir, qu'alors qu'un fil blanc ne peut plus se distinguer d'un noir.

Par les belles soirées de ce ciel incomparable, quand le crépuscule clair et brillant ne s'est pas encore effacé devant la nuit; quand les clartés s'apaisent, quand le ciel se revêt de teintes vaporeuses qui semblent une fusion d'opales, de rubis et d'améthystes, c'est au Petit-Champ qu'il faut aller pour respirer la brise. Les eaux tranquilles du golfe reflètent les lumières des deux rives, les grandes ombres des mosquées se profilent, la mélancolie des

tombes penchées sous les cyprès se mêle à la solennité du paysage.

Un voile léger, lamé de fils d'or, enveloppe les détails et ne laisse ressortir que la majesté des lignes qui ondulent entre la mer et le ciel. La beauté de ces nuits, les tons merveilleux dont se pare la nature charment le regard et l'âme ; il semble que les contempler, c'est déjà le bonheur.

S'il pleut, Péra n'offre comme ressource du soir qu'un modeste théâtre et quelques cafés plus modestes encore ; le mieux est alors de rester chez soi pour mettre ses notes à jour, pour lire et pour causer. Ces soirées tranquilles après le bruit, reposantes après tant de fatigues, figurent au nombre des meilleurs souvenirs d'un séjour qui marque dans une vie et qu'on est reconnaissant d'avoir pu accomplir.

Au pied de la colline du Petit-Champ chargée de pierres tombales qui parlent de tant de dépouilles humaines dont l'âme s'est dégagée, s'étend Kassem-Pacha le long de la Corne d'or. Il faut s'y boucher les yeux et s'y tenir le nez; les maisons semblent tomber, la rue n'est qu'un ruisseau infect, semé d'animaux en décomposition, de vieilles babouches, de pots cassés; c'est bien de ce quartier qu'on a dû dire : « On habite des ruines, on se promène sur des tombeaux et on vit avec la peste. »

La misère repoussante de ce faubourg ne prévient pas en faveur de la race juive. Le regard oblique, le

sourire mielleux, la physionomie inquiète et rusée de ces enfants d'Israël laissent oublier leur antique fidélité à la foi et aux mœurs de leurs pères à travers les persécutions et le mépris des siècles.

Leur mise, qui ne vaut pas mieux que leur physionomie, consiste en une longue robe fendue sur le côté, aussi graisseuse que les mèches de cheveux qui s'appliquent sur leur joue. Quant à leur nourriture, elle n'est pas aromatique ; on parle d'olives pourries et de têtes de poissons.

En remontant de Kassem-Pacha la colline aride qui reçoit les sépultures des juifs et dont la vue embrasse de vastes horizons, il faut pousser jusqu'à l'Ok-Meïdan, plateau où les sultans s'exercent à lancer les javelots, encore jalonné des colonnettes qui célèbrent les coups fameux. Au-dessous, le joli vallon de Peale-Pacha dont la mosquée s'abrite sous les cyprès, où la fontaine coule sous des platanes, prélude à la vallée riante et fraîche des Eaux-douces d'Europe.

La Corne d'or resserrée par les collines vient mourir à ces prairies émaillées de jonquilles, arrosées par le Barbyzès qui se confond avec le Cydaris dans les eaux bleues du golfe. Ce vallon est, le dimanche, pour les chrétiens, ce que sont le vendredi pour les Turcs les Eaux-douces d'Asie.

Mais pour être exactes à la promenade du vendredi, les dames du sérail et les femmes des pachas ne dédaignent point celles du dimanche. Elles y

viennent dans des voitures roses et jaunes, attelées de chevaux lourdement harnachés, gardées par des eunuques.

Sur la mousse et sous les bouquets d'arbres les femmes arméniennes prennent du café, jouent avec leurs enfants, prêtent l'oreille aux accents nasillards des chanteurs de ballades, à la guitare et au tambourin des troubadours du lieu. L'attitude méditative et indolente de ces artistes a plus d'attraits que leur musique dont les intonations sont au moins risquées; mais sous ce ciel d'or, avec ces teintes suaves, à l'ombre de ces vieux ormes et sur ces prés fleuris, ces mélodies ne nuisent point au paysage. Les femmes turques immobiles et muettes des heures entières, l'air rêveur, le regard perdu, se couchent sur le gazon ou s'étendent sur de brillants tapis, au bord du ruisseau qui baigne les caroubiers et fuit sous les cytises. De jolis ponts de bois jetés sur le Barbyzès laissent couler l'eau; de petits cafés offrent le long des sentiers des sorbets à la violette et des sirops de roses. Sur la pelouse galopent de fiers pachas montés sur des chevaux aux mors éclatants, aux housses éblouissantes.

Un cavalier de haute prestance, d'un embonpoint malsain, d'un air bestial, quelque chose comme un orang-outang qui aurait passé une redingote et usurpé le fez, attira nos regards. C'était le chef des eunuques, le maître du sérail, le gardien suprême des femmes d'Abdul-Medjid, prédécesseur d'Abdul-Azis,

une puissance enfin et une curiosité. Mais une curiosité dans le genre laid et qui laissait la monture et les esclaves bien au-dessus du cavalier et du maître. Le cheval, un arabe pur sang, était admirable de souplesse et de fierté. Le *cavas*, la démarche élégante, les traits expressifs, marchait à côté du cheval, la main posée sur la croupe, le regard soumis et levé sur le maître.

Les Eaux-douces ont un kiosque impérial orné de fines nervures, de gracieuses arabesques; ses grillages dorés n'ont pas retenu le bonheur. Le Sultan Mahmoud avait élevé cette fraîche retraite à une jeune odalisque et y avait connu toutes les délices d'un amour partagé; mais la mort passa ces eaux courantes, pénétra sous ces bosquets de roses et frappa l'odalisque. Mahmoud au désespoir abandonna le vallon témoin d'un si fragile bonheur. Aujourd'hui les cascades ont tari, le kiosque est délabré, les ronces couvrent les escaliers de marbre.

L'idylle et la pastorale des Eaux-douces d'Europe ne sont pas précisément le caractère de la colline et de la vallée d'Eyoub, très-voisines de ce vallon.

Eyoub n'est pas champêtre, mais vraiment élyséen. La mort y prime la vie, les maisons n'y sont qu'à l'arrière-plan des tombes; le repos de ceux qui dorment en ces lieux enchanteurs semble plus enviable que l'agitation du monde.

Il y a là tant d'espérances sous l'emblème des fleurs qui jaillissent des tombeaux; il y a là tant de

fraîcheur et de paix, que cette tranquille retraite sous les roses et la feuillée n'a rien qui puisse troubler les heureux qu'elle attend. Le regard ne peut pénétrer ces ombrages profonds qui s'abaissent sur une rue de tombeaux, ces lilas qui embaument l'air, ces chèvre-feuilles qui se balancent aux marbres funéraires de cette nécropole immense où tout parle le consolant langage de la résurrection.

Le sang d'Eyoub, compagnon du prophète, a coulé sur ce sol sacré en 668, à la première entre prise des Turcs contre Constantinople.

La mosquée de marbre blanc qui se cache sous les platanes, dont les chrétiens ne peuvent franchir le seuil et qui détache ses minarets d'un flot de plantes grimpantes, s'élève sur le lieu même où Mahomet II retrouva le corps d'Eyoub. De gracieuses coupoles se dessinent dans la verdure, de capricieuses fontaines murmurent dans le feuillage; les cercueils se pressent sous les géraniums, les rosiers et les myrthes. C'est là que le vrai croyant aime à sortir de la vie ; c'est là, qu'à tout changement de règne, le nouveau Sultan va ceindre le sabre d'Osman, chef de la dynastie, et qu'il fait déployer devant ses yeux l'étendard de Mahomet. L'investiture de la souveraineté ottomane consiste en cette solennité.

On sait qu'Osman, fondateur de l'empire des califes, auteur du nom des Osmanlis ou Ottomans, recula les frontières turques en 1325, repoussa les Grecs de l'Asie Mineure et s'empara de Brousse où

les sultans, ses successeurs, établirent leur capitale jusqu'à la prise de Byzance par Mahomet II, cent cinquante ans plus tard.

Le sanctuaire conserve l'étendard arboré par Mahomet. On le déploie quand la patrie est en péril et alors que la foi musulmane est menacée. En 1595 il flotta dans les plaines de Hongrie. En 1648 il rallia les Janissaires. En 1826 il salua leur défaite. En temps ordinaire il reste enveloppé sous quarante couvertures de taffetas vert.

Les chrétiens ne peuvent souiller de leur regard cette oriflamme de l'Islamisme ; ils devaient même à son passage clore leurs volets et s'enfermer chez eux. En 1795, quand Achmet III déclara la guerre à la Russie, la curiosité de l'internonce d'Autriche qui avait cherché à entrevoir d'une croisée le drapeau sacré, coûta cher à sa famille.

Le fanatisme s'est, à cet égard, relâché de ses rigueurs ; l'intolérance, issue du mépris des Turcs pour toute autre religion que la leur et du sentiment convaincu de la supériorité de leur foi, tend à s'amoindrir au contact de l'Europe dont l'ingérence scandalise leur orgueil, mais les sauve de l'absorption. Cette ingérence sans laquelle les descendants d'Osman seraient refoulés en Asie, amena Abdul-Medjid à déployer l'étendard du prophète à l'ombre du drapeau tricolore et de la bannière anglaise.

Qu'eût dit de cette dérogation sacrilége aux traditions le sultan Mahomet IV, cruel en même temps

qu'absurde en son absolutisme, et qui un jour fit mettre à mort, sous les yeux de sa fiancée, un jeune Arménien qui ouvrait en babouches jaunes son cortége de mariage, ignorant sans doute que les mahométans seuls avaient le droit de porter des babouches de cette couleur?

La mosquée d'Eyoub, outre l'étendard du prophète, abrite la robe noire de Mahomet, que l'on tient enveloppée de quarante couvertures de soie et de bon nombre de cachemires. Jéquier commit à ce propos l'irrespectueuse pensée que le contenant pourrait bien valoir mieux que le contenu; et il faut croire que sa physionomie livra son sentiment, car une pierre jetée par quelque fidèle lui atteignit l'œil et vint à point l'avertir de se défier des mots. Ce projectile fut suivi de toutes sortes de malédictions dans le genre allégorique, et telles probablement que l'indignation musulmane a coutume de les adresser, en temps de lapidation, aux témérités des Giaours : Que les oiseaux du ciel te souillent ! Que la peste soit avec toi !

Mais Jéquier qui était à cheval et se tenait l'œil ne demanda pas le reste et ne poussa pas l'exploration plus loin. Elle fut reprise plus tard, à pied, et avec l'espoir que le pas des chevaux ne troublant plus le recueillement de ces bocages, nous pourrions en nous dérobant prêter l'oreille au murmure des ruisseaux, entrevoir l'aubépine, les cippes et les treillis de ces demeures silencieuses dans lesquelles

le fidèle achève sa vie en face de la tombe qui se prépare pour lui et de l'arbuste qui doit fleurir sur ses restes mortels.

Cette visite à pied ne fut pas mieux vue que celle à cheval. Comme nous longions sans bruit les grilles élégantes qui séparent les cercueils de la rue, les huées, les crachats, les pierres jaillirent de tous côtés ; il ne nous resta qu'à gagner la colline.

Cette colline s'élève en poétiques contours jusqu'au plateau d'où la vue s'étend sur les Eaux-douces, la Corne d'or, Stamboul et Scutari. Le soir, les aspects sont variés comme les teintes ; les coupoles resplendissent, le Bosphore étincelle, la cime neigeuse de l'Olympe se détache du ciel embrasé par le couchant ; l'aqueduc de Valens qu'enlace une longue chevelure de lierre dresse ses arches puissantes. Au pied des cyprès qui s'étagent et au delà des platanes et des chênes de la mosquée d'Eyoub, le golfe mollement couché éclaire le paysage.

Il y avait là de quoi oublier les pierres du fanatisme.

CHAPITRE XIII.

Caïques et Caïdjis. — Top-Hané. — Les cafés.

C'est sur le golfe de la Corne d'or, qui est à la fois un lac, une mer et un fleuve, qu'au retour d'Eyoub et des Eaux-douces, on glisse vers Top-Hané, échelle de Péra.

Le caïdji qui nous reçut en son caïque de bois de hêtre relevé à l'extérieur d'un filet d'or et de fines découpures, orné à l'intérieur de carquois et de nœuds de rubans sculptés, était un de ces types particuliers à l'Orient. Il avait le front haut, la physionomie noble; la franchise étincelait dans ses yeux noirs; son regard mélancolique et profond allait du ciel à l'eau et de l'eau à ses rames. Il n'était ni causeur, ni communicatif, veillait à l'équilibre, se garait des bateaux à vapeur, imprimait à sa coquille le mouvement léger des mouettes, sans qu'on pût le faire sortir de sa réserve silencieuse, sans qu'il fût

possible d'obtenir de lui autre chose qu'une inclinaison de tête en avant pour dire oui, un regard vers le ciel avec un mouvement de tête en arrière pour dire non.

Il nous avait invités d'un signe à choisir sa frêle embarcation; le silence expressif de cet appel avait à lui seul plus d'éloquence qu'un discours, plus de poésie qu'un chant. « Venez, » avait dit son regard, « mon bras est de fer, mon caïque est léger comme l'oiseau. »

Sa calotte de laine rouge, dont le floc ondulait sur un cou nerveux, faisait ressortir son teint basané et l'éclatante blancheur de l'ample caleçon de toile que retenait une ceinture écarlate. Sa chemise de soie de Brousse, bouffante, ouverte sur la poitrine et dont les manches flottaient au vent, se détachait sur le fond bleu de l'eau. La mâle beauté de ce jeune caïdji, sa tristesse résignée, son air digne parlaient à l'imagination et donnaient à penser que peut-être une fortune adverse l'avait échoué à ce rivage et que ce léger caïque abritait ses malheurs.

Du reste, cet air de distinction native est commun, à Constantinople, à la plupart de ces enfants de la mer dont le flot berce la vie; tous sont souples, nerveux, robustes, quoique amaigris par le travail. Ils joignent la persévérance à la superstition, la finesse à l'ignorance; ils ont le goût de la belle nature et de la liberté. Ils se nourrissent de concombres, se reposent de leurs fatigues en buvant du café, en fu-

mant le tchibouk, et se désaltèrent avec de l'eau, ce qui eût mis en défiance les ennemis de Démosthènes.

« Mes accusateurs, » dit l'orateur, « prétendent que, comme je ne bois que de l'eau, je dois être une sorte d'homme difficile à vivre et d'humeur acariâtre. »

Ce n'est pas le cas des caïdjis, qui, malgré leur goût pour l'eau fraîche, sont de mœurs douces et d'humeur sympathique.

Un mauvais sentiment a toutefois pénétré dans leur cœur, celui d'une animosité décidée contre les bateaux à vapeur qu'ils appellent des caïques de feu et dont ils suivent la marche d'un regard sombre et affligé. Quand le sultan Mahmoud autorisa pour la première fois sur le Bosphore les vapeurs d'une compagnie anglaise, il y eut insurrection des caïdjis : la concession dut être révoquée.

Le caïque, relevé aux deux bouts et qui sur 15 à 20 pieds de long n'en a que 3 de large, est calculé pour la gravité turque, et plus pour la vitesse que pour la sûreté. Il fuit sous l'effort de la rame comme le patin sur la glace; il glisse rapide et léger dans l'encombrement du port, au travers des courants. Pour un rien il se retournerait; la moindre impatience du passager, couché sur un tapis au fond de l'embarcation de manière à ne dépasser le bord que de la tête, peut amener la culbute. Si le malheur arrive et si le plongeon n'a pas trop mal tourné, le caïdji sort de son silence et répète doucement que l'eau est bleue, tiède et transparente.

Le mieux est de ne point appeler ces poétiques consolations et de se tenir tranquille. Les gens prudents recommandent aussi de ne point se livrer à des éternuements intempestifs et même de ne pas tousser trop fort; mais il y a là évidemment un excès de prudence, car Jéquier, qui a le secret de ces manifestations homériques, s'y livra sans naufrage.

Ces caïdjis, au type africain mêlé de traits classiques, sont propriétaires ou seulement locataires du caïque qu'ils conduisent et dont l'usage est journalier dans cette ville qui plonge dans l'eau de tous côtés, dont le Bosphore est la plus grande artère, la Corne d'or le faubourg brillant : les courants de la Propontide sont moins fatigants que les pavés des rues; la circulation se fait plus agréable et plus rapide par eau qu'à pied.

L'insouciance turque apprécie d'ailleurs ce moyen de locomotion qui n'entraîne pas de cahots et laisse le passager à son tchibouk, à ses rêveries. Et puis, sur ces embarcations que la voile emporte ou que la rame fait nager, un sentiment de poésie naturel aux Orientaux appelle le bercement des vagues et le chant de la mer.

A l'échelle de Top-Hané qui communique avec Péra par un ruisseau de ruelles en casse-cou dont les maisons s'élèvent en gradins jusqu'au grand champ des morts, c'est toujours une mêlée de caïques, une émeute de caïdjis au travers de laquelle il est difficile de s'embarquer. Cette foule presque aquatique

d'Anatoliens, de Grecs, de Turcs et d'Arméniens, qui tous vous sollicitent, complique, et de beaucoup, le choix d'un bateau. Avant d'affronter l'attaque, il est bon de se garer du naufrage, car ce débarcadère bâti sur pilotis tremble sur ses pieux vermoulus; le plancher est pourri, disjoint; glisser par un trou dans l'eau qui brille et clapote sous vos pieds ne serait pas un hasard imprévu.

Top-Hané, plein de vie et de couleur, possède un arsenal dont la terrasse chargée de canons et d'affûts plonge dans le Bosphore; il a de riches mosquées et une fontaine arabe qui a perdu son toit, mais conserve encore ses sculptures délicates, ses brillantes inscriptions. La cour de la grande mosquée, ouverte aux ablutions particulières et générales, abrite les méditations des fidèles qui fument à l'ombre des vieux arbres ou qui se mettent sous les goulots des fontaines. Chaque robinet asperge un vrai croyant gravement occupé à se nettoyer le corps de ses souillures, avant d'aller dans le sanctuaire déposer celles de l'âme. Mais le sentiment religieux ne nuit point à l'esprit mercantile; sur le seuil de ce lieu de prière les affaires vont leur train.

Des Circassiens, des Arabes, des Persans veillent sur les écharpes, les armes et les parfums qu'ambitionnent les chalands.

Des groupes de chiens dorment au soleil près des écrivains publics. Accroupis à côté de leur cassette, devant de petites tables, ces écrivains répondent à

la mission confidentielle que les femmes leur remettent, ils écrivent discrètement les lettres que les soldats leur dictent et composent des placets à l'adresse du sultan. De petites gaînes de laiton suspendues à leur ceinture renferment le crayon, le canif et la plume de roseau. L'attention que ces écrivains prêtent à leurs clients est réfléchie et bienveillante. A l'instruction limitée qui leur est indispensable se joint une certaine expérience des choses du cœur et de la vie; leurs conseils ont souvent modifié de mauvaises résolutions, arrêté de fâcheuses correspondances.

Sur la place de Top-Hané, qui n'est pas moins vivante que la cour de la mosquée, de nombreux loueurs de chevaux tiennent par la bride leurs petites bêtes ardentes et dociles. Ces chevaux ont la bouche tendre, le pied sûr, l'allure emportée; ils vivent à l'air, presque toujours sellés, et sont traités par leurs maîtres avec moins d'âpreté que le public. Au retour de chaque course dont on croyait avoir réglé l'étrenne et débattu le prix, c'est un pacte à refaire, c'est une lutte à recommencer. Ces rusés maquignons sont toujours méconnus, lésés, menacés de faillite; il est vrai qu'au bout de quelques jours ce procédé d'entraînement perd un peu de son effet : l'offre d'acquitter les dix francs dont on était convenu n'amène infailliblement que des lamentations, mais il n'y a qu'à les reprendre pour n'en offrir que cinq; le loueur qui a cru un instant à un retour généreux, à

une évolution magnanime, et qui en rendant la pièce de dix a compté sur une de vingt, réclame, se désole, veut s'arracher les cheveux à la manière antique et finit par emporter joyeusement, comme une rétribution luxueuse, le salaire qu'il avait d'abord accueilli comme injuste et dérisoire.

La place de Top-Hané, où s'élèvent deux jolis kiosques dont l'un sert de fontaine et l'autre d'horloge avec l'heure turque et l'heure européenne, est encombrée d'étalages; c'est là qu'il faut voir la confection peu mystérieuse des tartelettes de sucre rose, des pistaches pralinées, des galettes au beurre, des boulettes de viandes hachées, des crèmes prises, des tomates farcies, des pâtes d'amandes et de miel; tout cela s'expose sur de jolis plateaux de cuivre historiés d'arabesques, enluminés de couleurs vives.

A Top-Hané, les cafés ne manquent pas plus que les cuisines; et à voir en Orient les cafés orientaux, on s'aperçoit que Marseille s'est mépris et que Paris s'est trompé.

Les splendeurs de l'ancien café Turc, au boulevard du Temple, le luxe ébouriffant des salles de la Cannebière ont très-décidément surpris notre bonne foi. Top-Hané n'offre en ses cafés étroits et bas ni colonnettes de marbre, ni glaces éblouissantes, ni parois constellées de brillantes arabesques, ni de ces plafonds ardents qui n'ont rien moins que le soleil, la lune et les étoiles.

Le café turc, qu'anime le va et vient des hirondelles nichées dans les solives, n'a que des murs passés à la chaux dont quelques enluminures, de poétiques inscriptions et des sentences du Coran couvrent un peu la nudité. A l'entrée, des escabeaux de paille petits et bas sollicitent les consommateurs qui préfèrent le grand air aux longs bancs de l'intérieur. Ces bancs, couverts d'une natte, reposent de n'avoir rien fait la grave assemblée des enfants de l'Islam, étendus pour fumer, à demi couchés pour boire, accroupis devant l'échiquier qui les absorbe. La fumée des narghilés et des tchibouks, principaux ornements du lieu, se déroule en spirales bleuâtres et ajoute à l'obscurité de ce sanctuaire des plaisirs tranquilles et de la méditation contemplative. Le bruit des dominos remués sur le marbre ne trouble point le recueillement; les journaux sont aussi absents que l'esprit de discussion. Le respect des convenances, un comme il faut parfait règnent dans ces réunions ultra-démocratiques où le fez et la redingote de la réforme se mêlent familièrement, et sur la même natte, au sayon des Arabes, à la longue robe des Persans, au turban des vieux Turcs, au bonnet de feutre des derviches, aux loques pittoresques des mendiants. Ce mélange de classes, de races et de costumes n'a rien d'extravagant; car chacun peut apporter son tabac, le feu ne coûte rien, le moka est à deux sous la tasse.

Ce que Paris et Marseille ont oublié en leurs tur-

queries fantaisistes est précisément ce que les cafés de Stamboul ont de mieux, l'eau qui murmure dans des vasques de marbre, la fontaine qui jaillit au centre du hangar.

Si la consommation est accessible à tous, le matériel n'est pas ruineux pour le propriétaire ; il se réduit à un divan circulaire, à quelques tabourets, aux pipes, aux tasses, aux cafetières rangées sur une étagère en lignes horizontales au-dessus ou à côté du fourneau qui flamboie.

Le café, qu'on prépare tasse après tasse, se verse crèmeux, bouillant et parfumé dans de petits gobelets de porcelaine, montés sur coquetiers de filigrane d'argent ou de cuivre découpé. Chez les pachas et au sérail, ces coquetiers sont en or ou en argent, niellés d'émail, incrustés de pierres fines.

Le café réduit en poudre impalpable, jeté dans une petite cafetière où l'eau entre en ébullition, se fait rapidement, sans que l'arome se dégage ; le liquide est alors versé dans le gobelet avec la poudre. Si le marc se précipite, le cafédji prend soin de le remuer avec le petit doigt. Cette remuade aussi bien que ce marécage ne séduisent pas à première vue ; et la perspective de manger quand on ne voulait que boire, sourit médiocrement. Mais on s'aperçoit bien vite que ce mélange odorant qu'on ne sucre pas, et qui se prend à toute heure, en traitant une affaire ou en faisant une visite, réconforte et n'échauffe pas ; on découvre que la saveur en est fine et nou-

velle, et que finalement c'est chose à laquelle on ne craint pas de revenir.

L'esprit de cumul a gagné les cafés de Stamboul où le cafédji tond, rase et barbifie; ce qu'annoncent bruyamment un plat à barbe imité de Cervantès, des rasoirs absolument féroces, des ciseaux à couper le buis et de petits miroirs doublés de nacre d'un travail délicat.

Quelquefois, et dans l'intérêt de la consommation, deux ou trois musiciens aux mélodies bizarres et endormantes, quelques chanteurs au rhythme vague, à la voix monotone qu'accompagnent la mandoline, la flûte et le tambourin, animent la réunion de leurs andantes, de leurs pastorales et de leurs allegros, bercent la pensée de leurs modulations plaintives, l'amusent de leur élan plus original qu'harmonieux.

La petite estrade qui les reçoit sert souvent de tribune aux poëtes et aux conteurs qui exaltent le Sultan et entreprennent d'interminables récits avec l'imagination de Scheherazade et l'éclat des Mille et une Nuits.

Ces conteurs ont le goût des lettres, un fonds inépuisable de poésie et d'invention. Leur figure est expressive, leur geste parle en même temps que leurs lèvres; leur regard exprime les phases de la fiction.

Si les recherches de l'art sont absentes des cafés de Stamboul, la nature prête à ceux du Bosphore le charme de ses couleurs. Rien n'égale le pittoresque aspect de ces kiosques bâtis sur pilotis, sous lesquels

passe le courant; les caïques s'y amarrent, les voiles fuient sous les figuiers, les fontaines jaillissent sous les cytises, de longues traînes de vigne entrelacées de géraniums abritent les privilégiés auxquels sourit le *kief*.

Le kief, plaisir fait d'ombre, de lumière, de contemplation, béatitude qui ne laisse de la pensée que ce qu'il en faut pour s'écouter vivre, est un bonheur aussi inexprimable que le mot est intraduisible.

C'est une rêverie délicieuse qui laisse sommeiller sans dormir, une sensation ineffable de l'être et du non être qui charme les yeux par des beautés invisibles, qui séduit l'oreille par de douces mélodies, qui berce la pensée sous de frais ombrages, au bord d'un clair ruisseau. Cette impression sereine du contentement dans l'inaction doit se mêler à la fumée du narghilé, au parfum des fleurs, à l'arome du café.

Le kief, que la voix du muezzin appelant à la prière pourrait seule interrompre, donne à goûter aux fidèles quelque chose de l'éternité qui les attend.

Le café et le tabac aident à obtenir les jouissances du kief; un proverbe turc dit même qu'ils sont les coussins du sopha de la volupté.

Le café, cette liqueur chère aux poëtes, que Constantinople dut aux chameaux et aux derviches, et que Paris dut à Constantinople, ne fut pas admis sans luttes dans la capitale de l'empire ottoman.

Un derviche errant sur une montagne des environs de Moka, agréablement surpris de l'effet d'une infusion de grains cueillis à un arbuste, en fit boire à ses amis; ceux-ci trouvèrent à leur tour dans ce breuvage un plaisir propre à reposer et à rendre joyeux.

C'était au treizième siècle, l'an 656 de l'hégire. Jusqu'en 1546 les Arabes restèrent seuls à profiter d'une découverte qui finit par s'ébruiter à Stamboul, sous Soliman II, par le fait de deux Syriens d'Alep et de Damas qui vinrent tenir boutique et vendre du moka.

Suivant une autre version, des chameliers, ayant remarqué chez leurs bêtes plus de vigueur et d'entrain après qu'elles avaient fourragé à certains arbustes, essayèrent, avec le même succès que les derviches, l'infusion de ce grain.

Quoi qu'il en soit, l'importation du café mit en joie la ville turque ; mais les imans ne tardèrent pas à s'en plaindre, attendu qu'il y eut bientôt moins de monde dans les mosquées que dans les lieux où se débitait cette décoction nouvelle. Le Sultan apprit en outre qu'en dégustant le peuple discutait, et qu'à l'arome du moka se mêlait le récit des exactions du sérail. L'opium qui fait dormir fut alors déclaré préférable au café qui éveille, l'infusion du *huchich*, qui ouvre le pays des songes, fut proclamée plus saine que cette liqueur nuisible à la sécurité. Le chef des ulémas fut invoqué, mais toute sa science ne pou-

vant transformer cette décoction en boisson enivrante, il découvrit que le Coran interdisait l'usage de tout comestible carbonisé. Cette vérité étant acquise il y eut interdiction, anathème, emprisonnement et coups de bâton ; puis Mourad III fit fermer les cafés comme pernicieux pour la santé publique.

Ces sévérités ne purent distraire la population de ses nouvelles amours ; la résistance s'organisa, les imans s'adoucirent, le Sultan composa. Quelques ulémas continuèrent à soutenir que le café empêchait le sommeil et la fécondité ; mais les autres, gagnés probablement à la cause du moka par le moka lui-même, levèrent l'interdiction sous l'ingénieux prétexte que le grain devait être rôti et non carbonisé.

Avis aux cuisinières qui le brûlent en pensant le griller.

Cette manière de voir, approuvée sous Sélim, repoussée sous Mourad IV, reprit créance sous Ibrahim Ier et dès lors prévalut. Le café devint nécessaire, et le tabac survenant, fit partie de la vie turque.

Le tabac autorisé par Ahmed en 1605, puis interdit sous Mourad IV à cause des incendies devenus plus fréquents par l'usage de la pipe, ne devint d'un usage général que sous Ibrahim. Un homme qui aujourd'hui ne humerait pas les parfums de ce tchibouck dont Ovide dit qu'il adoucit les mœurs et prévient la cruauté, passerait à Constantinople pour un caractère indéchiffrable et même cabalistique.

C'est par le tabac que M. de Marcellus explique le dépérissement de la race turque et l'effondrement de l'empire ottoman ; mais c'est la pipe à long tuyau, et non le tabac seul, que la gracieuse autorité de madame de Gasparin soupçonne de cette déchéance.

Une des petites causes favorables à l'établissement des innombrables cafés de Constantinople, réside dans l'existence des parasites et dans le caractère même des Turcs qui aiment mieux rencontrer leurs amis dans les lieux publics que de les recevoir chez eux.

Autrefois les parasites formaient corporation et l'État les protégeait ; ils avaient même un code spécial et jouissaient de priviléges reconnus. Mais bien que la discrétion leur fût recommandée par une loi positive, bien qu'ils fussent tenus à ne point contredire le maître de la maison, à ne pas franchir le seuil des salles où l'on mangeait, et même à refouler leur toux et à contraindre leurs bâillements, ils ne laissaient pas que de gêner beaucoup l'amphitryon et ses convives, et prirent peu à peu l'habitude d'abandonner les maisons particulières pour se camper à poste fixe à l'entrée des cafés.

CHAPITRE XIV.

Les Derviches tourneurs.

Il est plus facile de remonter de Top-Hané à Péra que de se dévaler de Péra sur Top-Hané. Quand l'ascension est accomplie et qu'on a regagné la ville européenne par des ruelles qu'il n'est point téméraire de prendre pour des torrents à sec, on longe un cimetière ombragé, semé de tombes fleuries qui abritent le dernier sommeil des derviches de Péra.

Au fond est un kiosque élégant, inondé de lumière, poétiquement assis sur la pente qui descend jusqu'au golfe.

Comme nous cherchions à entrevoir de la rue et à travers les cyprès les turbans de marbre et les grillages dorés, un murmure de tambourins mêlé de sons flûtés passa sous les mélèzes. C'était le signal des pirouettes qui allaient célébrer le culte des derviches.

· Cette cérémonie, dans le genre tournant et cadencé, en était encore à la phase des salutations, des inflexions, des circuits processionnels et du chant qui s'exécute avec des dodelinements de tête, se poursuit comme un rêve et conduit à l'extatisme.

L'intérieur du kiosque propre et brillant n'a ni le sérieux d'un sanctuaire du culte, ni la mélancolie du cloître. La salle dont le parquet ciré appelle l'idée de la danse beaucoup plus que celle d'un service religieux a d'élégantes colonnettes, une galerie pour le public turc et sur les murailles des versets du Coran, des sentences de morale et le nom d'Allah enlacé d'arabesques et entouré de cadres d'or. Une balustrade à hauteur d'appui sépare les étrangers d'avec les prêtres de ce culte bizarre qui n'a rien de fanatique ni de désagréable, mais aussi rien de solennel.

Les derviches tourneurs de Péra, miséricordieux pour les pauvres, prévenants avec les étrangers, se privent scrupuleusement des excitants qui leur sont interdits, vivent dans l'abstinence et la sobriété malgré les legs nombreux dont leur richesse s'augmente.

Péra, qu'ils sèment de leurs bienfaits, aime leur charité, honore leur tolérance et reconnaît en eux sinon le goût de la pauvreté qui répond au mot derviche, au moins l'esprit d'humilité et de persévérance que leur nom affirme aussi.

Les musulmans les consultent, recherchent leurs

attouchements qui ont le don de guérir et d'adoucir les maux, reçoivent d'eux des versets du Coran imprimés sur de petits morceaux de parchemin très en usage comme amulettes. On suspend ces amulettes, même au cou des animaux comme préservatif contre les maléfices.

Ces derviches que le sérail écoutait, dont la Sublime-Porte ressentait autrefois l'influence, dont la police se faisait un ressort utile et populaire, limitent leur science à l'étude du Coran, et n'ont point mérité, comme les couvents chrétiens, des lettres et des sciences. La civilisation leur doit moins que l'esprit de charité.

Quant aux derviches mendiants qui forment un ordre particulier de charmeurs de serpents, de chanteurs, de faux prophètes, d'interprètes de songes, d'hypocrites, de vagabonds et souvent d'assassins, ils sont en général paresseux, débauchés, impudents, et s'abritent de leurs pieuses pratiques pour échapper à la justice. Les coins de rue de Stamboul en offrent quelques échantillons drapés dans un burnous éraillé, vêtus d'une tunique en loques, accroupis devant une sorte de pique qui leur sert de bâton. Leur mendicité est au moins une exigence ; ils demandent l'aumône comme on réclame un droit ; leur voix n'est pas moins rébarbative que leur personne, leurs appels sont de vrais beuglements.

Quand on leur offre quelque chose, ils l'emportent comme un remboursement venu de la part d'Allah

et dans lequel l'homme n'est pour rien. C'est un moyen de se dispenser de la reconnaissance et de tendre la main en se dérobant à toute humiliation. « La pauvreté fait ma gloire, » a dit le Coran ; et l'impérieuse oisiveté des derviches mendiants s'appuyant de ce précepte, se double de l'orgueil qu'ils mettent à feindre le mépris de ce que les autres souhaitent.

Comme un jour, pour faire taire un de ces braillards, nous lui avions laissé quelque offrande qui nous semblait généreuse et presque magnanime, cet objet de nos largesses détourna la tête avec dégoût, fit mine de nous cracher dess s en manière de remerciements, et nous démontra en signes peu équivoques que lorsque des chiens de chrétiens sont assez heureux pour être à l'égard d'un derviche les interprètes de la pensée divine, ils doivent remplir cette mission avec moins de mesquinerie.

Mais nous sommes dans le tèkié de Péra. Les évolutions vont suivre les litanies, le tambourin s'irrite, la flûte s'abandonne, les derviches toujours psalmodiant se promènent en cercle sous le regard de l'iman dont l'expression miséricordieuse se rehausse de traits fins et distingués. Assis sur une peau de mouton, il suit les mouvements de ses disciples avec un sourire un peu froid, avec une bienveillance empreinte d'impassibilité.

Les derviches vêtus d'une robe blanche, longue et plissée, marchent d'un pas contenu, les bras croi-

sés sur la poitrine. Si le rhythme s'accélère, il passe sur eux comme un fluide électrique qui les pénètre, les amène peu à peu à tourner sur eux-mêmes et exalte leur imagination. Cette musique a des notes d'une douceur originale; le rhythme, aussi insaisissable que le souffle de la harpe éolienne, se soustrait à l'analyse. Ce thème, mêlé au bourdonnement nasillard des derviches qui proclament la toute-puissance d'Allah, est empreint d'une vague tristesse, mais absent d'émotion et de sentiment vrai.

L'assemblée est recueillie, l'expression des derviches solennelle et absorbée; mais à y regarder de près, on sent que leur âme reste étrangère à cette manière d'honorer Dieu. Ces changements de tons, ces harmonies primitives, ces dissonnances stridentes hâtent l'ivresse sans atteindre le cœur; dans ces oraisons monotones le nom d'Allah est jeté en l'air.

A mesure que le tarbouka se précipite et que la flûte presse le temps, les manteaux tombent, les talons trépignent sur le parquet; l'iman dont la tête vénérable s'abrite sous un large turban vert parcourt le cercle, y glisse comme une ombre et semble parler à l'oreille de ses adeptes de la source fraîche promise à leurs sueurs, du paradis qui leur fera oublier la fatigue.

A ces visions consolantes la physionomie des derviches change insensiblement, leur somnolence se dissipe, leur visage s'illumine. Pour eux le ciel s'en-

tr'ouvre ; leur regard y aperçoit sous l'ombrage qui les attend les houris qui les appellent.

L'un d'eux les bras étendus, la main levée vers le ciel, la tête penchée de côté, les yeux à demi clos, commence à tourner sur lui-même comme absent de toute volonté et sous l'empire d'une force irrésistible. Les autres suivent peu à peu, tournent sans se heurter, sans sortir de la mesure. Bientôt tous ces jupons ondulent, s'enflent, se développent, et tout ce monde entre en danse avec une implacable régularité. Ce mouvement de rotation qui doit agir sur le cerveau passe pour suspendre le sentiment de vivre et pour amener à la quiétude dans l'épuisement. Mais le sourire béat qui erre sur la bouche entr'ouverte des tourneurs, alors que la flûte et le tarbouka battent une mesure impitoyable, ne peut endormir que leur essoufflement; ils n'ont, il est vrai, ni étourdissements ni nausées, et c'est beaucoup, mais on les voit ruisseler, s'essuyer à la dérobée et reprendre leur souffle en sourdine.

Il y avait là un petit vieux, tanné, sec et bossu, qui tournait infatigable et persistant sur ses orteils d'acier ; il était immobile de traits, contenu dans son entrain et comme inondé de rayons célestes. Rien qu'à le voir tourner comme une toupie, on se sentait quelque chose approchant le mal de mer ; on se disait que cette vigueur incomparable ne pouvait lui venir que de sa bosse.

Les salutations, les prosternements, les baisements

de mains, les circuits processionnels qui avaient commencé la séance terminèrent ce culte dont on ne peut emporter aucun sentiment d'édification.

Il y a pourtant au fond de cette danse pieuse de la contrition, de l'humilité; mais en regard de cette religion qui s'affirme par des valses, la foi chrétienne pleine d'espérances et appuyée sur Jésus-Christ ne laisse de place qu'à l'amour et à la reconnaissance.

CHAPITRE XV.

Dolma-Batché. — Abdul-Medjid. — Abdul-Azis.
Les Eaux-douces d'Asie.

Le vendredi, qui est le dimanche des Turcs, est à Constantinople un jour très-occupé.

Il y a d'abord le sultan qui se rend à la mosquée ; et les nouveaux débarqués que les hôtels informent du lieu et de l'heure, se montrent généralement affamés de ce spectacle.

Pour ce qui est de l'heure, la chose a ses difficultés; comme c'est le soleil qui la règle, le touriste arrive ordinairement fort avant ou bien après. Ce jour-là, c'était avant; ce qui à choisir vaut toujours mieux. Le silence et l'ennui enveloppaient encore les abords de la résidence impériale de Dolma-Batché qui plonge ses grilles dorées, ses escaliers et ses portiques de marbre dans les eaux du Bosphore.

D'un côté du palais s'élève l'élégante mosquée

d'Abdul-Medjid ; de l'autre, le palais de Bechik-Tasch qu'habitait le sultan Mahmoud, se projette sur le courant.

Mahmoud avait abandonné le sérail comme trop voisin des mouvements de Stamboul et de la turbulence des janissaires. Il était d'ailleurs de tradition que chaque sultan se fît construire un palais, et Abdul-Medjid fit jaillir du sol celui de Dolma-Batché, palais fantastique, splendide, emmêlé dans sa majestueuse confusion et d'une grande élégance malgré sa bizarrerie.

Comme architecture, et ailleurs qu'en ce paysage, cela ne serait qu'original. Mais où il est, en face de la rive d'Asie qui profile ses baies, ses promontoires et ses montagnes ; en face de Scutari, du sérail et de la Propontide, Dolma-Batché apparaît comme une évocation de la flore orientale. Des carrés de gazon semés de fleurs et aussi de cerfs, de loups, de crocodiles en bronze, courent jusqu'à l'escalier qui descend au Bosphore. Ce palais immense, ou plutôt cette fantaisie de pierre, de marbre et de bronze, née de l'imagination italienne, du goût français, du style de la Renaissance, de l'art arabe et du genre rococo, est historiée avec un luxe effrayant de travail, une profusion harmonieuse en ses débordements. Les élancements aériens, les dômes capricieux, les ogives élégantes s'y marient au trèfle et à la feuille d'acanthe, aux rosaces et aux rinceaux, aux colonnes corinthiennes, aux pilastres

ioniques, aux balustrades à jour, aux entrelacements rubanés. Les genres d'ornementation de tous les styles et de toutes les époques s'y croisent et s'y entrechoquent en un pêle-mêle inattendu, un peu lourd parfois, mais d'un grand effet sur ces eaux bleues et sous ce soleil d'or.

Le luxe de l'intérieur répond à celui du dehors. Les marbres précieux, les incrustations de cuivre, les parquets de bois de cèdre, les tapis somptueux n'y sont pas ménagés. Il y aurait même une fontaine en cristal de roche, une salle de bain en albâtre d'Égypte, des lustres invraisemblables, des lampadaires et même un plancher en porcelaine de Chine. Comme le Coran interdit l'image de ce qui a vie, on s'est rattrapé sur le bronze, le malachite, le lapis, sur toutes les représentations de la nature morte.

M. de Bonald n'admettait les Turcs en Europe que comme en un campement; mais il faut convenir qu'à Dolma-Batché la tente est confortable, le campement solide et magnifique.

Amonceler les constructions fantaisistes est, chez les sultans du Bosphore, affaire de tradition. On laisse aux chiens le balayage des rues, on néglige les égouts qui s'effondrent, se répandent dans la ville et n'y contribuent pas à la santé publique, mais les palais foisonnent : Abdul-Azis en est à son douzième.

Le marbre azuré de Dolma-Batché n'a pas été fouillé, ciselé, fleuri sans bon nombre de millions; si des artistes de tous pays ont dépensé là leur temps

et leur génie, le trésor ottoman a prodigué ses ressources. Mais Abdul-Medjid ne regardait point à de si minces détails, il aimait le luxe, les fêtes et la beauté. Les réjouissances à l'occasion de la circoncision de ses fils coûtèrent des sommes immenses. Au mariage de la troisième de ses filles, il ne fallut pas moins de quatre-vingts caïques pour transporter le trousseau, les bijoux, l'argenterie, les meubles et les esclaves de la nouvelle épousée.

A Stamboul on ne s'en plaignit point. Les prodigalités qui endettaient le trésor, les plaisirs qui isolaient de la nation la personne même du souverain n'atteignirent que faiblement le sentiment public, dans lequel la générosité et la magnificence étaient encore les attributs naturels du sultan ; car il est le padischah, la lumière de la terre, l'égal du soleil, le frère de la lune, le cousin des étoiles. Et puis, Abdul-Medjid était doux, affable; la bonté de son cœur rendait indulgent pour les faiblesses de sa nature. Sa modestie n'emportait point sa dignité; la noblesse un peu méditative de sa physionomie se mêlait à une mélancolie de pose et de regard qui disait assez la lassitude d'une existence qui avait tout épuisé.

Abdul-Medjid tempérait par son esprit de tolérance le fanatisme turc. Le massacre des chrétiens de Syrie le laissa inconsolable. « Je le sens, dit-il, cette affaire m'a tué. »

A tout changement de règne l'immolation d'un

mouton par le nouveau souverain, allusion au sacrifice d'Abraham, devait attirer la bénédiction de Dieu sur le peuple et sur le règne ; mais Abdul-Medjid n'aimait pas le sang et repoussa le couteau qu'on lui offrait. Il eût fait plus sagement toutefois de prendre ce couteau et de le plonger dans la gorge du mouton d'avénement que de livrer aux sages-femmes le cordon qui devait étrangler les fils de ses maîtresses.

Empereur à dix-sept ans, Abdul-Medjid, fils de Mahmoud, manquait de l'énergie nécessaire pour continuer l'œuvre de son prédécesseur; il perdit bientôt de vue au travers des intrigues qui se croisaient autour de lui la mission réformatrice que lui léguait son père.

Les engagements qu'il avait pris lui-même trois mois après son avénement par le *hatti-schérif* de Gulhané, document empreint de justice, de respect humain et de libéralisme, se dissipèrent au sein des plaisirs du sérail ; les événements ne tardèrent pas à démontrer que l'Europe aurait plus de part que la volonté impériale dans le progrès des institutions turques. La guerre de Crimée, qui pour la première fois depuis les Croisades remplit Stamboul de soldats étrangers, mit l'empire en contact avec les forces et les idées européennes et releva pour un temps le pays de son affaissement maladif.

Des courants artistiques traversaient la quiétude somnolente d'Abdul-Medjid ; mais pressé de jouir

en ce monde des douceurs du paradis promis par Mahomet, il peupla le sérail d'innombrables houris.

A cette coupe des délices sa santé s'altéra. La satisfaction de tous ses désirs l'empêcha d'en former, la mélancolie enveloppa son âme, les ombrages du sérail n'abritèrent que ses langueurs, le murmure des eaux courantes ne berça que ses ennuis; sa vie s'éteignit dans le désenchantement.

Avant l'inhumation, ce corps qu'avaient entouré toutes les délicatesses de la vie, tous les raffinements de la sensualité, fut étendu sur une simple natte, comme témoignage rendu au néant des choses humaines et comme une preuve qu'en ce monde toute grandeur est périssable.

Mais pendant notre visite au palais de Dolma-Batché la foule est survenue, les troupes ont formé la haie, les grilles se sont ouvertes; tout annonce que le grand-seigneur va paraître.

Il paraît enfin, entouré, précédé, suivi d'officiers et de cavas, de secrétaires et de coureurs, de pachas, de zouaves, d'eunuques et même de coursiers orgueilleux aux selles de velours rouge rehaussées d'argent et de pierres fines, aux têtières éblouissantes, aux housses historiées de broderies. Ces chevaux se cabrent sous la main des saïs qui les mènent à la bride; on les admire sans trop se demander pourquoi ces bêtes prennent le chemin de la mosquée, ni à quel titre elles figurent dans ce pompeux cortége.

Quant aux musiques militaires qui ouvrent la marche, ou qui, échelonnées sur le passage du souverain, saluent son arrivée, elles se risquent, sur un thème monotone, à des intonations ignorées et à des trilles absolument turcs.

Mais c'est trop s'attarder aux étoiles quand le soleil se lève à l'horizon : un soleil en bonnet grec sans le plus petit rayon d'une aigrette de diamants. Ce soleil musulman, moins bon prince que celui du ciel, ne tolère pas le parasol, et comme nous étions en train d'ouvrir le nôtre, un cavas vint nous démontrer très-doucement que la chose serait téméraire et irrespectueuse. Il convient même, quand on entre en contemplation de la vue du padischah, de ne risquer sur lui que des regards en coulisse. L'ancienne étiquette interdisait les mouvements bruyants qui peuvent se rattacher aux petites misères de notre organisation, et bien que ces sévérités se soient fort adoucies, il y avait à craindre sous ce soleil provocateur le scandale de quelque éternuement.

Le Sultan s'avançait seul à cheval, en avant de son cortége, séparé de la foule par une haie d'officiers qui marchaient à ses côtés ; il promenait sur la foule un regard impassible et le fixait en manière de salut sur les personnes qu'il voulait distinguer. Ce regard qui semblait indifférent cherchait pourtant les placets à recevoir, les misères à soulager. Les suppliants présentaient leur demande en silence, avec recueillement, dans de petits sacs de soie qu'ils

tenaient élevés au-dessus de leur tête. Le Sultan désignait aux cavas d'un regard imperceptible celles qu'il voulait accueillir.

Une femme voilée d'un flot de gaze qui laissait briller ses yeux, prosternée dans la poussière, troubla de ses sanglots contenus le silence général ; mais le regard du maître glissa sur elle, ce désespoir laissa son cœur fermé.

La taille élevée de Jequier, ses yeux bleus, sa barbe blonde, sa physionomie douce et ouverte, trouvèrent grâce aux yeux du commandeur des croyants ; cette bonne chance nous donna le loisir de fixer d'un œil point trop ébloui cette constellation suprême.

Abdul-Azis est de taille moyenne et un peu forte. Son mâle visage qu'encadre une barbe noire et abondante est empreint de douceur et d'énergie ; son regard est dominateur, un peu froid ; sa physionomie est sérieuse et réfléchie. Il n'a point l'air de satiété distrait et distingué, ni l'expression languissante et rêveuse de son prédécesseur.

Il n'en a pas eu la vie.

Né en 1830, Abdul-Azis monta sur le trône en 1861 à la mort de son frère Abdul-Medjid.

Plus âgé que son âge, il était studieux, actif et ferme. La prison dorée qui retenait jusqu'à leur avènement les héritiers du trône et les isolait du pays qui allait leur obéir ne l'avait point énervé ; sa vigueur d'esprit et de corps ne s'était point endormie

dans les joies précoces du harem ; sa volonté n'avait pas sombré dans les doux mystères qu'enveloppaient les jasmins du sérail.

S'il est vrai qu'il aimât, au temps de sa réclusion sous le règne de son père le sultan Mahmoud, à élever des poules et à cultiver des fleurs, ces goûts champêtres se sont dès lors nuancés de teintes violentes. Il aime à dompter les chevaux, à courir le gibier ; c'est un grand chasseur devant l'Eternel, et on lui attribue ce très-fort exploit d'un taureau qu'il aurait assommé d'un coup de poing.

Son frère Abdul-Medjid le laissa vivre en paix et en santé, ce qui n'était pas sans mérite dans la maison des califes où il était de tradition de présenter au nouveau souverain, comme marchepied du trône, les cadavres de ses frères. On sait que Mahmoud Ier, père d'Abdul-Medjid et d'Abdul-Azis, ne craignit pas d'entremêler ses réformes de l'envoi du cordon à son frère Mustapha. Mohammed III que ses frères embarrassaient, en fit étrangler neuf.

Abdul-Medjid aimait son frère. Se sentant près de mourir, il l'appela pour lui confier son fils et ses sujets, lui recommanda l'économie qu'il avait méconnue, l'indépendance des intrigues qui l'avaient enlacé, la réparation des fautes auxquelles l'avaient conduit sa jeunesse et son inexpérience.

Abdul-Azis entra loyalement dans la voie des réformes, entreprit de rendre à l'empire qui s'écroulait son ancienne vitalité, tenta d'améliorer le sort

des chrétiens, de régulariser l'administration, de développer les ressources du pays et de s'élever au niveau des princes européens. On assure même qu'il a dissous le harem, que le vieux sérail n'abrite plus que des odalisques de son frère et qu'il n'a lui-même qu'une seule femme.

Aujourd'hui une certaine impulsion est donnée par le souverain aux services publics et au mouvement du progrès malgré le mutisme, la routine et l'opiniâtreté. Le code civil a été promulgué, le budget sera publiquement établi, les grandes villes auront des conseils municipaux régulièrement élus ; tous les ans une chambre élective doit siéger à Constantinople. Une loi nouvelle sur l'instruction publique rendrait obligatoire pour les deux sexes l'instruction primaire, prescrirait le mode de contrôle à exercer sur les parents pour le développement intellectuel de leurs enfants. Mais encore faut-il que cette loi devienne une réalité.

Un des derniers discours d'Abdul-Azis, celui du 1er avril 1870, car le commandeur des croyants s'est mis à en faire sur le modèle des discours du trône des souverains constitutionnels, avancerait considérablement la transformation graduelle de la Turquie et donnerait à pressentir la prochaine et complète réorganisation de la marine et de l'armée, l'établissement des chemins de fer, les banques rurales et un projet d'organisation judiciaire imitée de celle de France, avec tribunaux de première instance,

cour d'appel, cour de cassation, ministère public et magistrats inamovibles.

Tout en rendant justice aux intentions et aux actes d'Abdul-Azis, il y a certainement à rabattre des alléluia de son avènement; car en un pays comme la Turquie, les réformes sont plus faciles à décréter qu'à accomplir. On ne refait pas les hommes; la civilisation ne s'improvise pas; le progrès ne peut en un jour chasser la barbarie; quelques années de règne ne peuvent changer le vieil Orient; mais si la transformation s'accomplit, la mémoire d'Abdul-Azis n'y sera pas étrangère.

Abdul-Azis a visité Vienne et Paris, au scandale des vrais croyants, et il était réservé à notre époque d'être témoin de ce fait étrange de voir un padischah, ombre de Dieu, dispensateur des couronnes terrestres, représentant d'Allah, maître absolu de la liberté et de la vie de ses sujets, sortir des habitudes sédentaires de sa race pour venir dans le palais même voué au développement de la pensée et aux merveilles de l'industrie, assister entre un prince giaour et une femme entourée des honneurs suprêmes à la distribution des récompenses décernées aux exposants de 1867. Et cela, en bonnet grec et en redingote, sans bourreaux devant lui, sans muets noirs derrière.

C'était l'immobile Orient solennellement convié à l'affirmation de l'activité et du progrès de l'intelligence humaine.

Il y avait loin de là aux anciennes traditions du sérail, alors que le Sultan ne sortait de sa retraite dorée que pour se rendre à la prière du vendredi, drapé de manière à ce que ses adorateurs pussent à peine soupçonner en lui un corps mortel. A son passage on se contentait de porter la main de son cœur à ses lèvres, puis des lèvres sur les yeux, comme si le regard du peuple ne pouvait soutenir l'éclat de tant de majesté.

A l'arrivée d'Abdul-Azis à Paris on ne se fit aucun scrupule de bien ouvrir les yeux; la constellation fut même fort discutée. Ces demoiselles du boulevard et ces dames du ballet, qui voulaient le prince des califes ruisselant de diamants et couché sur des cachemires, prirent en mauvaise part le costume vulgaire et les allures bourgeoises de ce monarque ennuyé; elles déclarèrent même qu'on leur avait changé le calife de Schéhérazade et que ce n'était point là le padischah de leurs rêves.

Celui que les musulmans appellent l'étoile du matin brilla encore devant nous en un autre appareil.

C'était au retour de Brousse que le Sultan venait de visiter, une matinée radieuse se levait sur les deux mers, les oiseaux chantaient sous la feuillée, les fleurs donnaient leurs parfums les plus doux.

En cette nature idéale, l'homme se démenait fort; Stamboul s'apprêtait à recevoir son maître.

La foule attendait sur les deux rives; des orches-

tres militaires se plaçaient au bord de l'eau ; les troupes se rangeaient en tenue de parade. Les caïques se pavoisaient, les caravelles déployaient leurs joyeuses banderoles ; d'innombrables vaisseaux arboraient le drapeau de leur pays ; les matelots grimpaient aux dunes ; partout le drapeau ottoman déployait ses larges plis et mêlait le croissant de l'Islam aux pavillons européens agités par la brise.

Bientôt, sur la Propontide, apparaît la flottille impériale ; elle approche lentement, s'avance sous les murs du sérail, entre dans le Bosphore. Les vaisseaux se rangent, le tambour bat, le canon tonne, les fanfares éclatent, la fumée qui s'étend sur les eaux comme en une bataille navale, ondule autour des étendards et enveloppe les navires.

Le Sultan qui a quitté sa frégate, glisse vers Dolma-Batché ; son caïque fuit sous la rame de vingt rameurs avec la légèreté du cygne.

Sur le bois blanc de ce caïque s'entrelacent d'élégantes sculptures, des filets d'or ornent les rames. A la proue, un aigle d'argent massif déploye ses ailes ; à l'arrière, s'élève le kiosque de velours rouge et de satin blanc sous lequel se dessine la silhouette du maître. Le siége est d'argent avec colonettes de vermeil, les marches sont d'acajou.

Après le Sultan à la mosquée ou en caïque, il y a encore, le vendredi, les Eaux-douces d'Asie ; et on ne peut y manquer. Cette verte prairie où serpente entre les saules, les frênes et les tapis de fleurs un

frais ruisseau semé de nénuphars, abrite, sous des bouquets de platanes, des cafés, dés musiciens, des marchands, des groupes de femmes qui viennent respirer la brise et suivre d'un œil rêveur les voiles qui fuient sur le Bosphore.

Un kiosque de marbre blanc, une fontaine historiée d'inscriptions se projettent sur l'opulente verdure.

On a dit du vallon des Eaux-douces qu'il était vert et doux comme les cheveux des sirènes ; mais ceux pour lesquels aucune sirène ne s'est levée du sein des eaux et qui n'ont pas eu l'occasion d'observer leur chevelure, peuvent affirmer sans avoir recours à la mythologie, que les Eaux-douces d'Asie sont un charmant vallon.

Tout y est gracieux et frais; l'homme n'y gâte point la nature.

Les femmes s'y installent sous les arbres avec tout un petit déménagement de nattes bariolées, de tapis, de cafetières élégantes, de cassettes incrustées de nacre.

Elles portent des bottes jaunes; leur voile blanc retombe sur un féredjé vert d'eau, vert pomme ou rose tendre. Accroupies en cercle elles poussent de petits cris semblables à ceux de l'alouette des champs, et sont comme la toile vivante et colorée du cadre des Eaux-douces.

Leurs femmes ou leurs esclaves s'empressent à leur servir sur de charmants petits plateaux gaufrés

de toutes couleurs, des conserves de feuilles de roses dont les groupes se régalent avec une enfantine avidité, en même temps qu'avec une sorte de gaucherie provenant de la bande de mousseline qui leur couvre la bouche; empêchement aussi peu propice aux confitures qu'aux cigarettes qu'elles fument à la dérobée, sous la garde des vieilles négresses qui les défendent des regards indiscrets.

Le voile qui cache le visage ne dissimule pas des attitudes légèrement provocantes ou gracieusement abandonnées. Ces attitudes ne laissent pas toutefois que d'être visiblement étudiées à l'endroit des pieds qu'on cache avec raison et qui ne gagneraient pas à être comparés avec la coque effilée des caïques.

Quant au féredjé ou robe fendue et sans attaches, on l'écarte sous prétexte de le rajuster; et le regard, même attardé, aperçoit sous cette enveloppe et sur d'opulentes poitrines toutes sortes de gazes transparentes retenues par des épingles en forme de soleil.

Les enfants jouent dans la prairie pendant que les femmes regardent les bateleurs, écoutent les romances monotones et saccadées des troubadours de leur pays ou les mélodies pénétrantes des chanteurs italiens.

Le brillant costume des petits garçons, bonnet rouge, culotte cerise, veste jonquille et passementée, met encore en relief leur ovale allongé, leur minois frais et riant.

Les dames du sérail apparaissent aux Eaux-douces, rêveuses et surveillées. Leurs voitures jaunes, avec lambrequins de satin rose et vert, sont bosselées d'incrustations et de sculptures où se coudoyent sur les portières et sur le ciel de l'intérieur tous les astres du firmament. Ces voitures dont quelques-unes sont suspendues sur des lanières de cuir comme les carrosses du temps de Louis XIII, ne laissent entrevoir que de gracieux profils et des flots de gaze blanche sous laquelle étincellent d'innombrables pierreries, passion des filles du Prophète.

Les cavas à pied et les eunuques à cheval qui se tiennent aux portières et envelopent les groupes de leur morne regard, font bonne garde autour de ces bouquets de toute couleur dont la prairie est émaillée. Ils sont très-bien en apparence avec ces beautés paresseuses; mais au fond elles s'en méfient, les haïssent et les tiennent pour des espions.

Ils sont loin d'être beaux; leur visage morose et empâté n'annonce ni l'intelligence ni l'instruction que l'histoire prête à un certain nombre d'entre eux. Ils ont le nez camard, les lèvres épaisses et pendantes, le front déprimé, le regard inerte, la peau grasse, les chairs flasques, le menton imberbe, la tête enfoncée dans les épaules, le buste court et trapu: leur physionomie est particulière, bonassement farouche, mêlée d'indolence et de fierté. Ils ont avec le goût de la table, du tchibouck et du champagne, un penchant irrésistible pour les enfants qui leur sont refu-

sés, qu'ils adoptent et entourent de tendresses et de soins.

Aux Eaux-douces d'Asie comme partout à Stamboul, les hommes fument et contemplent à distance respectueuse des femmes qui semblent regarder sans voir et entendre sans écouter la musique criarde et inculte des trios concertants. Ces trios vont de groupe en groupe, au-devant des voitures, autour des arabas, souffler dans leur flûte, pincer leur mandoline, agiter leur tarbouka. Les arabas sont avec les caïques les omnibus de Stamboul, comme les chevaux sellés qu'on trouve à Top-Hané en sont les fiacres. Les femmes turques s'entassent joyeusement dans ces chariots fantaisistes de forme et de couleur, recouverts d'une toile posée sur des cerceaux ; ils marchent avec une vitesse de quatre heures pour la lieue.

Les bœufs qui les traînent paisiblement ont au front des plaques d'acier; les baguettes recourbées qui s'implantent dans le joug sont agrémentées de cordons et de flocs rouges.

Ce véhicule, de menuiserie solide et ouvragée, mais étroit, cahotant, plus riche d'enluminures que de ressorts, aide d'autant moins à prendre en patience les fondrières des rues, que le train de devant n'est pas mobile, qu'on se huche jusqu'à la caisse par une petite échelle et qu'on s'y accroche tant bien que mal à la suite du cocher établi à peu près sur la queue de son cheval.

Ce spécimen de la carrosserie stationnaire et primitive du moyen âge et de l'antiquité est acceptable sous les platanes des Eaux-douces ; mais dans l'intérieur de la ville, c'est à faire sauter dans sa boîte le peu de cervelle qu'on possède.

Le soir, les Eaux-douces d'Asie ont encore plus de poésie que le jour. Quand le ciel s'embrase et que peu à peu la lumière se dégrade en teintes indéfinissables ; quand la brise court sous les sycomores et que les voiles se penchent sur le flot ; quand les oppositions de lumière et d'ombre multiplient les aspects, les Eaux-douces d'Asie sont un site enchanteur.

CHAPITRE XVI.

Les femmes turques.

Aux Eaux-douces d'Asie plus que partout ailleurs s'affirme la nonchalance contemplative de la vie des femmes turques.

Vie qui n'est point la réclusion du gynécée des anciens ni des belles captives des poésies d'Homère. Quoique soumise à certaines prescriptions, contrôlée par les mœurs publiques, leur existence s'écoule avec une certaine liberté, mais avec ennui, sans élévation, sans intérêts sérieux. Les hommes ne sont pour elles que des maîtres. Elles ne vivent dans leur intérieur que de leurs appétits sensuels, des soins d'un ménage presque nul et de l'éducation très-élémentaire de leurs enfants, qui les accompagnent partout, qu'elles conduisent par la main et qu'elles semblent aimer beaucoup.

Cette existence isolée de celle de l'homme, en de-

hors de la vie publique, absente de toute culture, se traîne misérable ou dorée, sans ressort et sans initiative, dans une monotonie que de pâles amitiés ne peuvent distraire, que le goût des arts, la lecture et la conversation ne relèvent pas, qu'un amour vrai ne peut charmer.

On s'épouse sans s'être vu, sans s'être parlé. Cet inconnu plein de surprises, de déceptions comme aussi d'enchantements, rend impossible ces sympathies naissantes et ce doux échange du regard et de la pensée que l'inclination précipite, que l'imagination poétise, qui noue deux cœurs et prépare leur harmonie.

Que doit être un bonheur obtenu sans qu'on l'ait désiré?

Que peut être un amour que le sentiment n'a pas entretenu, qu'aucune poésie ne colore, que des impressions communes n'ont point sollicité, que les courants contraires de la crainte et de l'espérance n'ont jamais traversé et qui précipite le mariage comme une satisfaction de la nature et non comme un besoin de l'âme?

La beauté ne peut à elle seule composer un bonheur qui n'est pour le mari qu'un délassement et ne peut être que cela. La femme n'étant ni l'égale, ni l'amie de l'homme reste sous le coup d'un verdict d'infériorité fatal à l'influence qui adoucit, à la confiance qui lie, au dévouement qui attache; mais ces choses sont superflues au yeux de la plupart des

Turcs, comme elle l'était déjà pour ces Thraces auxquels Ménandre fait dire :

« Personne chez nous n'épouse moins de dix à onze femmes, quelquefois douze. Celui qui n'en a que quatre ou cinq est à nos yeux un malheureux qui ne connaît pas les douceurs de l'hyménée, et passe presque dans notre pays pour un garçon. »

Cette beauté toujours voilée ne peut même ni aider l'orgueil, ni flatter l'amour-propre. Une vie à deux qu'aucun intérêt commun n'entretient, qu'aucun lien intellectuel ne fortifie, qu'aucune aspiration élevée ne conduit, doit en bien peu de temps dégager tous ses parfums. Le divorce peut parer à ces inconvénients, mais après que le voile est tombé c'est un luxe coûteux ; car il faut assurer l'existence de celle qu'on remercie et s'acquitter envers le père d'une somme prévue par le contrat.

Il est vrai qu'en Turquie la vie à deux n'est point réglementaire et que le Coran la permet à trois, à quatre et même à six ; mais ces facilités ne sont pas habituelles ; la richesse peut seule s'accorder le luxe de plusieurs femmes qu'il faut doter et établir. A Constantinople la polygamie autorisée par Mahomet devient de plus en plus rare.

Il y a les odalisques, avec lesquelles certains écarts ne passent point pour intolérables ; le maître peut sans monstruosité aucune les distinguer dans le service de sa maison. Mais la dépense arrête, la jalousie veille, la colère menace ; peu à peu le mari se range

aux mœurs occidentales et fait à la paix domestique le sacrifice de ses caprices.

L'histoire du sérail démontre cependant que la nature a rendu à la femme l'influence que le Coran lui refuse. Le pouvoir occulte des odalisques et des sultanes a enveloppé de grands règnes. La somnolence apparente de la femme turque ne doit pas endormir sur la violence de ses passions; sa volonté tenace, héroïque, souvent cruelle a plus d'une fois commandé à l'empire.

Mais réduite à ses proportions ordinaires, la vie des femmes de Constantinople est insignifiante et vide. Si la femme est pauvre, son centre d'action est si restreint qu'elle a peu de moyens à sa portée pour sortir de sa misère. Le féredjé qui l'enveloppe gêne ses mouvements; le yakmak qui la voile arrête les transactions; les babouches qui embarrassent sa démarche entravent sa liberté. On en voit pourtant quelques-unes, empêchées et accroupies, vendre des fruits, des œufs et des étoffes près des bazars et au coin des rues.

De plus, la femme est tenue pour une chose payée, pour un objet acquis. La femme d'un fellah souffrait d'une maladie chronique; le mari consulta, le médecin prescrivit un médicament et sur la demande du client en indiqua la valeur. La physionomie du fellah laissa voir qu'à ce prix autant valait que les choses suivissent leur cours. « Car, dit-il, pour cette somme j'aurai une autre femme, et bien portante. »

Si la femme turque est riche, sa promenade est surveillée, sa contemplation accompagnée. Ses fenêtres sont grillées, son jardin est clos; les muezzins qui seuls peuvent y regarder du haut des minarets publieraient la moindre transgression. De merveilleuses broderies sont la seule distraction que lui laisse son intérieur. Sa journée se passe à savourer le kief, à humer le moka, à fumer la cigarette, à se regarder dans de charmants miroirs de velours et de nacre, à se peindre les sourcils, à se teindre les ongles, à prendre des bains, à manger des confitures, à s'étirer sur les tapis, à s'étendre sur les divans.

Dans cette existence oisive et résignée, aucun mouvement pour l'esprit, peu de chose pour le cœur, rien pour l'âme.

Tout n'est pas à reprendre toutefois dans les rapports des maris avec leurs femmes; les égards dont un grand nombre d'entre elles sont entourées pourraient servir d'exemple à plus d'un ménage chrétien.

La plupart des Turcs habitant Constantinople ont des mœurs plus contenues qu'on ne le pense, le sentiment de la famille ne leur est pas étranger. Ils sont fiers de leurs enfants qu'à défaut de leurs femmes ils emmènent avec eux, qu'ils tiennent par la main, qu'ils enveloppent du regard, ne soupçonnant pas de plus grand malheur que la stérilité.

La fidélité de l'épouse, garantie par l'existence même qui lui est faite, est contrôlée par l'opinion ; la galanterie est à Stamboul un fait insolite comme le mot.

Quant à la coquetterie, c'est un peu différent. Le voile, avec lequel il y a plusieurs accommodements, peut n'être qu'un gracieux mensonge. Ses plis ont des ressources pour les beautés ennuyées de leurs secrets, comme ils peuvent aussi donner carrière à l'imagination et laisser dans un vaporeux mystère les réalités trop accusées par l'âge.

Ce que le feredjé ne dissimule pour personne, ce sont ces formes épaisses, cet embonpoint exagéré que les Turcs prisent, au contraire des Arabes, comme la manifestation et le complément de la beauté.

Quant à l'usage du voile, il s'est conservé comme un legs de la civilisation antique et des traditions bibliques. Au moment où, à l'heure du soir, Rebecca aperçut Isaac qui songeait dans la campagne, elle se couvrit le visage.

Le contact des mœurs occidentales n'est pas sans faire son œuvre ; quelques femmes osèrent même se montrer à visage découvert lors de la visite de l'impératrice Eugénie à Constantinople. Il est vrai qu'elles avaient comme excuse ce fait inouï dans les idées musulmanes, d'une femme, et d'une femme qui ne les valait pas puisqu'elle était chrétienne, pour qui Stamboul en commotion secouait sa paresse, et

devant laquelle s'inclinait le front rayonnant du Padischah.

Chrétiennes par leurs croyances, les Arméniennes sont musulmanes de mœurs et de toilette. Elles portent le féredjé, mais il est de couleur sombre, les teintes vives et les bottes jaunes étant particulières aux femmes turques.

Sur l'eau la séparation des sexes est encore plus marquée que sur terre. Les bateaux à vapeur parquent les femmes derrière le système très-compliqué des grillages du tillac. Les hommes n'ont garde d'approcher ce compartiment très-réservé; ils fument sur le pont, boivent le café, absorbent des quantités invraisemblables d'eau fraîche sans avoir l'air de se douter du voisinage qui les observe.

D'ailleurs, apercevoir l'arête du nez, voir de grands yeux qui brillent, c'est là en général tout ce à quoi peuvent prétendre les touristes les plus entreprenants.

D'aimables don Juans ont pourtant enrichi leurs notes et doté leurs récits de piquantes aventures que l'envie de parler de soi a peut-être un peu surfaites, et dans lesquelles l'amour-propre a plus de part que l'exacte vérité.

Pour nous, aucune œillade assassine ne nous a incendiés. Les voix fraîches et argentines qu'on entend aux Eaux-douces n'ont pas murmuré à nos oreilles le plus timide aveu. Le voile ne nous a pas

livré un sourire. Le sérail ne s'est point ému de notre présence. De ces retraites suspendues sur l'eau bleue et qui semblent faites de lumière et d'ombre, de fleurs et de chants d'oiseaux, les brises du Bosphore ne nous ont pas apporté le plus léger soupir.

CHAPITRE XVII.

Le Bosphore.

Qu'ils sont enchanteurs ces rivages du Bosphore, bleu comme le ciel, rapide comme un fleuve et profond comme la mer!

Qu'elles sont gaies ces escales dont les constructions légères mêlent à l'azur de l'eau leurs couleurs éclatantes ! C'est une boîte de Nuremberg renversée sur le sol, avec ses maisonnettes, ses balustrades, ses arbustes, ses coloriages bruyants ; la vague y jette son écume, les courants y apportent leur fraîcheur, les types les plus contraires de la figure humaine s'y marient aux variétés du paysage. Les teintes sont chaudes, les lignes précises, les contours harmonieux ; tout sur ces rives est aérien et frais.

Le fleuve ondule entre les quais qu'il caresse, les prairies qu'il arrose, les montagnes qui le surplombent. Les constructions capricieuses et les hauts

promontoires plongent dans l'eau, y inclinent mollement, ne laissent de place ici et là qu'à des berges étroites, encombrées de cavaliers qui passent, d'enfants qui jouent, d'hommes qui fument et de femmes qui contemplent.

La rive d'Asie à laquelle fait face la ramification des Balkans qui longe la rive européenne, a des ravins perdus, des sommets escarpés, de brusques déchirures, des golfes solitaires au pied de sombres forêts, des eaux courantes, de mystérieux vallons.

C'est la nature accidentée avec sa poésie douce et sa mélancolie.

La rive d'Europe a des palais et des kiosques sculptés en bois, percés à jour, façonnés comme des jouets ; le géranium grimpe aux portes, la vigne s'y entrelace au-dessus des croisées. Quelques kiosques se cachent sous des bouquets de pins, s'enveloppent de clématites, de bignonias et d'heliotropes.

C'est la fantaisie riante, gracieuse, abandonnée.

Les maisons tout en avances et en retraits, et dont l'étalage fait saillie, s'affaissent projetées en avant et hors d'aplomb.

Avez-vous vu la reine de l'Aurore?
La cité merveilleuse épouse des Sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatants,
D'un triple amphithéâtre enchantent le Bosphore.

(Lebrun.)

Derrière les jalousies de ces palais de bois, tout

semble dormir. De temps à autre, au-dessus de la balustrade ouvragée des balcons, se profile la barbe vénérable de quelque pacha à demi couché dans une immobilité contemplative. Partout des jardins luxuriants de verdure et de fleurs embaumées. Les cafés baignés par le courant, rafraîchis par la brise, n'ont que le luxe des ombrages, des transparences de l'air, de l'incomparable lumière qui jaillit du Bosphore.

A deux pas des fourneaux, au pied des tabourets petits et bas qui mettent les genoux des consommateurs au niveau de leur menton, les dauphins étincellent dans un sillage de perles et bondissent sur la vague. Les caïques à la proue acérée, à la carène tranchante effleurent la surface de l'eau, mais on sait que la grâce de leur structure est en raison inverse de leur sécurité. S'il arrive qu'un de ces caïques se retourne et verse, les fumeurs étendus sous les lianes murmurent doucement : « Ce sont de nouveaux venus. »

Ce Bosphore éclatant et radieux qui unit deux mers et coule entre deux mondes, a ses jours de mélancolie, de brume et de tempêtes qu'il doit au voisinage de la mer Noire ; les abordages n'y sont pas inconnus, ses flots riants ont couvert plus d'un naufrage. L'antiquité le tenait pour périlleux, le nautonier de Carthage n'y cinglait qu'avec prudence.

« O Muses, s'écrie le poëte, vous m'accompagne-

rez toujours, heureux d'affronter avec vous les fureurs du Bosphore. »

Théâtre de la lutte souvent recommencée entre l'Orient et l'Occident, témoin des développements successifs et de la dépravation de l'intelligence humaine, le Bosphore dont la peste, l'esclavage et l'incendie ont désolé les bords, a vu passer les Pélasges, les Thraces et les tribus Ariennes. Il a vu passer Darius en marche contre les Scythes; puis Xénophon et ses dix mille. Six siècles avant Jésus-Christ, il vit naître Byzance.

Fondée par le chef d'une colonie mégarienne, prise ensuite par les Perses, les Spartiates, les Athéniens, absorbée par la capitale de l'empire romain, puis devenue sa rivale, Byzance, héritière de deux empires, attira à elle sous le règne de Constantin la civilisation, les arts et les richesses de Rome. Elle projeta ses rayons sur les premiers siècles du moyen âge.

Sapée par les croisades dans sa puissance et son éclat, amoindrie par les invasions féodales des Vénitiens et des Francs, Constantinople, tombée sous le double effort des Arabes et des Turcs, ne garda de son passé que les enchantements de sa nature et de son ciel.

Au sommet du plateau de la rive d'Europe, plateau formé par les collines qui descendent au rivage, s'ouvre en de vastes étendues de terres inoccupées la lande déserte, semée de bruyères et de genets, qui

conduit aux solitudes de la forêt de Belgrade. De ce plateau, au travers des taillis de châtaigniers, d'arbousiers et de chênes, le regard plonge par intervalles sur le Bosphore qui apparaît comme un sillon d'azur.

Au seuil de la forêt où s'entremêlent les hêtres, les ormes et les bouleaux, s'élève l'aqueduc d'Ibrahim dont les voûtes élancées dominent une vallée qui semble détachée de celles de l'Arcadie. C'est la baie de Buyuk-Déré. Un platane antérieur aux croisades, et qui passe pour avoir abrité Godefroy de Bouillon, étend son dôme de feuillage sur ces bergers contemplatifs et rêveurs que les premiers âges ont légués à l'Orient.

Théophile Gautier, qui ne marchande pas les expressions, appelle tout bonnement forêt cet immense platane qui est au moins une agglomération de troncs noués ensemble.

Ces troncs qui se soutiennent, ces rameaux qui s'entrelacent, éveillent le souvenir d'une des plus charmantes allégories de la fable antique, celle de Philémon et Baucis.

Jupiter et Mercure en humeur d'excursion et sous prétexte d'éprouver le cœur humain, parcouraient la Phrygie et s'aperçurent à l'accueil des habitants que la note de l'hospitalité ne montait pas dans ce pays à des hauteurs très-harmonieuses.

Philémon et Baucis, deux époux qui s'occupaient à vieillir ensemble avec confiance et soutien, et aux-

quels les privations étaient légères parce qu'ils les supportaient à deux, furent les seuls à ouvrir aux immortels qu'ils ne reconnurent point, leur modeste abane.

Baucis confectionna une soupe aux choux qui araît avoir été fort réussie et ne regarda point à sacrifier, pour la faire bonne, un morceau de lard. Philémon pendant ce temps entretenait ses hôtes et leur lavait les pieds. Il y eut même, en outre de la soupe aux choux, des œufs mollets, des olives, une salade d'herbes et du fromage ; mais, dit Ovide, le meilleur mets de ce repas fut aux yeux des immortels le visage de leurs hôtes.

Un incident, dès le commencement du repas, éveilla les soupçons de Baucis ; elle avait beau verser à boire, le vin de sa cruche ne tarissait pas. Comprenant à ce signe qu'elle pourrait bien avoir à faire à quelque habitant de l'Olympe, elle quitta la table et courut à la basse-cour pour tuer une oie qu'elle ne put attraper, et qui, par la volonté des dieux, glissa entre ses doigts.

A cette recherche d'attentions, Jupiter et Mercure n'y pouvant tenir, firent signe à leurs hôtes de les suivre, les conduisirent sur le sommet d'une montagne, leur montrèrent le pays submergé à cause de son inhospitalité, et leur cabane changée en temple, puis ils leur demandèrent ce qui pourrait combler leurs vœux.

Philémon et Baucis ne sollicitèrent que le bon-

heur de servir leurs bienfaiteurs dans le temple qu'ils tenaient d'eux, et de ne point se survivre l'un à l'autre.

Leur vœu fut entendu. Leur vieillesse s'achev heureuse; et comme un jour les deux vieillards ca saient ensemble sur le seuil de leur porte, Baucis crut s'apercevoir que la tête de Philémon se couvrait de feuilles. Au même instant Philémon vit les cheveux de Baucis se changer en branches. Ils se parlaient encore, que déjà l'écorce montait à leurs lèvres. Penchés l'un vers l'autre, il se firent leurs adieux et se réjouirent d'une fin qui ne les séparait pas.

Après Buyuk-Déré, en descendant le Bosphore, apparaît Thérapia entre de fraîches pelouses et de rapides sentiers, sous les riants ombrages de sa couronne de pins. La baie profonde et lumineuse de Thérapia sert de débarcadère aux bateaux à vapeur qui s'arrêtent à un quai de cafés et de jardins.

Thérapia est la résidence d'été des ministres européens. Le palais de France dont la vue s'étend de la baie qu'il domine aux horizons de la mer Noire, a vu briller et mourir le prince Ypsilanti, interprète de la Porte, secrètement attaché à la France et au czar Alexandre. Sélim III fit expier à ce prince dans d'effroyables tortures sa fortune et ses tendances.

Partout, sur les bords du Bosphore, les passions humaines ont gâté la nature. La cruauté a sévi sous ces bocages, la méchanceté a fait ombre à tous ces

enchantements; les cris d'innombrables victimes se sont mêlés aux brises balsamiques qui passent dans les tilleuls.

A Roumili, à Anatoli-Hissar, forteresses construites en face l'une de l'autre par Mourad IV, des murailles et des tours crénelées revêtues de lierre et de mousse sortent des cyprès, descendent jusqu'au Bosphore.

Leurs canons du moins n'annoncent plus la décapitation d'un bostandji ou l'étranglement de quelque janissaire ; les alcyons légers, que les Turcs disent pressés d'emporter sur leurs ailes les âmes qu'attend le paradis, voltigent sur les courants.

La poésie de ces eaux transparentes, les parfums de ces touffes de jasmin ne pénétraient guère dans ces sombres oubliettes où il ne suffisait pas d'attendre la mort, mais où il fallait la sentir et la voir, lente, cruelle, inévitable. On mutilait, on pendait, on strangulait très-proprement à l'ombre de ces figuiers; il y avait un canal pour charrier le sang, des entonnoirs pour recevoir les cadavres. La férocité ne s'endormait pas aux harmonies de ce rivage.

Les tombes se pressent entre les lianes et les racines; c'est sur la rampe de Roumili-Hissar que dorment les soldats tombés à la prise de Byzance.

En 1453 une chaîne de fer doublée de vaisseaux grecs et vénitiens défendait entre Roumili et Ana-

toli-Hissar l'entrée du port de Stamboul. Mahomet II tourna l'obstacle et jeta pendant la nuit par-dessus la colline, et sur un chemin de planches graissées, soixante de ses navires.

Au matin, Constantinople vit son port envahi.

Voici Bébek, avec ses térébynthes, ses quais à fleur d'eau, ses kiosques élégants. Les embarcations s'y abritent sous des arceaux de verdure; le soleil y dore des marchés de légumes et de fruits; des cafés aériens y surplombent la vague.

Voilà les Eaux-douces d'Asie.

Voici Arnaout-Keuï, avec ses palais grillagés et taciturnes. De temps à autre une jalousie se lève sur de fugitives apparitions, les caïques se croisent sous les balcons et ne laissent apercevoir que des têtes voilées sous des ombrelles de soie rose.

Les courants sont rapides, les barques les remontent tirées à bras par de nombreux hammals.

Les vaisseaux de la Colchide et du Caucase échappés aux tempêtes de l'Euxin courent toutes voiles dehors vers les eaux tranquilles du golfe. Les barques traversent le fleuve ou se balancent dans les baies qui les retiennent. Les pêcheurs grecs et bulgares nichés au sommet de leurs appareils d'osier, portés par des poutrelles, manœuvrent dans les courants, surveillent les bancs de poissons qui descendent de la mer Noire, s'apprêtent à relever, à l'aide de cordes et de poulies, leurs filets de mailles serrées

et de forme circulaire. Quelquefois, en veillant au grain, le pêcheur s'endort, tombe du haut de son nid et se réveille en plongeant.

N'arrive-t-il pas souvent à la pêche et dans la vie, de tomber du côté vers lequel on penche.

CHAPITRE XVIII.

Scutari et le Boulgourlou. — Les Derviches hurleurs.

A la jonction du Bosphore et de la mer de Marmara, Scutari avance son promontoire de cyprès, de maisons roses et de mosquées blanches.

C'est l'ancienne Chrysopolis, la ville d'or à laquelle les Perses confiaient les trésors pris à la Bithynie.

Dès le débarcadère de ce faubourg de Stamboul, sur un plancher flottant qu'entoure un banc garni de fumeurs, se dégage comme un parfum de poésie orientale auquel ne gâte rien cette pensée, qu'on foule la terre d'Asie. Les Turcs ont pour Scutari une affection particulière; ils aiment à s'y faire ensevelir parce qu'ils le tiennent pour un abri contre les retours de leur fortune publique, comme un asile aussi contre les entreprises des infidèles.

Des embarcations de toutes couleurs et de toutes

formes vont et viennent autour du plancher effondré sur lequel on descend, les caïques se balancent sous l'auvent d'un café qui penche sur les courants ses figuiers et ses fleurs. Tout auprès, une mosquée mamelonnée d'une foule de petits dômes dessine sur le ciel bleu ses ombrages, ses minarets et ses arcades arabes. Au centre de la place s'élève une fontaine riche de rinceaux en relief, d'inscriptions sculptées sur le marbre, moins pourvue d'eau que de nervures enlacées, et autour de laquelle se groupent, en un pittoresque fouillis, des femmes, des hammals, des écrivains publics, des loueurs de chevaux. Le mouvement de la rue, qui élève jusqu'au sommet de la colline ses pentes escarpées et son flot de maisons peintes, aux toits en surplomb, aux fenêtres en saillie, aux persiennes en treillage, continue l'animation de la place. Ce mouvement est très-mêlé. Des grappes de chiens endormis y font obstacle aux femmes qui traînent leurs voiles et leurs babouches, aux arabas attelés de buffles noirs, aux troupeaux de chèvres qui circulent en bêlant et regardent d'un air de convoitise les berceaux de verdure qui des jardins débordent sur la rue. Des pampres entrelacés se balancent sur la tête des passants, courent au-dessus des boutiques de tabac, des boucheries et des gargottes.

En inclinant à gauche pour atteindre la base du mont Boulgourlou, on suit le cimetière arménien semé de platanes sous lesquels on fume, on danse,

on joue entre les tombes qui s'ouvrent et celles qui se referment. Puis on se répand en de joyeux sentiers, le long des vignes et des vergers.

Bientôt à ces jardins succèdent les ronces et les bruyères; l'ascension commence pittoresque, raboteuse, au travers des pierres roulantes et des aspérités du roc.

A mi-chemin, un bouquet de platanes abrite près d'une fontaine à l'eau fraiche et légère les montures, les arabas et les charrettes qui se sont hissés jusqu'au plateau d'où les piétons gagnent le sommet. Les tuyas et les hêtres qui couronnent ce sommet reposent des fatigues du chemin; le panorama qui se déroule de là emporte bientôt le souvenir des trous, des bosses et des ornières avec lesquelles on a dû composer.

Ici fuit le Bosphore; les caïques le traversent, les vapeurs le sillonnent. Les promontoires qui s'avancent, les baies qui se découpent forment autant de lacs. Ces bassins profonds baignent Constantinople.

Ailleurs apparaît étincelante, constellée de voiles, baignée de lueurs blanches, la mer de Marmara avec les îles des Princes, les lignes lointaines de l'archipel et de la Troade. Le golfe de Nicomédie qu'embellit Pline le Jeune, où Dioclétien résigna le pouvoir, et qui prêta de vaillantes flottes aux Croisés, sommeille au pied de cet olympe de Bithynie où l'imagination aime à deviner les concerts des muses et les festins des dieux.

La vue du Boulgourlou appelle la rêverie et la contemplation; mais le Bosphore qui court de la forêt de Belgrade aux jardins du sérail, les rivages qui se dessinent et les îles qui bleuissent, attirent, frappent moins encore que les vastes solitudes de l'Asie Mineure dans lesquelles plongent le regard et la pensée comme à la recherche de quelque caravane se déroulant dans les bruyères. Ces vallées et ces montagnes, ces plaines de broussailles que l'homme a délaissées, ces steppes ondulées, profondes, sur lesquelles semblent flotter toutes sortes d'images de la vie nomade et primitive, s'imposent à l'imagination. Ces landes sauvages touchent à celles qui ont vu luire et s'éteindre Nicée; elles conduisent à la terre d'Israël qui a nourrri les patriarches et porté Jésus-Christ.

N'est-ce pas là ce sol à la fois classique et glorieux que les temps profanes ont semé de dieux et de héros, qu'Hérodote a illustré, où Apelles a vécu, où saint Paul a prêché.

Sésostris en marche contre les Scythes l'a traversé; la Grèce l'a parsemé de colonies florissantes; le paganisme l'a couvert de ses temples : sur ces bords, où flotte l'étendard de l'islamisme, les Croisés ont planté leur drapeau.

On ne s'arrache pas sans peine aux souvenirs qu'éveillent ces étendues pleines de grandeur et de mélancolie; on ne quitte pas sans regrets les éblouissements de ces montagnes et de ces golfes qui se dé-

roulent au loin. On dit adieu à ces teintes suaves et comme suspendues dans les transparences de l'air ; on se dévale par monts et par vaux jusqu'à la grande rue de Scutari et au Tékié des Derviches hurleurs qu'il faut aller voir s'entrelarder et se pourfendre.

C'est moins gai que les pirouettes des Derviches tourneurs, et la chose n'y tourne point au folâtre ; ce que laisse tout de suite pressentir le sombre arsenal de broches, de pinces, de tenailles, de poignards et de casse-tête qui s'entremêlent au-dessus du mihrab avec des tambourins et quelques écriteaux de versets du Coran.

Il y a là de ces couperets en forme de croissants, de ces fouets garnis de pointes de fer, et surtout de ces lardoires munies de chaînettes et d'une poignée de plomb en forme de cœur, qui vous donnent froid dans le dos.

La salle où s'épanouit cet arsenal sauvage n'a rien qui égaye ou réconforte ; dans le cliquetis de cette sinistre ferraille, la note douce est absente. Le temple qui abrite ce culte d'énergumènes n'a point de jour sur le ciel bleu, ne reçoit aucun rayon de la lumière du Bosphore, n'a pas la plus petite croisée ouverte sur l'idéal. Tout y est froid et nu comme dans une salle d'inquisition ; le demi-jour qui y règne est absolument dépourvu de poésie mystique.

Les adeptes mêlés au public font face au mihrab ; les femmes qui ne peuvent fouler le sol sacré du sanctuaire pénètrent toutes à la fois comme une vo-

lée d'oiseaux dans la loge grillée de la galerie. Les chrétiens qu'on parque dans une tribune étroite, séparée des officiants par une balustrade de bois, ont préalablement déposé leurs chaussures à l'entrée. Serrés dans ce petit espace, ils attendent sous le regard bienveillant du chef l'instant suprême des efforts de poitrine et des écorchements qui doivent les convaincre de la supériorité de la foi musulmane, ouvrir le ciel aux croyants et apaiser Allah.

Ce chef est accroupi sur une peau de mouton, au pied du mihrab, en face des assistants. Sa physionomie est empreinte de dignité, de froideur et de mansuétude ; son doux sourire accueille avec une compassion mêlée d'indifférence les dévots qui vont s'exécuter devant lui ou qui viennent simplement suivre la cérémonie et lui baiser la main. A l'apparition de quelque dignitaire chargé de plaques en brillants ou de quelque derviche en forte odeur de sainteté, et qui s'apprête à faire honneur à sa réputation par la sincérité de ses extases et le vacarme de ses oraisons, le cheik déplie ses jambes avec une sage lenteur, se lève, s'avance avec une majestueuse aménité, embrasse et salue en se penchant sur l'épaule, à la manière des entrevues bibliques. Les enfants qu'on lui présente sont accueillis d'une façon toute paternelle ; il les bénit et les baise, touche leurs membres malades, mouille leurs yeux de sa salive. Quelques-uns, touchés de la grâce divine, s'étendent devant lui ; il monte sur eux, soutenu par deux aides,

leur marche sur la poitrine, leur piétine sur le ventre. La plupart, confiants dans ces attouchements sacrés qui assurent leur guérison ou leur salut, se laissent faire et paraissent enchantés ; d'autres moins persuadés crient comme des poulets qu'on saigne.

Mais le moment solennel approche, les dodelinements se marquent, les litanies s'accentuent.

On s'est assis en rond pour psalmodier des versets du Coran, avec gravité, d'un accent guttural; puis on procède aux balancements qui doivent amener l'exaltation, le délire, l'insensibilité. Ce ne sont point des sons connus, cela tient moins de l'homme que de l'ours blanc.

On avise dans ces groupes de magots chinois, de forcenés et de béats, quelques attitudes plus taciturnes et à la fois plus farouches que les autres, quelques figures au sourire étrange, aux traits durs, au teint pâle et décomposé, au regard fiévreux, inquiet, et qui semble aller au-devant de l'extatisme. Près de ces physionomies qui annoncent de prochaines macérations, se dessinent des profils d'une grande pureté et d'une douceur un peu triste.

La fumée du chanvre, du hatchich et du benjoin, qui s'élève du brasier en spirales odorantes, agit sur le cerveau, avoisine l'âme des fidèles du céleste séjour que l'esprit saint va leur ouvrir.

Après s'être assis en rond pour psalmodier, on s'assied en ligne pour de nouvelles invocations et de

nouveaux renversements. Bientôt sur un signe du cheik tous se lèvent, s'avancent, se reculent pour s'avancer encore et poursuivre avec de sourds grognements, puis avec une sorte de furie qu'excitent les cimbales et les tambours de basque, une incantation lente et monotone, bientôt rageuse, frénétique et d'une cacophonie intense.

Cette proclamation longuement motivée des attributs d'Allah se complique de mouvements désordonnés de l'avant à l'arrière, image turque du frêle esquif de la vie humaine ballotée sur l'Océan de la volonté divine. Entre temps, on se met en chaîne pour se précipiter en avant, se rejeter en arrière et pousser tous ensemble des cris sourds qui tiennent de l'homme qui râle et du chat qui miaule. La sueur perle sur les fronts, l'écume jaillit des lèvres, le regard s'injecte, les pupilles se dilatent, le cou se gonfle. Des poitrines haletantes se dégagent comme des sons étouffés auxquels succèdent des hurlements à étourdir la pensée et à rompre les parois.

Si Allah ne se laisse pas attendrir par des invocations aussi tenaces, c'est qu'il est bien difficile ou qu'il faut autre chose que des cris pour obtenir au pécheur repentant l'oubli de ses transgressions.

Il est évident que c'est le cas, et que l'expression très-accentuée de ce repentir ne suffit pas pour avoir accès aux voluptés éternelles, car des cris on passe aux coups et à pis que cela. Les turbans tombent,

les ceintures se déroulent, les babouches sont jetées, il ne reste que l'ample caleçon : la poitrine est mise à nu. Les tambourins que l'assemblée touche du genou, du coude et du poignet poussent aux fureurs sacrées que précipitent encore les accents inconnus et les gammes fantastiques d'une musique exaspérée. Quand on appelle cela de la musique, ce ne peut être que par habitude; appliquer ce beau mot à de sinistres beuglements, ce serait outrager l'art. De poétiques organisations ont reconnu dans ces accompagnements insolites le rugissement du lion dans les sables du désert, les pleurs des djinns dans la forêt, la voix du vent qui mugit sur la plage et qui soupire dans les roseaux ; mais les imaginations plus restreintes, les natures plus prosaïques ne savent y découvrir que les sons fauves et inarticulés dont les ménageries de nos foires livrent le sauvage concert.

Sous l'influence du rhythme qui l'excite, la dévotion devient de la démence, presque de la fureur; les facultés individuelles, les fonctions vitales de quelques illuminés semblent comme suspendues au milieu des convulsions qui les font bondir et se rouler à terre. Le cheik feint de chercher à régulariser leurs mouvements, à tempérer le sauvage élan de leur foi; mais son autorité ne peut rien sur ces fougueux néophytes qui n'écoutent que leur sainte ardeur, s'emportent, se heurtent aux murailles, se frappent la poitrine, et finalement se jettent sur les

instruments d'expiation qui les transpercent, les tenaillent et les brûlent. Celui-ci se traverse les joues avec la lame affilée d'une aiguille, celui-là s'enfonce une broche dans le ventre, cet autre se couche sur le dos et ne sourcille point au tranchant de la lame sur lequel le cheik pèse de tout le poids de son corps.

On ne se sentirait pas très à l'aise si un voisin ne vous soufflait à l'oreille de commander à l'émotion et de supprimer une syncope qui en serait pour ses frais.

Tout cela, assure-t-on, n'est que de la jonglerie : et s'il faut en croire quelques témoignages qui semblent autorisés, ces rusés gaillards échapperaient à la douleur par le mouvement de rotation qu'ils impriment à leur corps. Ils arriveraient aussi, par l'effet des contorsions et des rugissements qui précèdent le sacrifice à se dérober à eux-mêmes, à se soustraire aux sensations physiques : les plaies qui apparaissent, le sang qui coule, les cicatrices que certaines poitrines laissent incontestables, ne proclameraient que la mauvaise fortune de quelques maladroits.

Quoi qu'il en puisse être, tout en réservant l'effet produit par une suite d'oscillations et de cris qui amènerait une sorte de catalepsie physique et morale, le spectacle est lugubre. Ce n'est pas par sa douceur que se distingue ce culte mensonger; souvenir d'Ouveiss, fondateur de l'ordre des Derviches, qui

s'était arraché toutes les dents en mémoire de deux canines perdues par le prophète lorsqu'il combattit les infidèles.

Tout dans ce culte est contraire à nos idées religieuses, à nos pensées de civilisation; mais il y a pourtant autre chose à y voir que les égarements d'un fanatisme aveugle, que la folie de quelques hallucinés. Les contorsions, les cris, les souffrances de ces convulsionnaires traduisent le besoin d'expiation qui est au fond de toutes les âmes et que le rationalisme ne peut nier qu'en faisant abstraction de la conscience et du péché.

Cet abîme nécessairement creusé entre la sainteté divine et la misère humaine, les Derviches hurleurs cherchent par leurs macérations à le combler; mais sur cet abîme que nous sentons avec eux, la foi chrétienne a jeté comme un pont de salut la croix de Jésus-Christ.

CHAPITRE XIX.

Kadi-Keuï

A quelques pas du tékié des Derviches, au sommet de la colline où la grande rue de Scutari vient finir, une immense forêt de cyprès enveloppe de ses ombrages des milliers de morts que la main de l'homme ne réveille point, dont l'outil du fossoyeur ne trouble jamais l'asile.

C'est le cimetière de Scutari.

Tous ceux qu'a recueillis cette terre privilégiée dorment à l'ombre d'un cyprès ; chacun de ces arbres au tronc noueux parle d'une page détachée du livre de la vie.

Une grande allée partage ce bois funèbre qui du Bosphore à la mer de Marmara suit les escarpements de la colline et les inégalités du terrain ; les sentiers se perdent à travers les pierres tombales de cette vaste nécropole. La vanité n'y perce pas sous la

douleur; elle ne s'y traduit pas comme dans les nôtres en regrets orgueilleux. Quelques cippes sur lesquels le souvenir a sculpté une rose ou un lotus sont légèrement creusés dans le milieu pour recevoir les fleurs et les parfums qu'y déposent l'affection et la reconnaissance; mais à défaut des parfums qui ne sont plus et des larmes taries, l'eau de pluie séjourne sur ces tombes et attire les tourterelles qui viennent y boire et y mouiller leurs ailes.

Ce site romantique dispose à la rêverie malgré le café qu'on y boit à côté des cercueils, malgré le tabac qu'on y fume en compagnie des morts. De poétiques points de vue sur la mer et le Bosphore semblent apporter dans ce funèbre séjour les sourires de la nature et le regret de la vie.

Au sortir de cette forêt pavée de tombeaux apparaît au delà de la plaine d'Hyder-Pacha, au pied d'un promontoire, le village de Kadi-Keuï. De lourds arabas, de brillants cavaliers, des bateleurs, des chanteurs, de nombreux groupes de femmes animent la prairie qui court jusqu'au rivage. Des maisons rouges, des minarets blancs, des bouquets de châtaigniers et de chênes recouvrent les ruines de l'antique Chalcédoine.

Assiégée par Alcibiade, enveloppée par Mithridate, Chalcédoine, résidence de Rufin, reçut en 451 le concile fameux où l'hérésie d'Eutychès fut condamnée. Les races conquérantes qui ont envahi Byzance et régné tour à tour sur cette reine de l'Orient, ont

fouillé le sol qui porta Chalcédoine; les Turcs ont utilisé les débris de ses monuments pour la construction de leurs mosquées.

Le golfe de Nicomédie, avec les ombrages de ses rives, les lignes bleuâtres de ses montagnes, avait charmé ces maîtres du monde qui délaissèrent pour cette gracieuse mer de Marmara les splendeurs de Rome et la poésie de la baie de Naples.

C'est à l'entrée de ce golfe que Kadi-Keuï jette sur la vague ses collines boisées, ses jardins et ses terrasses. Tout cela se découpe sur un ciel lumineux, dans une atmosphère tranquille qui semble irisée de tous les rayons du prisme.

Le soir, quand le soleil descend à l'horizon et que la mer étincelle sur les feux du couchant, Stamboul, noyée de vapeurs d'or et d'azur, élève en perspectives aériennes, du flot qui semble dormir, ses murailles crénelées, ses minarets et ses jardins.

Il y a là comme une fusion de toutes les couleurs; comme des incendies roses, bleuâtres, violacés qui défient la plume et le pinceau. La lumière repose doucement sur le flot qu'elle éclaire, sur le sol qu'elle colore; il faut penser avec le jeune Anacharsis que ce doit être celle dont les dieux de l'Olympe sont couronnés.

Mais à voir de la fontaine de Chrysostome bleuir devant soi les montagnes de l'Europe; à respirer la brise sous les châtaigniers qui couronnent les côtes escarpées de la baie, le temps fuit et l'heure du ba-

teau passe. Les embrasements s'éteignent, les lueurs pâlissent, la nuit se fait, rapide, inattendue; et il ne reste qu'à regagner pédestrement, par la plaine d'Hyder-Pacha, le cimetière de Scutari où l'obscurité succède aux éblouissements.

Après l'heureuse nonchalance de Kadi-Keuï, le sérieux langage de l'éternité. Après la grâce mouvementée du promontoire de Chalcédoine, l'immobilité de la mort.

Ces cyprès gigantesques, auxquels la nuit prête des formes fantastiques, ces haies de sépulcres qui se dressent sous vos pas, cet océan de tombes jetées à tous les horizons parlent de siècles évanouis, de civilisations écroulées, de flots de peuples qui ont passé comme l'ombre.

Au sortir de la forêt, on retrouve Scutari. On se couche dans un caïque, on vogue sur le Bosphore et on remonte à Péra, les yeux longtemps encore pleins des enchantements d'une nature qui appelle à la vie, le cœur trop oublieux des avertissements qui apprennent à la quitter.

CHAPITRE XX.

Le Pont de Galata. — Rues, Fontaines et Turbés de Stamboul.

Le pont de bois jeté sur la Corne d'or unit Stamboul à Galata. C'est tous les jours et à tous les instants, sur ce plancher que foulent tant de races diverses, un spectacle auquel on retourne sans cesse et qui à lui seul révélerait l'Orient.

Le mouvement de ce pont auquel les vapeurs s'amarrent, auquel les caïques s'accrochent, et qui de temps à autre se replie sur lui-même pour livrer passage aux navires qui viennent jeter l'ancre près de l'amirauté; le mouvement de ce pont sur lequel se rencontrent tous les types, tous les dialectes, tous les costumes, n'a rien de l'animation de nos villes. L'Europe, l'Asie, l'Afrique s'y croisent et s'y coudoient; la beauté des rivages, l'éclat de la lumière

ajoutent à ces oppositions d'attitudes et de physionomies.

Le golfe, que ce pont traverse, reflète dans ses eaux tranquilles le courant de ces vies humaines, la vague contrariée et pourtant harmonieuse de ces nations venues de pays si lointains, qui ont vécu sous des cieux différents et apportent là comme le fugitif écho de leurs mœurs, de leur misère et de leur gloire.

L'Europe, il n'en faut point reculer la confidence, fait tache en ce brillant pêle-mêle : Les Anglaises étriquées, les Françaises à chignon, les Italiens à pince-nez, les Allemands à chapeau noir, sont en ce tableau d'un effet parfaitement désagréable. Les Turcs de la Réforme, dont le vêtement n'a plus d'oriental que le fez rouge à gland bleu, qui portent redingote et gilet, bottes vernies, gants lilas et pantalon collant, ne plaisent pas davantage. Ce costume emprunté par Mahmoud aux mœurs occidentales enlève à la démarche ce que l'ampleur des vêtements lui donnait de magistral, ne laisse en relief que la lourdeur et la rotondité des tournures ottomanes.

Les chevaux qui portent ces imitateurs de Mahmoud et les saïs qui les conduisent, aident un peu a revenir de cette désillusion. Ces saïs à la noble prestance, à la tournure martiale, superbement vêtus, tiennent par la bride l'ardente et fine monture qui porte leurs maîtres impassibles et joufflus. Cette tendance des pachas à la rotondité agaçait Horace Vernet qui, en 1840, écrivait à sa femme :

« Tout est rond, tout est mou ; c'est le sérail de la pensée.... Il ne faudrait pas longtemps pour que mes idées prissent du ventre comme tous ces gros vilains Turcs que je rencontre dans les rues. »

Mais si les modes européennes ont gâté les pachas, si les chapeaux de Paris nuisent à la couleur locale, l'Europe jette pourtant dans le concert de ces types primitifs, de ces couleurs originales, la note suave du dévouement et de la charité avec les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et les diaconesses protestantes de l'hôpital allemand. Ces femmes au costume sombre, aux traits compatissants, les Turcs les aiment et les respectent. Ils comprennent ce qu'il y a de grandeur dans l'abnégation d'une vie qui affronte volontairement tout ce que l'homme redoute ; ils leur pardonnent de se montrer à visage découvert, parce qu'ils savent que cette liberté de la femme chrétienne qui étonne leurs croyances et scandalise leur foi, ces Sœurs n'en profitent que pour guérir et consoler.

Les *Zaptiés*, ou gendarmes de l'intérieur, aussi brillants que les saïs, traversent le pont au pas pressé de leurs chevaux. Leur uniforme est un costume qui tourne au fantastique ; leurs vêtements sont de couleurs bruyantes et couverts de broderies ; leur éclatante ceinture est un arsenal d'armes de toutes grandeurs et de toutes formes.

Aucun contact avec l'Europe n'a dépouillé les Osmanlis de vieille souche de leur ample turban, de leur veste aux manches pendantes, de leur caftan

jaune ou cannelle. Puis voici des Tartares, des Kurdes, des Persans, des Tscherkesses, des Tunisiens, des Lévantins de toutes les échelles, que nos usages ont laissés intacts, que l'uniformité de la civilisation n'a pas atteints.

Voici des Bulgares avec leur sayon de toile grossière et leur bonnet de fourrure. Voilà des Circassiens toujours prêts, dit-on, à vendre leurs femmes et leurs filles. Leur longue poitrine est tuyautée d'une double rangée de cartouchières d'argent lamées d'or et semées de turquoises. Une ceinture de métal serre leur tunique noire revêtue d'une bande d'or; leur sabre recourbé est suspendu par un cordon de soie au-dessus de l'épaule droite. Sur leurs cheveux plats se dresse en pyramide conique le bonnet d'Astrakan.

Les Nubiens, les Syriens, les Abyssiniens n'ont pas déposé leur couverture jaunâtre rayée de larges bandes de diverses couleurs.

Les paysans du Liban ont gardé leur turban surmonté d'une sorte de bonnet pointu en feutre blanc dans le milieu. Le turban des émirs est toujours entièrement vert; le privilége de cette couleur qui est celle de Mahomet, leur est maintenue en raison de leur descendance directe du prophète.

Les pèlerins qui reviennent de la Mecque ont aussi le turban vert et le portent avec orgueil en mémoire du saint-voyage.

Les Arabes du désert portent encore le mouchoir bariolé retenu sur la tête par un double cordon

brun en poil de chameau; ce foulard, le plus souvent vert et rouge avec franges de soie aux deux bouts, retombe sur les épaules et sur la nuque. Leur manteau blanc, rayé de brun, se compose de deux couvertures carrées appliquées l'une contre l'autre et munies de trous pour la tête et les bras; ils ont les jambes entourées de linges retenus par des cordelettes comme dans l'antiquité, leur démarche est grave quoiqu'un peu pressée; leur voix est rauque, leur accent guttural; leur parler rude et saccadé. Ces Bédouins ont la taille maigre, les membres souples et nerveux, les dents longues et éclatantes, le front pointu et fuyant; leurs yeux d'où jaillissent des étincelles font songer aux bêtes fauves de leur pays.

De tous les types que ces terres du soleil ont jetés sur le pont de Galata, celui des Marocains absorbe l'attention. Les descendants de cette race mauresque qui a illustré Cordoue et régné sur Grenade, ont dans leur démarche et dans leur expression quelque chose de fier, d'aisé, de particulièrement noble; ils portent l'ample burnous, le turban élevé, la culotte bouffante et d'élégantes pantoufles de cuir ouvragé.

Les femmes de Trébizonde drapées de laine brune, le visage caché sous un masque de soie noire, contrastent en leur sombre appareil avec les groupes de femmes turques vêtues de couleurs gaies, comme aussi avec quelques femmes grecques et arméniennes

de l'Asie Mineure qui portent le large pantalon, la veste brodée et le fez rouge entouré d'un foulard. Ces dernières laissent retomber leurs cheveux sur leurs épaules en tresses ornées de pièces d'or et d'argent.

Quant aux vieilles négresses qui tendent de dessous leur couverture à grands carreaux une main calleuse et décharnée, il est bon de ne les regarder que très-en passant et de ne pas chercher à entrevoir ce que dissimule heureusement le suaire qui enveloppe leurs formes gigantesques. Ce qu'on aperçoit de ces momies semble plus que suffisant.

De jeunes Éthiopiennes avec mouchoir jaune roulé autour de leurs cheveux tressés, au nez écrasé, aux lèvres épaisses, ont la peau d'un noir qui tourne au bleu; leur expression est mélancolique, leur regard doux et profond; quelques bracelets de verroterie brillent à leurs jambes et à leurs bras.

Mais il vaut mieux encore regarder, quoique ce qu'on en voit ne soit pas très-complet, aux dames du vieux sérail ou à l'impérial cortége de la mère du Sultan, qu'il nous advint de croiser un matin sur le pont de Galata.

Si la sultane Validé, que nous ne vîmes que cette fois-là, ne se promène qu'en un tel appareil, ses sorties ne doivent pas laisser que d'être entourées de sérieuses complications.

Le flot de ses voitures de formes bizarres, attelées

de chevaux de prix, couvrait une partie du pont; il y en avait de tous les roses, de tous les lilas, sans parler des garnitures intérieures avec franges d'or, boutons de cristal, draperies de satin bleu et portières de velours blanc. Les papillons et les oiseaux se lutinaient sur les portières et sur les caisses semées de bouquets, revêtues de toutes les nuances tendres. Tout cela défilait très-lentement, sous la conduite de coureurs à pied, d'officiers à cheval, d'ennuques noirs et de saïs abyssins, entre deux haies d'une foule contemplative et silencieuse.

Le bon temps n'est plus auquel la police interdidisait à coups de sabre et de *courbache* la circulation publique sur le passage des dames du harem et des princesses de la famille impériale; il fallait dès qu'elles étaient en vue, fermer les magasins, rentrer précipitamment chez soi, tenir sa maison close. Du reste les *giaours* peuvent aujourd'hui fusiller du regard ces belles invisibles sans que l'ombre sacrée de Mahomet en tressaille d'indignation; car on ne peut démêler sous l'amas des gazes légères et des voiles lamés d'or quoi que ce soit de la personne des oda lisques et des sultanes. La mère d'Abdul-Azis enveloppée de mousselines diaphanes qui amortissaient l'éclat de ses diamants, dissimulait encore l'ovale de son visage derrière un éventail de plumes blanches constellé de pierreries. Sa voiture attelée de quatre chevaux blancs aux harnais de velours bleu ornementés d'argent était sous la garde des eunuques.

Ces maîtres du sérail, très-occupés de l'effet qu'ils produisaient, maniaient leurs montures avec une sorte de grâce farouche qui rachetait leur laideur.

Le pont de Galata ne manque point d'aveugles, de manchots et d'estropiés ; ces mendiants exotiques ont même une manière à eux de présenter aux passants sur de petites assiettes leur main sèche ou leur bras amputé.

Ces plaies qu'on exhibe, ces mutilations dont on trafique, font ombre au tableau brillant qui se continue jusqu'au bazar, moins les éblouissements du ciel et de l'eau, dans les rues de Stamboul.

Les toits des maisons forment voûte sur plusieurs de ces rues et n'y laissent pénétrer que par des fentes les transparences du ciel. Ce mystérieux demi-jour est aussi celui des maisons en bois de cèdre ou de cyprès, percées de fenêtres dont les grillages légers protégent du soleil et ne livrent passage qu'à l'air. Les femmes voilées, les hommes à la physionomie tranquille et bienveillante n'y entrent que furtivement, n'en sortent qu'avec précaution. Aux approches des bazars où le flot se déroule et se croise sans rumeurs et sans choc, la foule conserve dans ses mouvements comme un reflet de ce respect de soi-même qui est au fond de la nature des Turcs et se révèle dans le repos absolu de leur physionomie.

L'Orient semble chercher à se rattraper du calme de ses populations sur la confusion tumultueuse de

ses édifices qui se retirent et s'enchevêtrent avec une nonchalance originale et délabrée. Les capricieux entassements de ces portes massives, de ces toitures légères, de ces murailles tournantes, de ces balcons vermoulus, de ces façades ouvragées en dentelles et suspendues sur des rues étroites et tortueuses, rétrécissent le passage, empêchent toute perspective. De petits jardinets font suite aux débris entassés, aux ruisseaux sans écoulement et projettent sur les ruelles des flots de cactus, de géraniums et de myrthes dont les parfums se mêlent à toutes les senteurs particulières à cet Orient malpropre, paresseux et pourtant séduisant, où les ravages du temps laissent partout leur empreinte.

Cette négligence ne va plus maintenant jusqu'à oublier à la porte à laquelle on le clouait par l'oreille le boucher infidèle. On n'en voit plus par les rues le nez traversé du fil de fer auquel restait suspendue l'once de viande sur laquelle le malheureux avait cherché à tromper la pratique ; mais les boucheries dépourvues des petits arrangements qui les rendent acceptables sont comme autrefois sombres et sanguinolentes.

Ces étaux sur lesquels le sang se coagule, assaillis par les mouches, convoités par les chiens, sont d'odeur infecte et d'aspect repoussant. Les quartiers de viande pendent en lambeaux informes et déchirés à des poutres injectées de débris, à des chaînes rongées par la rouille ; les têtes de mouton y abon-

dent velues, les yeux à demi clos, la langue enflée et serrée entre les dents.

Tout cela sent le carnage. Il y a là comme un faux air d'assassinat auquel le maître du lieu apporte quelque tempérament.

Il fume tranquillement son tchibouck, hume son café d'un air très-satisfait, puis s'absorbe dans le paisible égrenage de son chapelet dont les 99 grains représentent les attributs d'Allah : un plus gros que les autres répond au nom même de Dieu.

Ces bouchers sont impassibles; leur insouciance, ordinaire à tous les marchands turcs, étonne nos idées commerciales; il semble que la pensée de vendre soit pour eux tout à fait secondaire, et que livrer la marchandise ne soit de leur part qu'une affaire d'obligeance. De folâtres essaims d'enfants échappés du tableau de Decamps, qui sortent de l'école et se bousculent dans la rue, contrastent agréablement avec la gravité des hommes, avec la lourdeur embarrassée des femmes.

Ces enfants bruyants et malicieux ont pour la plupart le teint vermeil, le rire provocateur, le regard plein de lumière ; leurs chicanes, leurs culbutes et leurs joyeux ébats les laissent sans affinités aucunes avec la somnolente placidité de leurs parents. Rien n'est gai comme leur désespoir, rien n'est amusant comme leurs colères. Quelques-uns, complétement rasés, n'ont plus qu'une touffe de cheveux sur le derrière de la tête. Cette queue sert à point la

manifestation des grandes douleurs qui suivent les pinçades et les chutes; ceux qu'atteignent ces disgrâces se roulent à terre, saisissent cette pointe de cheveux et la tirent à deux mains par-dessus leur front comme pour se l'arracher. Ces découragements ont des retours; ces effondrements sont réparables; de nouveaux rires, de nouvelles culbutes suivent bientôt ces désespoirs classiques.

Les écoles d'où ce flot se précipite donnent le plus souvent sur la rue, tout ouvertes; elles sont basses et voûtées. Sur les murailles blanchies à la chaux apparaissent des inscriptions de morale et des versets du Coran. Le sol est recouvert d'une natte sur laquelle les enfants accroupis avec leurs tablettes de calcul ou d'écriture sur leurs genoux, lisent tous ensemble et récitent à haute voix leurs devoirs du jour. Le maître, presque toujours un vieillard à longue barbe, sait quitter, à ses heures, ses allures paternelles pour administrer sur la plante des pieds de ses élèves quelques coups de baguette propres à aider le souvenir des passages du Saint-Livre, qui, avec certaines notions de poésie, de calcul et d'écriture, forment la base essentielle de l'instruction publique.

Les fontaines et les turbés qui surgissent au coin des rues sont riches de tous les genres décoratifs dont les écoles sont dépourvues.

Ces fontaines où le goût turc se mêle à l'art arabe visent à l'élégance plus qu'au monumental; elles ac-

cusent moins de pensée architecturale que d'imagination. La fantaisie absorbe le plan. L'air et la lumière sont deux facteurs essentiels de l'effet produit par l'inattendu des entrelacements et des inscriptions qui se déroulent sur le marbre et s'accrochent au stuc en élégante guipure, comme aussi par la profusion des fleurs, des chiffres et des grillages, par les couleurs brillantes des mosaïques de faïence, des revêtements de porcelaine, des pendentifs superposés en forme de stalactites. Le toit, surmonté de petits dômes et projeté en avant, abrite l'eau qui murmure à l'ombre des grilles ouvragées auxquelles ne doivent jamais toucher les lèvres des chrétiens.

La fontaine d'Achmet III est la plus remarquable par l'originalité de ses combinaisons géométriques, par la légèreté de ses frises pour lesquelles la pesanteur semble avoir perdu ses lois, par l'éclat de ses couleurs, par la multiplicité de ses niches et de ses saillies éclairées ou dans l'ombre.

Elle est de marbre blanc et de forme carrée. L'eau coule à chacun de ses angles sous un kiosque grillé. Sur les façades le sultan Achmet a tracé, en dessins émaillés de riches couleurs, de poétiques sentences qui apparaissent en un fouillis de rosaces fleuries, de broderies étoilées, de moulures bizarres et mystérieuses. Ces perspectives, que l'œil a peine à suivre et qui semblent enchantées, sont appelées à compenser dans l'art décoratif des Turcs l'interdiction par le Coran de toute représentation de la Divinité,

de la figure humaine et même des animaux. Ces prescriptions de Mahomet furent d'autant mieux observées que les contrevenants qui auraient cherché pendant leur vie à peindre un homme, devaient, au jour du jugement, présenter une âme ; le feu éternel les punirait de ne pouvoir la donner. Mahomet n'a-t-il pas déclaré qu'il faisait la guerre à trois sortes de personnes : aux orgueilleux, aux polythéistes et aux peintres !

Cette dernière catégorie de damnés est arrivée à trouver grâce ; le préjugé public à leur égard s'est adouci au point que Péra ne manque pas d'excellents photographes, reproducteurs osés de la figure humaine, chez lesquels Abdul-Azis a déposé sa carte.

Les énigmes qui s'entrelacent en caractères magiques sur la fontaine d'Achmet livrent les pensées philanthropiques et religieuses du sultan Achmet III, qui sut, avec quelques réserves, comprendre son pays et se faire aimer du peuple ; mais les louables aspirations de sa nature pacifique ne purent déraciner certaines habitudes prises par les maîtres du sérail. Son goût pour les lettres ne fit pas non plus le moindre tort aux petites expéditions nocturnes qui plongeaient tout doucement dans le Bosphore, les uns après les autres, les soldats qu'on lui désignait comme gagnés à sa déposition. Il aimait les fêtes et présidait dans ses jardins illuminés, où mille lumières brillaient sous les cascades et tremblaient sous les

fleurs, à des réjouissances dans lesquelles la confiserie jouait un rôle considérable. A la circoncision de ses fils et dans la procession qui la suivit, il y eut un verger en caramel, un parterre de fleurs en fondants, des palmes de sucre de proportions invraisemblables.

Il y a toujours eu dans le caractère des Califes, même chez les meilleurs, de singulières anomalies; leur sentiment du beau s'alliait à de féroces instincts. Mahomet II, chez lequel la cruauté faisait très-bon ménage avec l'intelligence des arts, avait en particulier la passion de la musique qui élève et de la peinture qui adoucit. Comme un jour Bellini, peintre vénitien, dont il avait fait son maître et son ami, lui apportait une toile qu'il venait d'achever et dans laquelle figurait une décapitation : « C'est bien, dit le sultan, mais cette toile a un défaut; le retrait des chairs du cou du supplicié est mal rendu. Voyez plutôt. » Et de son sabre il abattit la tête d'un esclave, puis désigna le mouvement des chairs comme preuve à l'appui de son observation.

Il aimait la justice comme la peinture, avec férocité.

Une femme de Brousse s'étant plainte à lui d'un vol de melons dont elle soupçonnait les jeunes pages de la suite impériale, Mahomet II les fit interroger, n'obtint que des dénégations et fit procéder tranquillement à l'ouverture du ventre des inculpés, jusqu'à

ce que les entrailles de l'un d'eux attestassent le larcin.

Les turbés ou tombeaux des sultans, qui s'élèvent souvent là où on les attendrait le moins, sous un bouquet de cyprès, au coin d'une rue, au fond d'une place, sous l'auvent d'une mosquée, ne sont pas moins caractéristiques que les fontaines. Ce sont des kiosques de forme ronde, carrée ou octogone, décorés de petits dômes surmontés de coupoles et revêtus de faïences. D'autres, travaillés à jour comme une volière, d'une légèreté charmante, s'entourent d'ombrages et de fleurs.

L'intérieur de la plupart de ces tombeaux n'a rien de sépulcral; le dernier asile où dorment les califes tient moins d'une chapelle mortuaire que d'un salon luxueusement orné.

Dans le milieu se dresse, sous un flot de cachemires et de précieuses étoffes, le cercueil du prince auquel est dédié le turbé; tout autour, sur de moelleux tapis, ceux plus simples et plus petits de ses femmes et de ses enfants.

Le turbé de Mahmoud II, construit en marbre blanc à l'ouest de l'At-Meïdan, est d'architecture européenne, quoique oriental par ses décorations extérieures. Les rideaux de brocart, les tapis somptueux, les meubles incrustés, le lustre de cristal de roche, les riches pendules qui ornent l'intérieur, laisseraient oublier que ce lieu est un tombeau si le catafalque du sultan n'était là pour le rappeler.

Mahmoud y dort au milieu de sa famille, dans un cercueil de velours noir semé de broderies d'or et recouvert de cachemires de Perse; le fez, avec aigrette de héron et boucle de diamants, a remplacé le turban à l'endroit de la tête, comme cela convenait pour celui qui tenta de régénérer l'empire et qui réforma le costume traditionnel des anciens Musulmans.

CHAPITRE XXI.

Mahmoud II. — L'At-Meïdan. — La Citerne de Constantin. Le Tour des Murs. — Le Phanar.

Plus entreprenant qu'heureux, le père d'Abdul-Azis, défié par Méhémet-Ali, vaincu par les Russes, dépossédé par les Grecs, vit la révolte de l'Egypte, la prise d'Andrinople et le désastre de Navarin. Il entrevit l'effondrement de l'empire, il comprit qu'une volonté réformatrice pouvait seule sauver l'islamisme de l'atonie qui l'étreignait; mais son génie fut au-dessous de la tâche, ses forces ne purent répondre à la situation; la sauvage mesure de l'extermination des janissaires, par laquelle il crut affranchir le sérail, ne rendit pas aux successeurs de Mahomet II leur ancienne influence.

Contemporains de l'empire qu'ils prétendaient garder et pour lequel leur indiscipline était devenue une cause d'affaiblissement; revêtus par leur origine

d'un caractère sacré ; redoutables par leur courage et leur esprit de corps, ces prétoriens de Constantinople, fauteurs de toutes les révoltes, propagateurs de tous les troubles, se préoccupaient moins de défendre la Turquie que de l'agiter pour en rester les maîtres.

Mahmoud II résolut de s'affranchir du périlleux appui d'une soldatesque que les efforts de Selim III n'avaient pu transformer en armée régulière, et dont le fanatisme des *Oulémas*, interprètes du Coran, consacraient l'omnipotence. Selim III avait payé de sa couronne et de la vie de ses amis sa tentative contre les janissaires. Sa captivité leur répondit de son obéissance.

Appelé par la déposition de Mustapha II, usurpateur du trône de Selim III, puis par la mort violente de ce dernier, à ceindre le sabre d'Othman, Mahmoud sortit de la prison dorée où il avait rêvé d'études, de gloire et de civilisation. Cette prison avait refoulé son activité sans déprimer son énergie ; son avénement donna bientôt à connaître ce que son âme passionnée contenait d'ardeur et de secrètes révoltes.

Il avait entrevu le trône et la liberté au travers du drame de la mort de Selim III, son oncle et son ami ; de Selim que Baraïktar, pacha de Rutschuck, appelait à la couronne au prix de la déchéance de Mustapha qui l'avait enfermé.

Enveloppé dans le sérail par les troupes de Baraï-

ktar, Mustapha fait annoncer qu'il résigne le pouvoir, que Selim va répondre à leur appel et recevoir leurs serments.

Le sérail ouvre ses portes, Baraïktar s'avance, se heurte à un cadavre, celui de son maître que les muets venaient d'étrangler par ordre de Mustapha.

Selim surpris en prière par ses bourreaux leur disputa sa vie. Mahmoud qui avait fui le tumulte des cours et des jardins ne perdit rien de cette lutte. Roulé par un esclave fidèle dans un tas de tapis et de nattes, il comprit, frémissant de douleur, que cette agonie l'appelait à régner.

Conduit devant Baraïktar qui se jeta à ses pieds; acclamé par la foule qui l'avait cru un instant étranglé en même temps que Selim, Mahmoud ne songea qu'à venger son ami et couvrit de têtes coupées les créneaux du sérail.

Cette exposition traditionnelle consacra son premier jour de règne.

L'amour public pour le nouveau sultan se fortifia de ces rigueurs et de la tendre affection qui avait uni Mahmoud et Selim III dans leur captivité.

Baraïktar, grand visir de Mahmoud II, aida secrètement son nouveau maître à préparer la soumission des janissaires que son expérience et ses souvenirs lui désignaient comme un péril. L'insurrection de cette milice, l'incendie d'une partie de Stamboul et le meurtre de Baraïktar brûlé dans son palais répon-

dirent à ses projets et en reculèrent l'exécution. Quelques voix s'étaient élevées du milieu des janissaires en faveur de Mustapha, frère de Mahmoud, que ces acclamations mêmes condamnaient à périr. Mahmoud n'hésita pas, le cordon des muets qui avait tué Selim étrangla Mustapha.

Tranquillisé par ce meurtre qui assurait son pouvoir, Mahmoud accorda aux janissaires un pardon qu'il leur fut facile de demander sur les cendres du palais de Baraïktar.

Cette paix ne pouvait être qu'une trêve.

Mahmoud ressentait avec une sombre impatience que le mouvement dont il n'avait pas été le maître, livrait sa fortune aux capricieuses exigences des prétoriens associés à une couronne qu'ils tenaient sous leurs pieds. Il dévora son humiliation, dissimula sa haine, se prépara dans l'ombre, sut attendre son heure.

Quand tout fut prêt, se repliant sur lui-même comme le tigre qui guette sa proie, il se jeta d'un bond sur l'armée des janissaires, l'enveloppa de forces sûres, l'accula sur la place et dans les casernes de l'At-Meïdan, l'enferma dans un cercle de feu, fit faire la chasse, décapiter et jeter dans le Bosphore tous ceux que la flamme n'avait pas étouffés, que la mitraille avait laissés debout.

D'innombrables têtes s'accrochèrent aux portes du sérail et aux murailles du divan. La décomposition de tant de cadavres infecta l'atmosphère ; les eaux

bleues du golfe se rougirent du sang de tant de victimes.

Pendant plusieurs jours les habitants des deux rives se refusèrent à manger le poisson pêché dans le Bosphore.

L'At-Meïdan, témoin du règne et du carnage des janissaires, porte encore en quelques-unes de ses maisons lézardées par les boulets la trace d'une extermination qui ne devait pas sauver l'empire.

Constantin y éleva l'hippodrome, Byzance en fit comme un sanctuaire à ciel ouvert des débris de l'art antique. Les empereurs d'Orient et les princes de l'Islam y célébrèrent leurs fêtes et leurs victoires.

Ce théâtre sanglant et magnifique des émeutes populaires, des vengeances du sérail, des gloires évanouies, a perdu son pavé de mosaïque semé de poudre d'or, sa forêt de colonnes, son peuple de statues. Les platanes de la mosquée d'Achmet projettent aujourd'hui leur ombre sur cette illustre enceinte, vide des jeux, des courses, des assemblées et de la vie publique d'un peuple héritier des raffinements corrompus de la civilisation romaine.

Les invasions et les siéges, le pillage et l'incendie, l'ignorance et la cupidité ont dépouillé des trésors dont l'avaient décoré les provinces de l'empire cet hippodrome fondé par Septime Sévère et achevé par Constantin sur le modèle du grand cirque de Rome.

A côté de la mosquée d'Achmet, asile de quelques épaves échappées au naufrage de l'Hippodrome,

s'élèvent de pauvres maisons de bois peint, vermoulues, surplombantes, sous lesquelles on craint de passer tant elles semblent fragiles.

Quelques fumeurs gravement assis à l'ombre des auvents, quelques groupes de femmes voilées tiennent lieu, dans cette enceinte, de la foule passionnée qui applaudissait le vainqueur et suivait de ses acclamations les quadriges emportés à la course.

De rares marchands de sucreries autour desquels des enfants tournent avec extase, apparaissent là comme un mélancolique écho des triomphes de leur art au temps d'Amurat III.

A la circoncision des fils de ce prince, un des derniers souvenirs du luxe et de l'originalité des fêtes turques de l'Hippodrome, il y fut amené vingt chameaux et neuf éléphants en sucre, sans parler de dix-neuf léopards, de quatre girafes, et de vingt-deux chevaux de même composition.

Quant aux confitures que le sultan fit distribuer au peuple, il ne fallut pas moins de quinze bêtes de somme pour les porter.

Ces fêtes de la Circoncision des fils d'Amurat III ne se passèrent pas en douceurs seulement; le divan offrit aux sultanes le régal d'une troupe de bateleurs qui se laissèrent empaler et percer de flèches. Il y en eut qui se risquèrent à avaler des lames de canifs; l'imprévu de leurs contorsions amusa l'assistance.

Ceux qui se firent clouer des fers à cheval dans le dos n'eurent pas moins de succès.

Pour changer, un derviche s'installa dans un tonneau plein de serpents.

Quant aux récompenses qu'appelaient des tours aussi plaisants, le sultan n'y regarda pas ; l'argent fut prodigué à ceux qui en réchappèrent.

Le soir, un feu d'artifice couronna tous ces divertissements; et comme il fallait quelque chose de neuf pour couper la monotonie de ce genre de spectacle, au plus beau moment, on lança au travers de la foule compacte qui s'étouffait sur l'At-Meïdan, des chiens et des renards munis à la queue de pétards et de torches allumées.

Le tumulte occasionné par cet intermède mit en ioyeuse humeur le sultan et sa cour.

De tous les monuments qui rayonnèrent dans l'Hippodrome, trois débris ont survécu et parlent seuls encore de son brillant passé.

L'obélisque de Théodose dont le granit rosé se dessine dans l'air pur et dont le soleil éclaire toutes les dégradations, a conservé ses socles de bronze, son piédestal de marbre orné de bas-reliefs et d'inscriptions grecques et latines. C'est en 390, après sa victoire sur Maxime, que Théodose le Grand éleva au centre du stade ce monolythe égyptien.

La pyramide murée, à laquelle Constantin Porphyrogénète a attaché son nom, bornait la lice dans les courses de chars et passa longtemps pour une merveille. Elle a perdu, par le fait des convoitises mahométanes, ses revêtements de bronze

doré, bosselés de bas-reliefs et d'ornements de prix.

Aujourd'hui cette merveille est fort cassée.

Sa maçonnerie disjointe, grisâtre, poussiérée, et dont des plaques de mousse occupent les interstices, n'attire plus que des regards inquiets. On ne se hasarde point à admirer l'ingénieuse disposition de ses blocs de marbre et de granit fendillés par le temps, sans se demander si le premier coup de vent ne vous les jettera pas sur le nez.

La colonne serpentine est doublement illustre par son travail et par son origine. Cette triple spirale de serpents enroulés, dressés sur leur queue, doit avoir porté le trépied prophétique d'Apollon le Delphien.

Mahomet II, accourant à l'Hippodrome au jour de la conquête, ne vit qu'une idole grecque en ces reptiles dont le dard symbolique semblait le menacer ; d'un coup de sa hache d'armes, il brisa la mâchoire de l'un d'eux.

Ce méfait devait, d'après Gibbon, constater aux yeux des vaincus la force du vainqueur.

Mourad l'imita; le temps fit le reste. Encore faut-il s'étonner qu'il en subsiste quelque chose et que les janissaires n'aient pas fondu, pour en faire des canons, le bronze de cette colonne.

En 1856 l'occupation française la nettoya du vert de gris qui la souillait, la dégagea de la terre dont elle était couverte. La science en déchiffra les inscriptions et reconnut que cette spirale, vieille de

vingt-trois siècles, avait en effet porté dans le temple de Delphes le trépied d'Apollon.

Consacré à ce dieu par l'armée grecque après la victoire de Platée, ce trépied fut fait sous les ordres de Pausanias, vainqueur des Perses, avec l'or et le bronze pris sur l'ennemi. Certain distique en son propre honneur, complaisamment gravé par Pausanias sur ce monument élevé à la valeur des Grecs, désigna le vainqueur à leurs soupçons jaloux. Accusé par la nation d'avoir traité avec Xercès, absous par elle, puis de nouveau inculpé et poursuivi par ses concitoyens, Pausanias se réfugia dans un temple où la fureur populaire ne pouvait l'atteindre sans sacrilége. La foule entreprit alors de murer la porte de cet asile sacré ; la mère de Pausanias apporta la première pierre, pressée d'ensevelir un fils qu'elle ne connaissait plus.

En ce temps-là le souvenir de la patrie offensée passait avant les affections de famille, avant même les insondables profondeurs de l'amour maternel.

Si l'At-Meïdan a perdu ses colonnes, les citernes de Stamboul ont conservé les leurs. Celle de Constantin, sur le versant de la colline, à quelques pas de la place, et dans laquelle on descend par un mauvais escalier de bois, avait mille et un piliers de marbre blanc surmontés de chapiteaux corinthiens, reliés entre eux par des arcades.

Il en reste deux cent vingt-quatre, mais l'eau qu'ils protégeaient n'y séjourne plus qu'en flaques

espacées et verdâtres ; celle qui suinte le long des colonnes et des fissures des voûtes mêle d'une glaciale humidité les ombres profondes de ce fantastique séjour aujourd'hui abandonné aux rouets des cordiers.

D'innombrables têtes d'enfants condamnés à vivre en cet immense caveau apparaissent comme autant de djinns dans les lointaines perspectives de cette forêt de colonnes dont le jour ne pénètre l'obscurité que de ses pâles et mystérieux reflets.

On a hâte, en sortant de ces catacombes où tant d'êtres humains dépensent leur triste vie sous les gouttières de la voûte et aux grincements des rouets, de retrouver les enchantements de la mer et la lumière du ciel. On se sent heureux de parcourir librement les riantes collines le long desquelles l'aqueduc de Valens porte les eaux de l'Hydralis.

A l'extrémité de ces collines, au delà des jardins et des vergers dont s'entremêlent les rues solitaires qui avoisinent la campagne, se dressent les créneaux du château des Sept-Tours, clef des murailles protectrices de Byzance. Les conquérants ont tour à tour franchi et défendu ces murailles sur lesquelles, avant le croissant de Mahomet, ont flotté l'étendard de Constantin et le drapeau des Croisés.

Le château des Sept-Tours avance dans la mer, en vue des îles des Princes, les lignes massives de ses donjons et jette sur le flot l'angle épais de ces murailles qui ont étouffé tant de soupirs, sup-

primé tant d'existences. Comme à Roumili Hissar, les harmonies de la nature enveloppent ce lieu d'emprisonnements, de tortures et de strangulations. Au pied même de ces murs qui suent les larmes et le sang, la vague se joue sur le sable de la plage, à l'ombre des noyers. Des concerts aériens se mêlent à l'écho plaintif qui s'échappe de ces tours; les transparences d'une atmosphère tranquille, irisée de vapeurs lumineuses, baignent la pierre de cette sombre prison destinée par les sultans aux ambassadeurs des puissances en guerre avec l'empire, et qui se referma plus d'une fois sur les sultans eux-mêmes.

Le nom de Brancovar, prince de Valachie, s'attache lugubrement à ce séjour voué à l'injustice et à la cruauté.

Accusé par ses richesses autant que par ses vertus et par sa foi, Brancovar enfermé aux Sept-Tours, couvert du sang de ses trois fils exécutés en sa présence, souffrit moins de sa propre douleur que de celle de sa femme devant laquelle on le décapita et qui périt la dernière, étranglée sur les cadavres des siens.

Le troisième des enfants de Brancovar, affolé par le meurtre de ses deux frères tués à côté de lui, avait promis d'abjurer le christianisme et d'embrasser la foi mahométane.

On recueillit son serment, on constata sa défaillance sous les yeux de son père ; puis le supplice suivit de près cette inutile abjuration.

Du château des Sept-Tours, à la colline d'Eyoub, un chemin solitaire court par monts et par vaux entre les tombes d'un cimetière et les murailles élevées par Constantin, larges comme une terrasse, hautes à plusieurs endroits de cinquante à soixante pieds. Une végétation luxuriante s'échappe des créneaux byzantins, les fissures de la maçonnerie turque livrent passage à des flots de lierre et de vigne vierge, les figuiers s'élancent des brèches ; un fouillis de plantes et de lianes jaillit des fossés, unit les échancrures, s'entrelace au-dessus des portes empourprées par le soleil.

Ces remparts glorieux que tant d'assauts ont éprouvés, dissimulent leur délabrement sous la verdure profonde de leurs plantes pariétaires, sous le léger feuillage d'arbustes remplis de nids d'oiseaux.

En face de ces tours, de ces créneaux, de ces verdures étagées, au-dessus desquelles apparaissent ici et là la pointe d'un minaret et les branchages d'un sycomore, des légions de morts dorment sous les platanes jusqu'à la plaine où campa Mahomet. Des sentiers ombreux courent dans le gazon entre les pierres tombales, autour du cimetière arménien de Balouklou, où frétillent dans une cuve, sous la voûte souterraine d'une chapelle byzantine, des poissons moitié rouges et moitié bruns, à cause de quelque chose comme une friture par laquelle leurs ancêtres auraient miraculeusement passé sans dommage.

Plus loin est Top-Kapou.

C'est là qu'est tombé, sous le choc des hordes musulmanes, Constantin Dracosès, le dernier des empereurs grecs.

Des campements de familles arméniennes font suite à ce bois funèbre. Puis on laisse à droite la plaine que sillonnent au loin les routes commerciales et militaires qui approvisionnaient et protégeaient Byzance, pour rentrer dans la ville par la porte d'Eyoub ; pour ne rencontrer dans la boue noire et huileuse des rues de Galata que des masures effondrées, des chiens hideux et les visages malsains d'une population juive sordide d'avarice, d'usure et aussi de pauvreté.

Au sortir de ce repaire de toutes les dégradations du physique et du moral de l'homme, d'où semblent monter des miasmes pestilentiels, apparaissent de hautes et solides maisons, à l'aspect sombre et sévère, aux grandes fenêtres, aux fortes grilles, aux balcons de pierre. Plusieurs de ces maisons ont l'air de forteresses.

Ce sont les anciens palais des princes grecs du Phanar, des descendants de Comnène, des Cantacuzène et des Paléologue.

Relégués au Phanar par l'invasion mahométane de 1453, les grandes batailles de l'empire grec aidèrent bientôt de leurs richesses et de leur expérience les successeurs de Mahomet II. Associés à l'administration de l'empire, aux conseils du divan, aux intrigues du sérail, ces anciens maîtres de By-

zance, héritiers de sa foi, continuent aujourd'hui, au cœur de la ville turque, les traditions de leurs ancêtres ; mais leur pouvoir n'est plus le même, le canon de Navarin a tué leur influence.

Longtemps diplomates au service de la Porte, gouverneurs des provinces tributaires de la Turquie, ministres et hommes d'État, interprètes et secrétaires des sultans, les princes du Phanar ont souvent représenté sur les bords du Danube l'absolutisme du sérail. La Moldo-Valachie leur doit quelques hospodars cruels, cupides et astucieux ; leurs exactions firent trop oublier l'atticisme et les lumières de quelques-uns de leurs prédécesseurs.

Le Phanar a été comme la métropole de la nationalité roumaine ; mais le nom de plusieurs de ceux qu'il envoya dans ces provinces n'y éveille qu'un sombre écho de pillage et de confiscations. Leur administration devait donner aux Turcs soumis à leur violence une singulière idée de la civilisation phanariote et de la morale chrétienne.

Comme nous quittions le Phanar sous une pluie diluvienne, trop prompte à chasser la radieuse lumière qui venait d'éclairer les remparts de Stamboul, une voiture basse et légère, attelée de deux chevaux emportés, précédée et suivie de coureurs lancés à toute vitesse à travers les ruelles tortueuses, passa comme une trombe, sans souci des piétons, des portefaix et des cavaliers qui encombraient le passage.

Cette trombe, c'était le Sultan.

Il paraît que Sa Hautesse était pressée, car le regard des saïs noirs qui lui servaient d'éclaireurs enveloppa notre étonnement et notre évolution d'une bienveillance douteuse.

Acculés contre la muraille, bloqués sur nos bêtes, sous les flots de pluie que les cheneaux des toits nous versaient sur la tête, il ne nous resta qu'à nous préparer à un fort coup de brosse et à grogner en dedans.

CHAPITRE XXII.

Le Bazar.

Quand il pleut, à Constantinople cela se voit, et mieux qu'ailleurs, il y a, pour se distraire, se divertir et se ruiner, le dédale des bazars; source inépuisable d'amusement, d'observation, dont le mouvement sort les Turcs eux-mêmes de leur vie close, paresseuse, peu soucieuse de sciences et de voyages, engourdie par l'opium et le tabac. Vie négative qui ne veut que des plaisirs sans peine, des occupations sans travail; qui à peu de désirs, peu de curiosité, et tient le bazar de Stamboul pour l'abrégé de l'univers.

Ce bazar, sans grandeur ni régularité, qu'on peut parcourir plusieurs semaines de suite sans être sûr de s'y retrouver, est une agglomération de passages souvent humides et sales, de galeries aux perspectives profondes que le jour n'éclaire que de teintes

assoupies, d'enclos voûtés, de rues couvertes, aux arcades ogivales qui se heurtent et s'entrecroisent.

Les ruelles, les places et les carrefours de ce labyrinthe inextricable abritent chaque travail particulier, chaque production spéciale. Toutes les richesses y sont réunies, toutes les industries s'y trouvent représentées. Cette ville d'échoppes renferme tous les spécimens et toutes les variétés du luxe des Orientaux, comme aussi de tous les objets usuels de la vie ordinaire.

Quant aux coquetteries de l'étalage et à l'art de la devanture, le bazar les ignore; l'obscur recoin d'un carré de planches recèle en ses pauvres rayons les trésors de Golconde.

Au fond de cette niche basse, étroite, à cloisons légères, s'ouvre un trou noir; c'est là que le propriétaire de ces richesses, accroupi à l'heure des transactions sur le banc à hauteur d'appui qui ferme l'entrée de sa boutique, se retire pour dormir, pour prier et pour faire ses ablutions.

Il n'a qu'à étendre la main pour tirer à lui, avec une gravité dont aucune impatience ne le ferait se départir, les objets que le passant lui désigne du dehors. Son fin sourire, son regard bienveillant n'abandonneront point le curieux qui aura fait déplier, sans en acheter aucun, les tapis de haute laine qu'on s'étonne de trouver en ces tristes réduits.

Quelques-unes de ces loges s'abritent sous des

auvents en bois appuyés sur de frêles colonnettes peintes de couleurs bruyantes.

L'air bénévole de ces marchands se revêt d'une dignité sérieuse et recueillie dès que la voix des muezzins annonce du haut des minarets qu'Allah s'incline et se penche vers la terre pour recueillir ses vœux. A cet appel toute transaction est suspendue; le va et vient des galeries ne distrait le fidèle ni de ses prières ni de ses prosternations. S'il doit se rendre à une mosquée voisine, il abandonne les chalands et laisse son magasin sous la garde de la bonne foi publique.

Cette confiance n'est guère trompée par les mahométans.

Les ogives élevées qui couvrent les galeries ne reçoivent qu'un jour doux et frais; mais à certains passages, là où la pluie a pénétré sans le soleil par les interstices des voûtes, cette fraîcheur se transforme en redoutable humidité. Les flaques d'eau et les amas de boue qui y séjournent alors entravent la circulation; et c'est pitié que de voir traîner dans la fange les galoches et les manteaux des femmes turques empressées autour des étoffes et surtout des pierreries qu'elles remuent de leurs doigts chargés de bagues et rougis de henné. Les vieilles négresses aux bottes jaunes, qui les accompagnent et les surveillent, emportent les emplettes dans des sacs brodés et des mouchoirs de soie.

Le bazar, celui des diamants surtout, aux arcades

noires et blanches, aux galeries désertes et silencieuses, est pour ces dames comme une revanche des ennuis de leur intérieur.

Sous ces galeries de méchants coffres et de petites tasses de bois exposent l'écrin d'Ali-Baba. Les pierres ne sont pas taillées ; ces saphirs bruts, ces grossières turquoises, ces émeraudes cabochons ont un faux air de verroterie.

Quelques femmes que des retours de fortune, le dégoût des choses du monde ou seulement le désir de réaliser un capital mort amènent à se défaire de leurs bijoux, s'approchent des marchands, discrets, perspicaces et qui ont d'un coup d'œil calculé les chances de la situation. Elles leur parlent à voix basse et débattent avec mélancolie ou de mutines exclamations le prix de quelque beau diamant contenu dans un coin de leur mouchoir de poche. On sent dans leur voix révoltée et contenue le regret du sacrifice, on lit dans leurs yeux l'attendrissement que cette séparation prépare.

Outre le goût qu'ont leurs femmes pour les pierreries, les Turcs achètent des diamants et les gardent comme un placement d'une réalisation prompte, se préoccupant moins de l'absence d'intérêts que de la sécurité de ce fonds stérile.

Après les diamants, ce qui attire le plus les groupes de femmes qui sabotent dans le bazar, ce sont les monceaux de dragées et de pâtes au miel

entassées au quartier de la confiserie à des hauteurs pyramidales.

Il y a là des rues entières vouées au sucre candi.

Les odalisques cherchent à tromper l'oisiveté du harem par une consommation invraisemblable de sirops et surtout de ces pâtes roses ou dorées saupoudrées d'amandes, que la gourmandise orientale a revêtues de toutes sortes d'appellations poétiques. On évaluait à deux mille livres le sucre dépensé par jour en « *pain du gosier* » et en « *rosée du matin* » par les femmes d'Abdul-Medjid.

Il y a aussi pour charmer les beautés de Stamboul, le bazar des parfums, des savons, des poudres, des huiles, des essences et des pommades, qu'on ne quitte que les habits imprégnés de senteurs pénétrantes, l'odorat rassasié de bergamotte, de rose et de benjoin.

Ces flacons à facettes dorées et fermés avec du parchemin, ces boîtes gaufrées de chiffres cabalistiques, ces lentilles dorées, ces plaques de feuilles de roses, ces graines d'aloës, ces teintures de henné occupent les journées des femmes riches.

Quant aux étoffes qui amusent leur esclavage, on ne peut que partager leur penchant pour ces lainages légers, aux teintes brillantes, au tissu délicat; pour ces soieries de Brousse et de Damas où l'absence de symétrie ne nuit pas aux proportions, où l'effet de l'ensemble n'est jamais sacrifié au luxe de l'ornementation; pour ces gazes diaphanes, lamées

d'or et d'argent ; pour ces cachemires de l'Inde et de la Perse où la magnificence lutte avec la fantaisie; pour ces écharpes aux nuances vives, aux raies tranchées; pour ces pantoufles pailletées d'or et brodées de perles fines ; pour ces broderies enfin sur drap et sur velours, rehaussées d'enroulements et de reliefs dont l'originalité et la hardiesse font ressortir l'harmonie.

Tout cela, de même que les soieries de Lyon, de même que les tissus d'Alsace et les gazes de Chambéry que Paris a fatigués et qu'il relègue au Temple, tout cela vient après les épreuves d'orageuses traversées, pendiller nauséabond et défraîchi, dans un bazar spécial appelé d'un nom qui répond à la chose et qui avertit de s'en tenir à distance.

Au-dessous du marché au poisson dont l'odeur plus précise que celle de ce bazar des loques n'affecte pas moins sérieusement les nerfs olfactifs, s'étend le long de la Corne d'or, le quartier des semences, des grains, des légumes et des fruits secs.

Des figues et des raisins que le soleil a confits et qui ne peuvent venir que du pays de Chanaan, y sont exposés en saches et en corbeilles énormes, ainsi que les éponges de Syrie, de l'Archipel et du Levant, admirables de finesse et d'élasticité. On y voit aussi, entre autres objets d'approvisionnements, des poulpes marines séchées qui ne doivent pas être d'un goût bien raffiné. Les garçons des cantines ambulantes portent d'une échoppe à l'autre des mets

aux exhalaisons grasses et de couleur pharmaceutique. Les marchands en appétit font un signe imperceptible à ces porteurs de victuailles; plusieurs dînent d'une limonade et d'une crème prise sans se départir de leur silencieuse majesté.

Ces tables portatives chargées de combinaisons étranges se croisent avec des troupeaux d'ânes que les planches dont ils sont couverts transforment en chantiers, avec des seaux d'eau, des jarres d'huile, des sacs de fromage blanc, avec des agglomérations de moutons de Syrie gros et gras dont la queue a un pied de large. Ces animaux que les Turcs paraissent aimer beaucoup, les suivent souvent par les rues, mais leurs cornes dorées, leur laine teinte de henné ne les garantissent pas du couteau.

Les mendiants donnent aussi leur note impérieuse en ce dédale obstrué, inégal, montueux, sans noms, sans numéros, sans bornes, sans reverbères, mais au-dessus duquel quelques toiles suspendues, quelques traines de vigne et de jasmin interceptent la chaleur, tamisent le jour et se balancent en gracieux ventilateurs.

Le peu de besoins des Orientaux donne peut-être à la mendicité moins d'extension qu'à celle d'Europe; mais les mendiants de Stamboul, imitateurs des héros d'Homère qui s'abordaient en s'injuriant, n'adressent aux chrétiens que de sombres interpellations. Quelques-uns, les yeux levés au ciel, la figure contrite, la main sur le cœur, puis au front et sur

les lèvres, exposent leur misère avec des cris de douleur et de graves bénédictions : « Sultan, vis en paix! Seigneur, que ta matinée soit bonne! Tcheleby, qu'Allah te donne de longs jours! »

Mais leurs salutations valent mieux que leurs remerciements; et il n'est pas rare de les voir, après avoir empoché l'offrande des infidèles, se rattraper de cette humiliation par ce propos désobligeant à l'adresse du donateur : « Qu'Allah te confonde et que la peste t'emporte ! »

L'épicerie, la pharmacie, les drogues avoisinent le bazar des approvisionnements en des galeries spéciales saturées d'une odeur de soufre, de girofle, de vanille, de poivre, de cannelle, de santal et d'opium, qui vous monte à la gorge, saisit l'odorat, et dont la violence vous étourdit.

Le parfum des tabacs qui s'amoncellent ailleurs affecte moins sérieusement que celui des aromates. Ce tabac est blond, soyeux, odorant. Les marchands arméniens, qui veillent particulièrement sur ces produits d'une fabuleuse consommation, sollicitent les chalands avec une politesse engageante et une recherche de bonnes grâces bien éloignée de la dédaigneuse mollesse des marchands turcs qui trônent à l'entrée de leurs niches comme des princes orientaux.

Les pipes suivent le tabac; il y en a des rues entières, comme il y a des avenues de babouches, d'étoffes bariolées, de chaudronnerie bizarre sous forme

de braseros et de brûle-parfums en cuivre repoussé.

Les perspectives confuses de ces allées profondes, jointes à de fantastiques effets de clair-obscur, donnent un caractère particulier à ce bazar où se révèle et s'affirme l'origine asiatique des Turcs, qui, peu commerçants, peu industriels, n'ont d'adresse et de goût que pour la fabrication des armes de luxe, pour le tissage de quelques étoffes et la composition des parfums.

L'inertie, l'insociabilité de ce peuple inamovible et fataliste laissent leurs métiers usuels à l'état élémentaire, leurs manufactures insuffisantes pour soutenir la concurrence européenne.

Le *besestein* ou bazar des armes et des objets précieux, cœur de Stamboul, centre des autres marchés, communique avec eux par des portes massives qui se ferment à midi. C'est sous ses voûtes élevées, d'où ne descend jamais qu'un mystérieux demi-jour, que s'alignent en rangées vénérables les marchands osmanlis, mangeurs d'opium, hostiles au vin, peu soucieux de la civilisation.

Ils ont le nez recourbé, le front haut, le regard doux. Ils portent le turban évasé, la robe de cachemire bordée d'astrakan, la culotte à plis innombrables, la haute ceinture, les babouches jaunes : le règne du fez et de la redingote ne s'est pas levé pour eux.

Leur urbanité tranquille et distinguée éloigne

toute pensée de commerciale avidité; leur figure imposante et désintéressée sollicite la confiance; mais la paisible noblesse qui laisse oublier le boutiquier, n'absorbe pas le musulman. Sur la question d'un giaour, ses lèvres à peine entr'ouvertes laisseront tomber un prix que son indolence apparente ne faisait guère soupçonner.

Ce n'est pas que ces marchands artistes ou millionnaires aient le désir de tromper, ni qu'ils cherchent à surfaire; mais ils font peu de cas de la curiosité et de l'argent des chrétiens. Si on leur demande à acheter quelque enluminure ou quelque pierre gravée sur lesquelles s'entrelace en lettres capricieuses un passage du Coran, ils n'ont pas l'air d'entendre.

Quant aux colliers d'ambre, aux chapelets de corail, aux miroirs de nacre de perle, aux cassolettes incrustées d'ivoire, aux précieux éventails, aux tapis, aux brocards, aux parfums et aux armes qui s'étalent devant et derrière eux, sur des planches inclinées ou dans des buffets dont les battants sont repliés sur eux-mêmes, ils y laissent fouiller avec une complaisance empreinte d'orgueil et d'apathie.

L'air paterne et satisfait, les jambes croisées, les yeux à demi clos, ils n'offrent rien, ne rabattent jamais, ont l'air de dormir en veillant sur leurs trésors dont le jour éclaire les profondeurs d'une lumière fugitive.

C'est là qu'au milieu des œufs d'autruche, des po-

tiches de Chine, des coussins de maroquin gaufré d'or, des cuillers d'écaille, d'ivoire ou de corail niellées de légères arabesques, des étriers de vermeil, des mors chargés de turquoises, des selles de velours et des housses constellées de broderies; c'est là qu'il faut voir les deux objets essentiels du luxe musulman, les armes et les pipes.

Les armes s'entremêlent avec les cottes de maille, les bassins d'ablution, les boucliers en peau d'hippopotame, en un splendide fouillis de haches damasquinées, de lames de Damas, de kandjars niellés d'or, de poignards recourbés, de sabres ondulés, tordus, enrichis de ciselures, de pistolets dont la poignée est un écrin, d'épées au manche de jade sur lesquels les siècles ont laissé leur empreinte, de couteaux d'Ispahan, bleuâtres, ramagés de lettres d'or, dont le fourreau de velours ou de peau ornementé de pierres dures ne vaut pas moins que la lame.

Les pipes, dont quelques-unes ont six pieds de long et qui peuvent valoir jusqu'à douze mille francs, sont une des richesses auxquelles les Orientaux tiennent le plus. On parle de pachas propriétaires de râteliers de pipes au tuyau de vermeil incrusté de pierres fines, avec bouquin d'ambre sans veine, sans tache, cerclé de brillants et de rubis, dont on évalue le prix à cent cinquante mille francs.

Si les escrocs et les filous sont rares chez les fils d'Ismaël, il n'en est pas tout à fait de même chez nos coreligionnaires arméniens et grecs, interprètes,

cicerones, courtiers et marchands ambulants du bazar de Stamboul.

Pour eux, comme au temps de Lycurgue, le vol n'est répréhensible qu'autant qu'il est maladroitement conduit.

Le Grec du Bosphore naît, dit-on, voleur et canaille, comme celui de l'Archipel est corsaire, comme celui du Péloponnèse est pallicare d'instinct.

Quoi qu'il en soit, les Grecs du bazar doivent naître effrontés, doucereux et tenaces; leur cupidité contraste avec la somnolence des marchands musulmans.

Chercher à se débarrasser de ces drôles qui passent leur journée aux abords du pont pour y guetter leur proie, et qui vous gâtent le bazar, serait recommencer le travail des Danaïdes. On repousse leurs avances, on rejette toutes leurs propositions, on prie, on menace, on se risque au coup de poing; rien n'y fait. Ils vous glissent entre les mains et ne disparaissent un instant que pour revenir plus obstinés encore. On fait un détour, on s'esquive par une ruelle, on se dissimule au fond de quelque impasse, on croit leur avoir échappé, quand ils surgissent à vos côtés, se précipitent sur vos pas, vous suivent et vous enveloppent sans qu'il soit possible de se soustraire à leur sournoise protection, à leurs offices intéressés, au titre d'excellence qu'ils vous prodiguent au point de vous dégoûter d'être jamais ministre.

Il n'est pas plus facile à l'étranger de se débarrasser de leur escorte, qu'il ne l'est au nageur de fuir la poulpe marine qui s'attache à ses membres. Il arrive même, après s'être longtemps débattu sous leur étreinte, de se faire conduire en laisse et d'en passer par leur intermédiaire, furieux qu'on est du sourire vainqueur qui préside à leurs indications. On se révolte de ne marcher qu'à leur suite, on s'indigne d'accepter leur tutelle; on repasse le pont auquel ils vous ramènent, mécontent d'eux autant que de soi-même, ennuyé des affaires, même des bonnes, qu'on a faites sous leurs fâcheux auspices.

Certains marchands juifs, enfiévrés par le désir de vendre, parcourent les galeries du bazar les bras et les épaules chargés d'armes et de tapis, doublent les interprètes, s'acharnent après les touristes, viennent à la rescousse avec une ardeur qui vous agace et vous entrave.

Les boutiques turques, dans lesquelles on ne peut entrer, n'offrent pas de refuge contre les entreprises de ces adroits guetteurs. Les marchands arméniens et grecs, dont les magasins sont interdits aux interprètes de la rue et qui accueillent l'étranger avec la pipe, le café et une grande courtoisie, ne tardent pas à se rattraper de l'abri qu'ils lui offrent.

Ces marchands, vrais Byzantins, observateurs, maîtres d'eux-mêmes, et que rien ne désarçonne, descendent directement de cet Ulysse rusé, beau parleur et fripon, qu'Homère a laissé comme un

type parfaitement compris et souvent imité dans la patrie du roi d'Ithaque.

Pirater un peu en retournant chez soi n'était point un déshonneur. Ménélas ne s'en fit pas faute en regagnant ses foyers. Nestor accueillit Télémaque en lui demandant avec douceur s'il était voyageur ou pirate.

Rançonner quelque peu les côtes avoisinantes n'était qu'un sage prélude aux chances diverses de la vie maritime, aux aptitudes de patience et d'adresse que réclamait cette périlleuse carrière. Minerve souriait d'aise à l'habileté d'expédients et aux ingénieux mensonges d'Ulysse son protégé; aucune catastrophe ne le détournait de son but, aucun sentiment ne l'endormait sur ses vrais intérêts. Après avoir tenu conseil avec Pénélope, il émit cet avis qu'il fallait obtenir des prétendants le plus de présents possible et ne les tuer qu'après. « O fourbe, menteur, subtil et insatiable en ruses, » lui dit Minerve, émerveillée de ses talents, « qui te surpasserait en sagesse, si ce n'est peut-être un dieu! »

Les pirates du bazar, héritiers de la prudence d'Ulysse, ont fidèlement soigné ces traditions. Ils ont la science et l'instinct de la pêche à la ligne, ils savent tendre au chaland l'hameçon de leurs richesses avec douceur et détachement. Ils ont appris dès leur jeune âge comment il faut réclamer, sans provoquer d'explosion, cinq fois au moins la valeur de l'objet demandé.

Ils savent faire miroiter tout d'abord aux yeux du nouveau venu les brillantes facettes de la chose qu'il convoite; puis ils lui rendent la main, parlent d'autre chose, hument leur café, s'enveloppent de la fumée de leur pipe, vantent les merveilles de Stamboul et les charmes du Bosphore.

Cette indifférence enflamme le désir, provoque la transaction, décide l'amateur.

Il est clair que l'arme ou le cachemire qui ont fixé son choix ne sont pas à leur prix et qu'on peut se risquer de confiance à une acquisition dont le marchand semble se désintéresser.

De retour chez soi, on caresse d'un regard satisfait l'arme à poignée d'argent incrustée de pierres dures dont on se sent l'orgueilleux propriétaire; on l'examine au grand jour de Péra, plus sincère que le jour louche du bazar, complice de ses compères, et l'on s'aperçoit que de petites plaques de cire à cacheter ont sournoisement pris la place des coraux et des grenats qui entouraient les turquoises.

Rattraper le marchand, lui reprocher son stratagème serait un effort inutile et naïf; son regard n'aurait pour vous que de la compassion; son sourire vous tiendrait cet ironique langage :

« Que vous êtes jeune, et qu'il est grand temps que vous appreniez qu'à la chasse on cherche le gibier. Revenez. Encore quelques affaires, et nous serons faits pour nous entendre. »

CHAPITRE XXIII.

Les Mosquées. — Sainte-Sophie.

L'entrée d'un chrétien dans une mosquée fut longtemps tenue à Stamboul pour une profanation : Mahomet avait même interdit aux fidèles d'invoquer Allah là où un giaour avait prié. Mais la transformation successive des églises chrétiennes tombées au pouvoir des Arabes; la consécration de Sainte-Sophie au culte musulman, comme aussi la gracieuse permission accordée par le sultan, moyennant finance, de franchir le seuil des sanctuaires de l'islamisme, laissent à penser qu'il est avec le Prophète quelques accommodements.

La guerre de Crimée a porté de rudes atteintes aux exigences de l'intolérance turque : l'occupation franco-anglaise n'a pas épargné les pieux scandales aux sectateurs de Mahomet. Les soldats de la fière Albion rendirent avec usure aux musulmans leur

mépris à peine dissimulé pour ceux qui les sauvaient. Les zouaves, toujours pressés de renverser les hammals et de jeter des pierres aux chiens, ne se gênèrent pas pour franchir en souliers sales l'entrée des mosquées.

Aujourd'hui la visite de ces mosquées n'est qu'une affaire de chancellerie, et surtout de bonne-main. Un firman sur parchemin, d'une valeur de deux à trois cents francs, se délivre aux interprètes qui interviennent pour l'obtenir. Les hôtels s'avertissent, les voyageurs se cotisent et procèdent en troupe cosmopolite, sous le patronage de drogmans parleurs et affairés, à la solennelle visite du sérail et des saints lieux.

Les osmanlis se rattrapent sur les touristes du sans-façon blâmable des zouaves de Crimée et des concessions accrochées au Coran par le contact avec l'Europe. Ils prennent un visible plaisir à faire attendre l'arrivée des *cavas* chargés de les introduire ; ils aiment en particulier à leur imposer l'obligation d'ôter leurs chaussures, dont la poussière ne doit pas souiller le parvis.

L'astriction de se déchausser avant de pénétrer dans les mosquées est plus gênante qu'on ne le pense, surtout pour les imprudents qui, peu soucieux de ces mesures préliminaires, entreprennent en bottines lacées à l'anglaise ce grave pèlerinage.

Il y a sous les portiques des cours des monceaux de babouches auxquelles on joint ses bottes ou ses

galoches. Pour soustraire les étrangers à l'ennui de courir en chaussettes, les drogmans portent dans un sac les pantoufles qu'on a soin de leur fournir et qu'on enfile avant de fouler les nattes et les tapis.

Se déchausser est pour les Orientaux, comme au temps de Moïse, une marque de respect; c'est leur manière de se découvrir, et on ne peut disconvenir qu'elle ne soit plus compliquée que la nôtre. Puis, outre qu'ôter ses souliers est un témoignage de vénération, c'est aussi une mesure de propreté au sujet des tapis sur lesquels on se prosterne à l'heure de la prière.

Les ablutions, qu'on épargne aux visiteurs, sont ordonnées par le Coran comme précaution d'hygiène et comme purification. Aux yeux des Turcs, cet usage a d'ailleurs la plus sainte origine.

A la naissance de Mahomet, après que les séraphins l'eurent endormi, la sainte phalange descendit sur l'enfant et lava son cœur de ses souillures naturelles. C'est à ce songe de l'enfant-prophète qu'il faut rattacher l'usage des ablutions.

Les souillures physiques et morales qui appellent les aspersions, et que détaillent avec une redoutable minutie des prescriptions spéciales, exigent des lotions, des ablutions et des lavages d'un genre intime ou général.

Pour le général, la chose se fait publiquement, à l'appel des muezzins.

Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, ces

muezzins parcourent lentement les galeries aériennes de ces fûts de pierre et de marbre qu'Horace Vernet tenait pour des chandelles, et qui, dans les lumineuses transparences de l'air, apparaissent aux musulmans comme la frêle image des aspirations de l'âme.

Les fontaines qui chantent sous les galeries et sous les arbres des cours encombrées de fumeurs, de marchands, d'écrivains publics, apportent comme un reflet de la nature au seuil même des mosquées. Sur les marches s'étagent des mendiants, des pauvres et bon nombre de ces idiots que les Orientaux entourent d'égards, parce que l'esprit qui les a fuis repose dans le sein d'Allah.

A la voix des muezzins qui traverse l'espace et fait l'office des cloches, de ces cloches que Chateaubriand préfère à l'impure voix de l'homme pour appeler la créature à l'adoration du créateur : à la voix des muezzins, ces hommes de tout costume, de tout âge, qui s'occupent gravement à se rincer la bouche, à se laver les bras jusqu'aux coudes et les jambes jusqu'aux genoux, s'empressent de terminer leurs lavages et leur toilette.

Au cas où l'eau manquerait, et en mémoire de Mahomet dans le désert, le sable dépouillé de tout alliage impur pourrait servir aux purifications.

La plupart des mosquées de Stamboul se ressemblent; elles ne se distinguent que par la hauteur et le nombre de leurs coupoles et de leurs minarets, par

la majesté de leurs proportions, par la richesse de leurs portiques.

Derrière le bazar s'élève la mosquée de Bajazet. Sa première cour est elle-même un bazar. Dans la seconde, qui communique avec l'intérieur par des portes avec revêtements en forme de stalactites, une gracieuse fontaine coule sous un bouquet de cyprès entre des colonnes de jaspe et de porphyre. D'innombrables pigeons entretenus par une dotation spéciale et auxquels les passants jettent le grain contenu dans un grand coffre, roucoulent dans les branches, s'abattent sur les corniches, animent de leurs jeux familiers la tranquillité de ce lieu d'ombre et de fraîcheur.

La mosquée d'Achmet, un peu froide dans la pureté de son style arabe, dessine sur le ciel bleu les murailles blanches de ses dômes et de sa haute coupole; elle abrite, ainsi que d'autres mosquées, à l'ombre de ses arcades et sous la vaste enceinte de ses galeries, des monceaux de ballots, de paquets, de malles, de vieux coffres et de bahuts délabrés que les voyageurs et les pèlerins confient à la sainteté du lieu. Les voûtes des bas côtés de l'intérieur gardent aussi ces pieux dépôts. Le *mihrab* est incrusté de jaspe, d'agate et de lapis. Du parvis surgissent des flots de colonnes de granit. Dans la cour, une fontaine couverte d'arabesques et de nielles élégantes chante doucement sous un treillis doré.

Achmet, ce prince qui fut méchant en voulant

être bon, qui resta faible en pensant être fort, mit son orgueil à construire cette mosquée.

Élevée au sommet d'une des plus hautes collines de Stamboul, la mosquée de Soliman II resplendit sur une esplanade qui plonge sur le golfe et embrasse le Bosphore. La beauté de ses proportions, la richesse de ses sculptures, les élégants grillages de ses tribunes, le travail de ses portes incrustées d'ivoire, les teintes harmonieuses des murailles revêtues de terres cuites, les vingt-quatre colonnes qui supportent vingt-quatre dômes, ajoutent au magique effet de sa situation.

Sous une coupole légère repose Soliman le vainqueur d'Ofen.

A côté de lui dort la terrible et charmante Roxelane; le seul amour vrai de Soliman, une des faiblesses de sa vie, une des grandeurs de son règne.

Digne de son époux par son intelligence, par son courage, par sa beauté, Roxelane, reine du sérail et de l'empire, poussa Soliman aux grandes choses qu'il accomplit. Mais froidement cruelle, dissimulée, toujours maîtresse d'elle-même, elle sacrifia plus d'une fois à son propre orgueil et à sa jalousie les aspirations d'une âme éprise de vertu, de grandeur et de justice, comme l'était l'âme de Soliman.

Née de parents italiens, enlevée par des pirates, vendue à Stamboul, Roxelane devint la favorite de Soliman et voulut être sa femme. Quand son rêve

fut une réalité, elle en fit un autre, celui de faire passer à son fils Sélim l'héritage de l'empire.

La vie de Mustapha, fils aîné de Soliman, contrariait cette ambition; elle supprima l'obstacle en faisant étrangler ce prince.

Si de coupables faiblesses voilent la noble et grande figure de Soliman, la Turquie n'en doit pas moins à ce souverain qui fut homme d'État, législateur et capitaine, l'organisation de l'armée et la création du gouvernement.

Soliman adoucit les lois, honora les lettres, encouragea les sciences, solidifia la conquête. Il joignit à l'autorité qui fixe, le jugement qui discerne, la grâce qui charme à la fermeté qui maintient.

La mosquée de Mahomet II qui s'élève sur la quatrième colline en mémoire du conquérant, est un hommage à l'étude et à la charité. Ouverte aux pauvres, aux malades, à la jeunesse, aux voyageurs, elle contient des hopitaux, des khans, des bains, des écoles.

Cette mosquée répond à la pensée religieuse et civilisatrice du vainqueur de Byzance : une de ces figures dont l'imagination s'empare et que l'histoire considère avec une admiration mêlée d'effroi.

Guerrier et philosophe, politique et poète, érudit et pervers, cruel et philanthrope, habile à grouper les forces et les capacités nécessaires pour atteindre son but, le fils de Mourad, à la fois barbare et byzantin

devait unir tous les crimes à toutes les gloires en un règne qui épouvante et qui étonne.

Epris d'idéal en même temps qu'emporté par de sauvages passions, Mahomet II, type fidèle des Califes ses aïeux, allia les petitesses de l'homme aux mérites du héros, les froides cruautés de la race au désir de fixer la jurisprudence et de faire de bonnes lois. Son immoralité s'enveloppa de grandeur; ses violences et sa dépravation laissèrent à la pensée du progrès et au souvenir de la vertu un essor qui se traduisit par de nobles actions.

Fier d'enlever à la loi du Christ et de livrer à celle de Mahomet cette ville tant de fois assiégée par les Arabes et par les Turcs, Mahomet II y jeta le 29 mai 1453, après cinquante-trois jours de siége, ses hordes victorieuses; il la trouva digne de lui comme des deux empires de Trébizonde et de Byzance auxquels il allait commander.

La pensée de submerger l'empire grec sous ce flot musulman avait dès longtemps tenté son ambition, enivré son orgueil.

Quand il lui fut donné de réaliser cette conquête rêvée par les Sarrasins, retardée par les croisades, il consacra la domination de l'Asie sur le Bas-Empire par des massacres, des pillages et des profanations. Il outragea lui-même les restes de Constantin Dracosès, dont le souvenir se détache de celui de ses prédécesseurs et qui était tombé sous les murs de sa capitale, les armes à la main.

Un sanglant baptême consacra au culte mahométan le temple magnifique élevé par Justinien à la sagesse divine.

Quand le torrent dévastateur inonda Constantinople, une population tout entière de femmes, de vieillards, de malades, de religieuses, de prêtres, d'enfants, et de jeunes filles se réfugia dans Sainte-Sophie; mais ce sanctuaire ne devait pas les protéger. Ces fugitifs furent violés, étranglés, décapités et vendus. Les soldats transformèrent les autels en tables de festin, en rateliers et en lits; ils coiffèrent le crucifix d'un turban de janissaire.

Mahomet II franchit à cheval le seuil de Sainte-Sophie et poussa ce cri qui fut un signal de meurtre et de pillage.

« Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Puis, avisant un des siens en train d'arracher du parvis une dalle d'un marbre précieux, il fit rouler sa tête d'un coup de cimeterre.

La majesté du temple, l'éclat de ses richesses, la mystérieuse profondeur de ses colonnades et de ses voûtes étonnèrent le vainqueur; il se réjouit de ce qu'Allah et son prophète allaient désormais remplir de leur nom ce sanctuaire consacré par Justinien à cet autre Messie qui ne veut de victoires que celles qu'il faut remporter sur soi-même.

Élevée par Constantin-le-Grand, reconstruite par Justinien, Sainte-Sophie s'enrichit des dépouilles de

l'art antique et se grandit des épaves des temples du paganisme.

Le temple de la Diane d'Éphèse lui prêta ses colonnes, celui que Palmyre consacrait au soleil lui envoya ses piliers ; les ruines de Pergame livrèrent leurs urnes de porphyre ; Thèbes se dépouilla de ses marbres de vert antique. Délos, Athènes et Rome apportèrent leur tribut à l'œuvre à laquelle Justinien s'attacha comme à une des manifestations les plus élevées de l'élan religieux. Surveillant les travaux, encourageant le zèle, Justinien, auquel la tradition attribue de célestes secours, présida sous l'aile des séraphins à la superposition de ces voûtes et de ces dômes suspendus dans l'espace.

La mythologie ne se serait expliqué ces coupoles aériennes que comme un effet de la lyre d'Amphion dont les accents charmaient les pierres au point que, se détachant du sol, elles venaient se ranger d'elles-mêmes en murailles autour de Thèbes. La coupole centrale soutenue par des points d'appui qui se dérobent à l'œil et par des sections de dômes, étonne par sa hardiesse, en même temps qu'elle charme par l'harmonie de ses proportions.

Les colonnes de jaspe, de granit d'Égypte et de marbre de Sienne reçurent de précieuses corniches, des cordons élégants, des chapiteaux de lapis, des feuillages découpés. Les murailles se couvrirent de mosaïques coloriées et de peintures sur fond d'or. La croix, les vases, les siéges, les candélabres furent

en vermeil. Le pavé eut des dalles de vert antique et de porphyre. Neuf portes de bronze chargées de bas-reliefs donnèrent accès dans le sanctuaire où s'éleva un maître-autel fait d'une fusion d'argent, de fer, de platine, d'or et de diamants.

Quand Justinien envisagea son œuvre, il la trouva digne de sa pensée, bénit Dieu d'avoir permis l'idée, protégé l'exécution, et s'écria :

« Salomon, je t'ai vaincu. »

L'incurie, le fanatisme et le temps ont gâté Sainte-Sophie sans emporter son harmonieuse grandeur.

A l'extérieur, vu de près ou à distance, ce temple qui reste, malgré les tremblements de terre et les dégradations, un des plus beaux du monde, ne répond point à ce qu'on en attendait.

Le plan primitif se dérobe à l'examen sous les amoncellements de constructions parasites qui embarrassent les lignes, masquent les formes et gênent la perspective. Les abords sans espace, sans majesté, sont obstrués par de méchantes échoppes. Les minarets sont lourds. De massifs contreforts soutiennent les assises blanches et roses qui portent la coupole et les dômes latéraux. Ces tombeaux, ces bains, ces colléges, ces hôpitaux, ces maisonnettes de bois qui s'adossent aux murailles et rétrécissent une place déjà trop petite pour ce jet de marbre et de granit, choquent le regard, mais attestent l'empressement

des orientaux à ne placer leur vie qu'à l'ombre de la pensée de Dieu.

Cette pensée remplit le Temple. Le désenchantement qu'occasionne à première vue l'ensemble de ces constructions extérieures, s'évanouit dès qu'on en passe le seuil.

L'intolérance turque se réserve les grandes entrées et ne laisse aux chrétiens qu'une étroite ruelle au bout de laquelle une porte de bronze ouvre dans un vestibule où recommence la cérémonie des chaussures, et qui communique par neuf portes avec l'intérieur de la mosquée.

Dès l'entrée, le regard embrasse l'immense enceinte où le croissant remplace la croix, où les psalmodies qui exaltent un faux prophète tiennent lieu des saints cantiques qui ont pendant neuf siècles célébré notre Dieu.

Le jour tranquille et doux qui du haut des fenêtres grillagées glisse au travers des colonnes, invite à la confiance plus encore qu'à la crainte. Il y a dans ce clair obscur et dans cette blonde lumière quelque chose de la paix d'une âme certaine de son salut.

Les groupes de fidèles prosternés sur le parvis semblaient absents d'eux-mêmes, absorbés par le respect, pénétrés de leur indignité. La quiétude orientale ne souffre point toutefois de ce pieux sentiment; on vient dormir à l'ombre des piliers, sur les nattes et les tapis; puis après les oraisons, on re-

prend sa sieste sous la chaire d'où l'iman récite les prières du vendredi.

Cette chaire est surmontée d'un clocheton pyramidal et patiemment fouillé ; la balustrade de l'escalier est une délicate guipure. Au-dessus du *mihrab*, qui est le maître-autel des églises catholiques, pendille un morceau d'étoffe troué et couvert de poussière : c'est un des saints tapis sur lesquels a prié le prophète.

Les statues et les tableaux, les sculptures, les reliques saintes, les images bibliques dont s'offensait Mahomet, ennemi des arts plastiques qui matérialisent l'idée de Dieu, ont été pillés, détruits, passés au badigeon. L'ornementation se borne à des œufs d'autruche agrémentés de houppes de soie et suspendus à de gros cordons. Il y a aussi des urnes de porphyre, des lustres de bronze, des lampes de cristal, des cassolettes et des pupitres incrustés de cuivre et de nacre de perle, des tables de marbre d'où ressort en lettres d'or et d'azur le nom sacré d'Allah. De grands disques verts où sont tracés en lettres étincelantes les passages du Coran, sont appendus aux murailles.

La chaux, un encaustique jaunâtre ont effacé les mosaïques et les peintures; mais l'enduit qui s'éraille et tombe, laisse apercevoir quelques traces de l'ancienne décoration, en particulier les lignes de la figure symbolique de la Sagesse et les ailes d'or des quatre séraphins des pendentifs de la coupole.

Le badigeon des Turcs a fait disparaître de cette mosquée tout ce qui pouvait rappeler le Dieu de Jésus-Christ ; mais leur intolérance n'a pu en bannir le sceau de grandeur et de simplicité dont Justinien marqua son temple, et qui est le sceau de la foi chrétienne.

Leur fanatisme n'a pu effacer le rayon divin dont Sainte-Sophie s'éclaire encore.

CHAPITRE XXIV.

Le Sérail.

Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées,
Ces têtes couronnaient, sur les créneaux rangées,
Les terrasses de roses et de jasmins en fleurs;
Triste comme lui, ami, comme lui consolante,
La lune, astre des morts, sur leur pâleur sanglante,
Répandait sa douce lueur.

Ce souvenir des Orientales est celui qu'évoque encore l'enceinte des palais, des jardins et des murs du sérail, théâtre enchanté du plaisir et du crime. Là se sont réalisées les sombres fictions de la fable antique; là se sont déroulés, pendant trois siècles, sous des bosquets de roses, les classiques forfaits de la race des Atrides.

Le parfum des fleurs n'y absorbait pas une vague odeur de sang. Le murmure des fontaines s'y mêlait

aux larmes du désespoir et aux cris des tortures. Les treillis dorés des kiosques ont étouffé plus de sanglots qu'ils n'ont vu de sourires. Ces ombrages ont abrité moins de vivants que de pendus.

Des flots de sang versés par l'intrigue, le caprice et l'amour ont arrosé ce lieu d'angoisse et de volupté auquel la nature a prodigué ses dons, où l'homme a épuisé les délices et la férocité; ce lieu terrible et poétique, voisin de Cythère et des limbes infernaux, qui tenait de l'idylle et du coupe-gorge.

Le sérail n'est point un palais, mais une agglomération fortifiée de constructions d'un goût bizarre, de formes originales, de jets extravagants, qui se développent sur les collines et sur la rive de la pointe d'Europe, entre la Corne d'or et la mer de Marmara.

C'est une ville de palais, de pavillons et de jardins confondus sans ordre, sans alignement, en un pêle-mêle immense et pittoresque.

Ce flot de colonnettes légères, de galeries aériennes, de rotondes et d'auvents en saillie, de grillages, de balustrades, de dômes et de coupoles, forme au travers des sycomores et des cyprès, entre des massifs de roses et des touffes de jasmin, un site étrange et charmant qui autorise le rêve et répond à l'histoire.

Des chemins de coquillages et de sable courent dans les cultures, serpentent dans le bois, sous les mélèzes et dans la pelouse. Le tourne-sol s'épanouit à

côté du chèvre-feuille ; les pins parasols se penchent sur le rivage. Les acacias et les hêtres laissent tomber leurs branches sur les créneaux ; des traînes de vigne s'accrochent aux cyprès et se balancent sur les terrasses.

Au travers de la feuillée brille la Corne d'or.

La végétation sauvage de ces jardins s'harmonise avec la pensée en ce site voué à la mélancolie et peuplé par l'imagination d'ombres plaintives.

Mahomet II y jeta ses tentes de bois de cèdre et ses dômes d'étain. Soliman II y éleva ses palais de marbre et ses coupoles dorées. Achmet III en fit un paradis terrestre où d'innombrables oiseaux chantaient à l'ombre des lauriers-roses.

Ces espaces aujourd'hui incultes, ces champs de liserons blancs, ces vergers, ces enclos qui avoisinaient la capitale du Bas-Empire et qui ont reçu Placidie, Arcadius et Justinien, sont tout ce qui reste de la flore merveilleuse importée par Achmet III sur les pentes de ce cap caressé par trois mers.

Artiste, poète et jardinier, Achmet III, oublieux à la voix de ses femmes, au parfum de ses fleurs, au murmure de ses eaux, des devoirs du trône et des soucis de l'empire, peupla le sérail de frais ruisseaux, d'oiseaux rares et de plantes exotiques. L'eau de rose et de benjoin coula dans des bassins de jaspe sous le myrthe et l'oranger.

Les émeutes de Stamboul, les révoltes des janis-

saires ont transformé en pâturages ces jardins d'Armide délaissés depuis deux règnes, et qui ne gardent des agitations et de l'éclat de leur passé qu'un tranquille reflet de vie contemplative.

Ce reflet de l'ensemble du sérail ne laisse pas que d'avoir des teintes violentes qui s'accusent dès l'entrée dans ce séjour où l'esprit méditatif et le sentiment de la nature faisaient très-bon ménage avec la cruauté.

La première porte ouvre sur la place de Sainte-Sophie, en face de la fontaine d'Achmet. C'est là qu'il faut exhiber le firman à des soldats qui s'inclinent devant le chiffre impérial. L'arc mauresque qui la surmonte est soutenu par des colonnes. Sur une plaque de marbre brillent des inscriptions en lettres d'or. De chaque côté est une niche ogivale où s'accrochaient les têtes.

Dans la vaste cour entourée de bâtiments publics et de constructions diverses s'élèvent quelques débris antiques épars dans le gazon entre des carrés de maïs et les platanes destinés aux têtes des janissaires.

Au pied d'un de ces platanes se dresse un mortier renversé où l'on pilait les Ulémas et les Mouftis. Ce procédé culinaire pour se défaire des prêtres de la religion et des interprètes du Coran étonne d'autant plus qu'on croyait se rappeler que la loi mettait ces serviteurs d'Allah à l'abri des peines sommaires dont le sérail était prodigue. Mais on vous démontre

que, loin d'être une dérogation aux préceptes du saint livre qui interdisait la décollation des prêtres, cette manière de les écraser dans un pilon témoignait de la vénération en laquelle on tenait la défense du prophète.

Et en effet, si le Coran défendait de couper le cou des Ulémas, il n'avait pas prévu le cas où on les pilerait.

On ne peut pas penser à tout.

Les Sultans, toujours ingénieux à allier leur besoin de tuer avec la crainte d'Allah, profitèrent de l'omission.

Une allée de cyprès conduit à Sainte-Irène, église construite par Constantin et dont les Turcs ont fait un arsenal ou musée d'armes et d'antiquailles. Près de la porte se trouvent quelques sarcophages de marbre et de porphyre, vides des cendres impériales dont ils étaient dépositaires.

Sous prétexte de quelque signature omise dans le firman, la caravane fut longuement arrêtée autour de ces tombeaux. Drogmans et Cavas saisirent ce temps d'arrêt pour croquer quelques sucreries et pour mettre au net la table portative d'un patissier ambulant. Quelques Anglais voulurent se renseigner sur un pudding de riz à l'eau de rose. Comme ils en avaient laissé au fond de l'assiette que le marchand s'était empressé de reprendre, une sentinelle dont l'estomac ne devait pas être plus au complet que son uniforme, fit ac-

cord avec le vendeur, offrit quelques paras et se mit en train de nettoyer cette desserte avec une fiévreuse activité.

Les trophées d'arquebuses, de couleuvrines, de fusils au rebut, de pistolets rouillés qu'expose avec beaucoup de symétrie et non moins de poussière l'arsenal de Sainte-Irène, laissent les visiteurs plus froids que leurs cicerone, qui, très-pénétrés de l'effet de ces voutes d'acier, de ces murailles de sabres, essayèrent en vain de chauffer l'enthousiasme par la pompeuse démonstration de ces haies de lances, d'épées et de hallebardes.

Les clefs d'or et d'argent niellées d'arabesques et finement ouvragées des villes prises par les Turcs, les inscriptions, les torses, les bas-reliefs de l'époque byzantine; les drapeaux, les canons, les cimbales conquis par le croissant; le sabre de Mahomet II, dont la lame mince et droite est sillonnée de lettres d'or et de caractères bleuâtres; les chaînes qui fermaient les Dardanelles; l'épée de Scanderberg et le brassard de Tamerlan sollicitent moins l'attention que ce tas de marmites renversées qui éveillent les échos éteints d'un monde évanoui.

Ces marmites sont à leur place dans le voisinage des palais qu'elles ont longtemps troublés comme le tintement d'un glas funèbre.

Cette collection ne parle point l'uniforme langage des arsenaux et des musées. Le bruit de ces chaudrons où les janissaires faisaient leur soupe et leur

pilau valait le roulement du tambour et les avertissements du tocsin.

Ces marmites-là servaient d'asile sacré et sauvaient les coupables assez heureux pour les toucher. Une tente spéciale les gardait comme l'étendard vénéré du corps des janissaires. Si ces chefs d'une république au cœur même de l'empire renversaient leurs marmites, c'est qu'il leur fallait du pillage, des têtes et des strangulations.

Elles gisent maintenant dans la poussière et l'oubli; leur humiliation n'appelle plus de vengeances; leurs pieds en l'air n'agitent plus le sérail.

Ces marmites historiques dont le couvercle se refermait sur le sort de l'empire et dont la poche à soupe était un sceptre, se retrouvent encore dans le musée spécial que le sérail consacre à la mémoire des janissaires.

Le parcours des salles obscures et basses de ce musée où les fantômes athlétiques des prétoriens de l'empire grimacent derrière leurs vitrines, offre plus d'intérêt que d'agrément. Ces buffets qui semblent, au premier abord, encombrés de cadavres, ont un faux air de celui de la Barbe-Bleue. Puis, ces gaillards à l'expression féroce, hérissés de moustaches en croc, au rire cruel, au geste cynique, ont tout l'air de se préparer dans leur coin à se jeter sur le touriste et à renouveler à son égard leur procédé traditionnel d'étranglement et de décollation.

On se raisonne, on s'approche, on se risque à

l'examen ; mais on se fait l'effet de réveiller mal à propos tout ce monde endormi depuis un demi-siècle.

Les visages sont de bois grossièrement travaillé et peinturluré plus grossièrement encore. Les costumes, qu'on tient pour fantaisistes, sont exactement ceux de la milice des sultans et des fonctionnaires du vieux sérail. Soldats, officiers, pachas, vizirs, eunuques, bouffons et muets apparaissent dans leur niche comme la sombre évocation d'un temps peu regrettable.

En oubliant l'histoire et à ne juger qu'à leur mine, on comprend assez que ces drôles n'étaient guère faciles à commander et qu'il ne devait pas faire bon tomber entre leurs griffes.

Ces ombres d'un astre éteint n'en font pas souhaiter la lumière ; le soleil que ces mannequins ont dans le dos fait mieux sur leur dolman bordé de peaux de chats que comme emblème à la tête de leurs hordes sauvages.

Au fond de la première cour, en face de la porte impériale, s'ouvre une autre porte ornée de colonnes de marbre, de peintures et d'inscriptions dorées, chargée, comme l'entrée d'un donjon, de créneaux, de meurtrières et de machicoulis.

C'est la porte des salutations, que les vizirs et les ambassadeurs avaient seuls le droit de franchir.

C'est sous la voûte de cette porte devant laquelle les ministres attendaient le regard du maître que

les favoris et les disgraciés, au sortir de l'audience, apprenaient leur fortune ou recevaient le cordon.

Ce cordon de soie, avec lequel on devait s'étrangler, et qu'il était d'usage de recevoir de bonne grâce, s'offrait gravement au pied du sombre escalier qui descend dans ce vestibule de gloire et de supplice.

Au delà de la porte une galerie basse, soutenue par des colonnes de marbre, ornée de fines découpures, de revêtements de porcelaine, d'œufs d'autruche et de queues de cheval, ouvre sur une cour ombreuse et fraîche, entourée de dépendances à toitures élégantes, dans lesquelles eunuques blancs et muets noirs se tenaient prêts à *travailler*. Du milieu des gazons qui verdissent en cette cour silencieuse, sous les platanes auxquels on pendait les vizirs, se dressent encore des colonnes tronquées sur lesquelles on sabrait les pachas.

Des allées de sycomores et de cyprès dont les branches parlent d'agonies imméritées, conduisent au pavillon dans lequel les ministres s'assemblaient en conseil et rendaient la justice sous le regard du Sultan caché derrière un grillage.

Sa Hautesse se chargeait d'appliquer sur le jugé les rigueurs du jugement et de punir les conseillers qui avaient irrité son orgueil ou éveillé sa jalousie.

Près du dôme qui recouvre cette salle, une porte surmontée d'un auvent en saillie introduit dans une troisième cour bordée de kiosques, de casernes, d'ombrages, de fontaines, et sur laquelle donnaient

les appartements des maîtres de l'empire. Cette porte conduisant aux délices du harem, qui s'est refermée sur tant de beautés captives, est celle de la félicité.

A l'extrémité de la cour, un bâtiment carré, ceint d'un portique de marbre, contient une petite salle où ne pénètre, par le grillage d'une fenêtre élevée, qu'un faible demi-jour. Les murailles sont recouvertes de faïences de couleur. A l'angle gauche se dresse un lit à ciel d'argent doré, à colonnettes de cuivre finement ciselées, incrustées de saphirs, d'émeraudes et d'améthistes brutes.

Cette pièce d'orfèvrerie ne rachète pas les illusions qu'on s'était faites. Ce cabinet noir détruit tout ce qu'on s'était imaginé des magnificences d'une salle du trône orientale. Ces pierreries sans éclat, ces boules d'or avec croissants et queues de cheval ornant le baldaquin, satisfont médiocrement l'attente des visiteurs que certaines descriptions des trônes byzantins avaient mis en goût de richesses extravagantes.

Luitprand, évêque de Crémone, envoyé auprès de Constantin VII, en 948, trouva ce prince assis sur un trône dont les bras étaient deux lions d'or qui remuaient les yeux et rugissaient à volonté. Sur l'abri de cuivre doré qui couvrait le trône, gazouillaient toutes sortes d'oiseaux de métal précieux dont le ramage était celui de leur espèce particulière. C'était encore plus fort dans la demeure con-

struite au douzième siècle pour le roi Emmanuel. Benjamin de Tudèle prit ce palais pour celui du soleil, tant il était éblouissant. La salle du trône ne s'éclairait qu'à la lueur de l'or et des diamants.

On comprend après cela que le lit du sérail, incrusté de ternes cabochons, laisse un peu froid, et on lui préfère la couleur locale des queues de cheval qui pendent au baldaquin. On sait que ces queues, emblêmes du pouvoir militaire dans les camps, tenaient lieu d'étendards. Ces insignes précédaient les pachas, qui en avaient deux ou trois, suivant qu'ils étaient pachas à deux ou à trois queues.

Il y a pourtant à admirer très-sincèrement, dans cette salle, une cheminée en forme de niche, surmontée d'un dôme de cuivre auquel ses découpures et ses nielles donnent une légèreté charmante. Le manteau est en argent, les piliers sont enrichis de reliefs. Il y a aussi un plafond riche de sculptures peintes, d'arabesques d'or, de tringles de vermeil et de rosaces de pierres dures. Les murailles sont chargées de lignes capricieuses, de figures bizarres, d'entrelacs compliqués, de tous les légers motifs de l'art décoratif des Arabes. La porte a des inscriptions aussi brillantes qu'énigmatiques; mais elle est si basse qu'il faut se courber pour en franchir le seuil : astriction fort agréable aux sultans, intimement flattés que leurs tributaires et les ambassadeurs fussent obligés de se baisser pour paraître devant eux.

Les audiences que les envoyés européens obtenaient au sérail n'étaient pas une mince affaire. On s'essouffle à en lire le détail ; on s'étonne surtout de la longanimité des ministres chrétiens. Ceux de Louis XIV et de la première République se refusèrent pourtant à en passer par les exigences de cette humiliante étiquette.

Il y en avait pour douze heures à voir, à attendre et à s'impatienter.

M. de Marcellus, membre de l'ambassade envoyée par le roi Louis XVIII au Sultan Mahmoud II, fit à ce sujet de patientes expériences.

On commençait, avant d'être admis en présence du Chef des croyants, par les honneurs indispensables de la pipe, des confitures et du café, suivis d'un défilé de palfreniers et de chevaux, aux fins de pénétrer les étrangers du luxe des écuries de Sa Hautesse. Le repas des janissaires qui se jetaient sur les plats de pilau avec un empressement contraire au but, suivait le défilé : cela pour montrer à l'Europe comment le Sultan savait nourrir ses défenseurs. Cet hommage rendu à l'intendance militaire, on passa dans la salle du Divan où une cause fut jugée et débattue sous le regard du maître invisible. C'était afin d'édifier l'ambassade sur l'impartialité de la justice ottomane.

La minutieuse opération du paiement des janissaires succéda à la séance du tribunal. La milice défila munie de bourses qu'elle venait de recevoir,

fière de prouver aux *giaours* l'exactitude que savait mettre la Porte dans l'administration de ses finances et dans la solde de ses troupes.

Restait à témoigner qu'elle n'ignorait pas l'art culinaire, ce qu'elle essaya, avec un succès qui ne paraît pas avoir été incontestable, en un repas de mets imprévus qu'il fallut expédier avec les doigts.

Enfin il y eut une distribution solennelle de pelisses et de longues robes bordées de fourrures que les membres de l'ambassade durent passer pardessus leur uniforme. Cette toilette faite, on les prit sous les bras, on les tint étroitement serrés; puis on traîna cette mascarade entre deux haies de pages, d'eunuques et de muets jusqu'à la salle du trône où le soleil se leva enfin sous son dais d'or et de pierreries.

Au sortir des pièces qui font suite à la salle du trône et qui conservent dans des armoires vitrées quelques objets précieux et de belles armes données par les sultans, on atteint, par un perron de marbre à rampe finement sculptée, la porte de bronze qui ouvre le kiosque mauresque de la bibliothèque. Là sont rangés dans des casiers de cèdre, sur des parois de faïence, au-dessus de larges divans, des livres et de précieux manuscrits.

Une mosquée spéciale, au seuil de laquelle les chrétiens ne laisseront jamais la poussière de leurs souliers, a recueilli un étendard et des reliques du prophète.

Ces palais, ces fontaines, ces mosquées, où l'étain, le marbre et le bois s'épanouissent en entrelacs arabes, en feuillages byzantins, en rinceaux de la Renaissance, en chicorées et en dents de scie, en fleurons et en ciselures, tous d'époques différentes et de styles opposés, sont jetés là comme au hasard.

A notre visite, les senteurs de mai enveloppaient ces palais gardés par le silence et qu'a si longtemps habité le mystère. Le parfum des roses montait à ces galeries ouvertes, aux grillages légers de ces balcons dont la vue embrasse les enchantements du golfe et de la mer.

A l'intérieur du palais abandonné par Mahmoud II après le massacre des janissaires, il faut le bleu profond des courants qui fuient sous les balcons pour se consoler des pendules à musique et des meubles en noyer. Il faut les lignes idéales de ces rivages et de ces montagnes pour oublier les fruits de cire et les fleurs artificielles précieusement gardées sous cloche. Il y a aussi, pour se rattraper des consoles d'acajou, de belles glaces de Venise, des divans de satin, des tapis de Smyrne, des nattes de toutes couleurs. Les braseros de cuivre fouillé à jour, les plateaux et les aiguières guillochés d'or s'harmonisent mieux que les fauteuils en velours et les armoires à glace, avec les murailles de porcelaine couvertes de pieuses maximes, avec les pavés de brillantes mosaïques, avec les moulures des plafonds, des balustrades et des croisées.

C'est à ces balcons suspendus sur les eaux qu'on voudrait s'attarder malgré la presse des drogmans et des cavas. C'est à contempler les horizons de la mer et les rives de kiosques et de jardins entre lesquels court le Bosphore, qu'on aimerait à s'oublier un peu.

C'est à suivre le mouvement de la mer et du fleuve que se passaient les meilleures heures de la vie des odalisques dont le sérail charme les yeux et endort la pensée.

Mais le langage de cette merveilleuse nature qui appelle à l'action et à la liberté, ne peut avoir d'écho pour elles. La poésie de ce site de vie et de lumière n'enveloppe que leurs ennuis. L'harmonie de ces rivages berce leur mollesse sans entrer dans leur cœur.

Les grilles, les terrasses, les jardins du harem n'enfermaient alors que ce qui restait des femmes d'Abdul-Medjid.

Ce palais de bois sculpté et d'un style oriental, consacré aux « étoiles brillantes du ciel bleu du plaisir » ne s'entrevoyait que dans un poétique lointain malgré le fiévreux désir d'en approcher le plus possible. Aujourd'hui un incendie l'a consumé ainsi que le palais des sultans. Un brasero y mit le feu en 1863. Tout fut brûlé sous les yeux d'Abdul-Azis qui n'épargna aucun effort pour sauver cette demeure de ses aïeux élevée par Soliman sur les ruines de celle de Justinien.

Le courage d'Abdul-Azis en face du fléau qui désole sa capitale, n'égale que son sang froid. A l'incendie de Kassem-Pacha qui détruisit 1200 maisons, quand la caserne de l'arsenal fut menacée, il courut s'y enfermer et s'écria: « Je suis sûr maintenant qu'on la sauvera. »

Les souvenirs qui se rattachent au palais des sultans, comme à l'ensemble de ceux du sérail, sont de genre varié et faits pour satisfaire les appétits farouches comme les goûts délicats.

On voit encore certaines glissoires de bois par lesquelles, au chant des oiseaux, sous le chèvrefeuille et sous les roses, tombaient dans le Bosphore ces sacs de cuir où l'odalisque expiait en compagnie d'un chat et d'un serpent des torts souvent imaginaires.

Ce sont des sacs pesants d'où partent des sanglots.
On verrait en sondant la mer qui les promène
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine.
La lune était sereine et jouait sur les flots.

(ORIENTALES).

Les maîtres du sérail, issus de l'intrigue et des factions, n'arrivaient souvent au trône qu'entre des haies de cadavres, ne ceignaient le sabre d'Othman qu'après la prison ou avant le lacet, ne portaient à leurs lèvres la coupe des délices qu'avant de boire à celle d'une mort violente ou de la déposition.

A parcourir, sans pousser très-loin ses investigations, leurs annales embrouillées, à ne feuilleter qu'au hasard le livre de leur vie, on s'édifie sur leurs tendances, leurs aptitudes et leur tempérament.

Leur chronique abonde en pages sinistres autant qu'éblouissantes.

La bassesse et la grandeur, l'héroïsme et la corruption s'y entremêlent de poétiques élans et de cruelles jovialités. Les assassinats particuliers, les tueries de famille, les strangulations intimes s'y succédaient avec méthode et comme avec la grâce un peu sauvage des jardins du sérail. Le poison, le sabre et le lacet y étaient reçus comme les instruments de la justice, comme les insignes d'un pouvoir acquis par la trahison et maintenu par le crime.

L'instinct du gouvernement et la culture d'esprit s'alliaient chez ces voluptueux avec un despotisme empreint d'énergie, de pénétration et de férocité. Leur règne, né de la sédition qui le menaçait, commençait dans une pensée d'extermination, sous un sourire d'hypocrisie.

Que de choses auraient à raconter les murs de ces palais dans lesquels on ne vivait qu'en vue du bourreau qui attendait votre tête et près des muets qui guettaient votre cou.

La richesse s'y élevait sur la fraude et l'exaction. La déchéance s'y dressait en face du couronne-

ment. L'orgueil d'un pouvoir sans limites n'y montait au cerveau des maîtres de l'empire qu'enveloppé de la jalousie qui empoisonne et du soupçon qui tue.

La plupart d'entre eux tenus en cage par une loi qui voulait leur réclusion jusqu'à leur avènement, ne connaissaient de la vie que ses énervants plaisirs, ne savaient des hommes que ce qu'il en faut pour s'en faire des esclaves et des adulateurs, ne voulaient du trône que leur propre élévation, et de l'empire que le sérail.

La loi de Mahomet II qui devait assurer l'hérédité dans la maison d'Othman la mettait en péril. Cette loi recommandait au sultan qui revêtait la pourpre de la teindre du sang de ses frères, comme préservatif contre leur ambition.

Mahomet III, auquel son père qui avait eu 102 enfants laissait 19 frères et 27 sœurs, inaugura son règne par l'exécution de ces 19 princes dont les cadavres furent soigneusement rangés devant le trône.

Il restait encore du harem de son père dix odalisques enceintes, Mahomet III les fit noyer.

Ces précautions sommaires ne devaient pas assurer son bonheur. Ces manifestations de joyeux avènement ne pouvait ni dégager son esprit des soupçons qui l'étreignaient, ni le guérir de la mélancolie qui assombrissait son âme. Au règne de ce prince, auquel l'administration du harem donna plus de souci que le gouvernement de ses provinces, se rat-

tache la défaite des Turcs dans les plaines de Hongrie.

Le décret féroce autant qu'absurde qui recommandait le fratricide, faisait forcément des princes de la famille impériale des conspirateurs ou des victimes.

Cette sauvage législation ne pouvait qu'enfanter chez ceux qu'elle atteignait la hâte de s'y soustraire et la soif de s'en venger.

Cette violation des lois de la nature au profit d'intérêts dynastiques ne fit que troubler l'ordre public qu'elle devait assurer.

CHAPITRE XXV.

Le Départ.

Mais l'heure avance, il s'est fait tard; il faut quitter le sérail et bientôt Constantinople.

Il faut embrasser de la pensée et du regard l'enceinte de ces rivages qu'on ne reverra plus et dont une amitié vraie a charmé le séjour. Il faut enfin fuir ces lieux où l'histoire est un roman, le ciel une lumière, la mer une harmonie.

La douane traversa les apprêts du départ, troubla de sa note taquine nos dernières impressions, se chargea d'offrir un dérivatif à la mélancolie de nos adieux.

Il y eut à passer entre les mains des douaniers ottomans deux heures de fiévreuses impatiences et de réflexions intimes imposées avec une solennité qui avertissait de ne pas se dépenser en révoltes inutiles.

On s'était dévalé, après avoir pris congé de l'hôtel des Colonies, de Péra à Top-Hané, au travers des chiens, à la suite des hammals et par-dessus les fondrières. On s'était débarrassé tant bien que mal du papier monnaie de Stamboul, qui, dès qu'on a pris la mer, n'est plus qu'un vain chiffon. On avait entassé dans une barque, sous le regard distrait des préposés de la douane, couvertures sacs et colis.

Mais au moment de quitter le bord, un de ces messieurs se détachant de la bande et s'installant dans le bateau le fit conduire d'un signe courtois et endormi à la douane de Galata.

Jequier repassait en son âme cette inquiétante déviation loin du vapeur vers lequel se dirigeait déjà une flottille de caïques et de barques. Il descendit dans sa conscience, la trouva tranquille et ne s'expliqua que par une formalité quelconque ce contrariant circuit.

On débarque.

Un essaim d'agents se précipite, tire les malles, réclame les clefs, se livre sur le quai à quelque chose comme un pillage organisé et sagement conduit. Ils mettent tout sens dessus dessous, farfouillent dans tous les coins, anéantissent en deux minutes la patiente organisation qui avait pris plusieurs jours, tous les petits arrangements dont on s'était félicité. Armes, châles, brule-parfums, tapis, pipes et cassolettes sont mis en tas par ces muets de la Sublime-Porte avec une urbanité silencieuse et parfaitement

sourde à toute réclamation. Bientôt ils s'enfoncent chargés de nos dépouilles dans les profondeurs de la douane, ils appellent Osman, réclament Mahmoud, s'en réfèrent à Mourad-Effendi, qui renvoye le tout à la douane centrale de l'autre côté de la Corne d'or.

On s'arme de patience, sans le moindre renseignement sur le crime imputé. On rentre dans la barque à la suite d'un déballage complet; on traverse le golfe; on descend sur le quai de la douane de Stamboul, et pendant que l'un de nous veille sur les malles ouvertes et les tapis épars, l'autre s'essoufle et se perd à la recherche du directeur, dans le dédale des baraques où tout bourdonne comme dans une ruche d'abeilles.

Mais le directeur qui peut seul mettre un terme à ce voyage de découvertes, vient de se prosterner sur son tapis de prière, de se tourner du côté de la Mecque et de commencer de pieux entretiens avec Allah et son prophète.

Il ne reste qu'à attendre qu'il ait fini et qu'à espérer que sa contemplative adoration le disposera à la miséricorde.

Il est clair qu'entre temps le vapeur est parti, que la place est perdue, et qu'il faudra remettre d'une semaine ce départ qui attristait et que maintenant on desire.

Enfin Jéquier reparaît avec un reflet du sourire dont l'a couvert le grand chef de la douane.

L'autorisation de partir est accordée : il s'agissait tout simplement de quelques piastres à payer comme droit de sortie pour deux cachemires de Perse. Là était la clef de nos périgrinations énigmatiques.

Les ailes nous étaient rendues, on rembarque pêle-mêle nos personnes et nos trésors. On fait force de rames. On se dégage comme on peut de l'essaim d'embarcations qui embarrassent le passage. On vole sur le flot et on atteint le *Stamboul*, qui n'a pas levé l'ancre, grâce au calcul toujours aléatoire des coïncidences entre l'heure turque et l'heure française.

Il y a des gens qui rient de ceux qui tombent, après, bien entendu, qu'eux-mêmes se sont relevés.

Nous fûmes de ces gens-là, et quand une barque chargée d'Arabes n'approcha le navire qu'au signal du départ, il s'ébaucha plus d'un sourire. L'appel guttural et saccadé de ces enfants du désert, leurs gestes expressifs, leur sauvage regard qu'acéraient leurs dents blanches, amusèrent l'équipage sans le toucher.

L'aspect du pont formait à lui seul une toile lumineuse de vie et de couleur.

Partir en compagnie de ces Arabes enveloppés de leur burnous et couchés sur leurs matelas; de ces Turcs accroupis sur leurs tapis ; de ces femmes voilées entourées de provisions, de meubles et de charmants ustensiles; c'était prolonger encore le mirage de la vie orientale.

Voguer avec ces Syriens, ces Persans, ces Grecs, ces Lévantins de toutes les échelles; c'était emporter avec soi quelque chose de Stamboul.

Mais l'ancre se tire, la foule ondule à l'avertissement des matelots; les vœux s'échangent avec les adieux; les Bédouins s'adressent de graves paroles et se baisent solennellement trois fois sur la joue droite.

Passer une nuit à bord avec ces fils du soleil, c'était ne point rompre encore avec les mœurs des races primitives.

Enfin il ne reste sur le pont que ceux qu'attendent la Mecque, Alexandrie ou Smyrne. Les roues s'agitent, le navire glisse dans un sillon d'écume et vogue vers la Propontide entre les ombrages de Scutari et les dômes du sérail. Les bords s'éloignent, les ombres s'étendent, le soleil descend à l'horizon, la tour de Léandre s'enfonce dans l'azur des eaux dorées par le couchant.

Les collines des trois villes ondulent sous les défaillances du jour entre le ciel et l'eau.

La nuit se fait.

La lune baigne de sa lueur argentée les rivages qui fuient. Les tapis de prière se développent; Arabes et Turcs s'y prosternent et murmurent à voix basse qu'il n'est qu'un Dieu et qu'un Prophète.

Le ciel est étoilé, la mer est harmonieuse, le flot phosphorescent berce un rêve dont il faut s'éveiller.

Adieu mosquées de Stamboul! La voix aérienne de tes muezzins nous fera longtemps encore attendre ton appel.

Adieu palais, terrasses, jardins du Bosphore. Tes baies, tes promontoires, tes cafés jetés sur la vague nous parleront longtemps encore le frais langage de tes courants.

Adieu cimetière de Scutari! Puisse la paix de tes ombrages envelopper notre vie et pénétrer notre âme!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Chap. I.	De Neuchatel à Munich..........Pages	1
Chap. II.	Munich et le roi Louis...............	19
Chap. III.	Les Musées de Munich. — Route de Vienne..........................	42
Chap. IV.	Vienne............................	60
Chap. V.	Vienne............................	74
Chap. VI.	Vienne............................	96
Chap. VII.	Pesth	115
Chap. VIII.	Du Danube au Bosphore..............	130
Chap. IX.	Galata............................	152
Chap. X.	Galata............................	162
Chap. XI.	Péra. Le grand Champ des morts.......	175
Chap. XII.	Le petit Champ. Les Eaux-douces d'Europe. Eyoub	191
Chap. XIII.	Caïques et Caïdjis. — Top-Hané. — Les cafés	202
Chap. XIV.	Les Derviches tourneurs..............	216
Chap. XV.	Dolma Batché. — Abdul-Medjid. — Abdul-Aziz. — Les Eaux-douces d'Asie.	223
Chap. XVI.	Les Femmes turques.................	241
Chap. XVII.	Le Bosphore.........................	249
Chap. XVIII.	Scutari et le Boulgourlou. — Les Derviches tourneurs	259

CHAP. XIX.	Kadi-Keuï .... Pages	270
CHAP. XX.	Le pont de Galata. — Rues Fontaines et Turbis de Stamboul	274
CHAP. XXI.	Mahmoud II. — L'at-Méïdan. — La Citerne de Constantin. — Le tour des murs. — Le Phanar	290
CHAP. XXII.	Le Bazar	305
CHAP. XXIII.	Les Mosquées. — Sainte-Sophie...	322
CHAP. XXIV.	Le sérail..............	334
CHAP. XXV.	Le départ...................... ..	353



FIN DE LA TABLE

12 277. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



